



HAL
open science

L’histoire des femmes en France, de la IIIe République à nos jours, dans l’émission de Patrice Gélinet 2000 ans d’Histoire sur France Inter

Laura Fernandez Rodriguez

► **To cite this version:**

Laura Fernandez Rodriguez. L’histoire des femmes en France, de la IIIe République à nos jours, dans l’émission de Patrice Gélinet 2000 ans d’Histoire sur France Inter. Histoire. 2012. <dumas-01145482>

HAL Id: dumas-01145482

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01145482v1>

Submitted on 24 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Fernandez Rodriguez Laura

Master 1 en Sciences humaines et sociales

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et des échanges
culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Université Pierre Mendès-France

Mémoire : « l'histoire des femmes en France, de la III^{ème} République à nos jours, dans
l'émission de Patrice Gélinet *2000 ans d'histoire* sur France Inter ».

Chronique d'une émancipation des femmes.

Sous la direction de :

Olivier Forlin, maître de conférences en Histoire contemporaine à l'UPMF

Yves Santamaria, maître de conférences en Histoire contemporaine à l'IEPG

Année universitaire 2011-2012

REMERCIEMENTS

Je tiens en premier lieu à remercier Olivier Forlin et Yves Santamaria pour leur disponibilité, leurs conseils avisés et la confiance qu'ils m'ont témoignée en me laissant traiter ce sujet.

Je remercie Patrice Gélinet, membre du CSA, d'avoir trouvé le temps de me recevoir et dont la mise en perspective globale du sujet m'a été précieuse.

Je remercie France Inter pour son accueil chaleureux, et plus particulièrement Stéphanie Duncan. Sa disponibilité et sa facilité de faire revivre l'état d'esprit ayant présidé à la réalisation des émissions m'ont permis d'enrichir mon travail pour le rendre plus vivant.

Je remercie également le dévouement de l'ensemble du personnel de l'INA sans l'aide duquel ce travail n'aurait pu être réalisé.

Enfin je remercie ma famille pour sa patience et particulièrement ma mère Catherine, lectrice assidue, dont les commentaires exigeants ont été essentiels.

SOMMAIRE

Introduction	1
Chapitre I. Remarques préliminaires sur la fabrication de <i>2000 ans d'histoire</i>	14
A) Les archives.....	14
B) le rôle du rire	21
C) Patrice Gélinet et le féminisme	23
D) Le souci d'exemplarité et la volonté de dire le vrai.....	24
Chapitre II. La confusion historique entre la femme et la mère	27
A) L'oïkos, l'utérus, la maternité	28
1) La glorification de la mère :	29
a) Le respect et la fécondité.....	29
b) L'enfermement dans l'espace privé	30
c) L'éducation à la maternité	31
2) La religion chrétienne, la virginité, la maternité.....	32
a) état d'infériorité	33
b) La figure chrétienne de Marie.....	33
B) La procréation, le désir et la contraception	34
1) Amour et désir : l'opposition	34
a) Le double standard masculin.....	34
b) La femme mauvaise par « nature »	35
2) Plaisir sexuel & contraception	36
C) Les femmes marginales	37
1) Les prostituées	39
a) Messaline.....	39
b) en maison	40
2) Les femmes adultères.....	42
3) Les femmes qui avortent.....	46
a) Un combat lourd à porter	46
b) Le stigmaté.....	47
c) la peine encourue.....	48
Chapitre III. La biopolitique : un contrôle permanent du corps des femmes.....	51
A) Le marché matrimonial	52
1) Le mariage.....	52
a) une transaction entre deux protagonistes masculins	53
b) L'alliance	54
c) la religion chrétienne.....	55
2) Les frontières du marché matrimonial	56
a) Le catalogue des filles disponibles.....	57
b) les conditions de vie.....	58
B) Le façonnement du corps féminin	61
1) Le désir masculin	61
a) Se soustraire au désir : le voile.....	62
b) se conformer au désir : les sous-vêtements.....	65
2) La « féminité »	67
C) La dépossession du corps féminin.....	73
1) La natalité, une propriété de l'État ?	73
2) Le marquage du corps déviant : le cas des femmes tondues à la Libération.....	75
3) Traitement spécifique du corps féminin	78

Chapitre IV. Les femmes au pouvoir	83
A) Le rapport des femmes au politique	84
1) La contestation et l'entrée en résistance	84
2) Les grandes figures féminines de l'engagement politique	89
a) Un farouche attachement à l'indépendance	89
b) La reconnaissance	89
c) Une volonté politique toujours renouvelée	90
3) La règle à l'envers	92
B) Les avancées.....	95
1) Intégration à la sphère publique.....	95
a) Le droit de vote	96
b) La parité en politique	99
c) L'égalité professionnelle ?.....	100
d) L'hostilité masculine	102
2) La réappropriation du corps	107
a) La contraception.....	107
b) L'avortement	109
c) Le pantalon.....	110
Conclusion.....	113
Références bibliographiques	118
Annexes	119
Annexe n°1 : Retranscription de l'entretien avec Patrice Gélinet :.....	119
Annexe n°2 : Retranscription de l'entretien avec Stéphanie Duncan	135
Annexe n°3 : Graphiques et statistiques réalisés à l'INA	146
Annexe n° 4 : Présentation des personnes invité-e-s dans <i>2000 ans d'histoire</i>	154

Introduction

Comme le rappelle Patrice Gélinet lui-même à l'occasion de son émission Les dix ans de l'Histoire dans les médias, *2000 ans d'histoire* n'est ni la première, ni la seule émission d'histoire. André Castelot a été le premier à animer une émission d'histoire à la radio ; c'était *La tribune de l'histoire*, lancée le 18 octobre 1951 avec Alain Decaux. Lors de la première tribune, le mot d'ordre qui gouvernait l'émission était de faire « en sorte que cette tribune soit la tribune de tout le monde, la plus ouverte et accueillante possible, car nous sommes tous la conséquence de l'histoire et sans que l'on s'en doute, chacun est somme d'un nombre illimité de péripéties historiques, bâties tantôt sur des hasards, tantôt sur la raison ». Cette émission a d'ailleurs eu une longévité impressionnante, puisqu'elle est restée 46 ans sur les ondes. L'histoire à la télévision n'était alors pas encore d'actualité ; la presse par contre avait depuis longtemps saisi l'enjeu de parler de l'histoire, avec par exemple la revue *Historia*, dont le premier numéro était sorti le 5 décembre 1909.

Certes la télévision s'appropriera aussi le genre, avec *La caméra explore le temps* dans les années 1950 et 1960, comme l'a montré Isabelle Veyrat-Masson.

Les documentaires historiques télévisuels ont connu l'influence de Frédéric Rossif, et l'arrivée des archives a bouleversé la façon de faire de l'histoire dans l'audiovisuel.

En témoigne par exemple *Histoire parallèle* avec Marc Ferro, qui commentait des actualités cinématographiques vieilles de cinquante ans avec un invité, historien ou acteur même de l'histoire.

On peut citer également comme autre production télévisuelle historique importante les *Alain Decaux raconte* des années 1960 à 1980... Ce bref historique de l'histoire dans les médias est intéressant car il permet de resituer *2000 ans d'histoire* dans un contexte plus large. Patrice Gélinet a d'ailleurs mis un point d'honneur, pour les dix ans de l'émission, à aborder l'histoire dans les médias. Il avait invité Alain Decaux, Marc Ferro, Patrick Rotman, Pierre Baron pour évoquer ces productions audiovisuelles historiques marquantes.

Si ces produits médiatiques ont souvent été analysés, décortiqués, ce n'est pas le cas de *2000 ans d'histoire*, sujet qui n'a pas été exploré à notre connaissance. Cette production de Patrice Gélinet mérite que l'on s'y intéresse de plus près. Commençons par aborder la biographie de son créateur.

Patrice Gélinet est né en 1946. Il a été professeur agrégé d'histoire, puis est entré à France Culture en 1984 et en a été directeur entre 1997 et 1999. En 1999, il crée *2000 ans d'histoire* sur France Inter. Cette émission prend la suite de celle de Ladislas de Hoyos, nommée *Les jours du siècle*, qui se centrait exclusivement sur l'histoire au XXe siècle. Après que Patrice Gélinet ait rejoint le CSA, *2000 ans d'histoire* a été remplacée en janvier 2011 par *La marche de l'histoire*, animée par Jean Lebrun.

L'émission *2000 ans d'histoire* de Patrice Gélinet a eu une longévité et une audience remarquables ; entre 1999 et 2011, cette émission a peu à peu gagné en popularité et en 2009 Patrice Gélinet estimait que l'émission était écoutée par quelques 900 000 personnes chaque jour. L'émission était une telle réussite qu'elle a propulsé la chaîne première radio de France dans cette tranche horaire.

Pourtant, personne ne prédisait un tel succès. « Lorsque j'ai présenté *2000 ans d'histoire* à Jean-Marie Cavada (ancien président de radio France) il m'a demandé : « Croyez-vous qu'en commençant par une citation de Tite-Live, l'émission fera de l'audience ? » ; « Je n'en sais rien » avait alors répondu Patrice Gélinet. Néanmoins le pari a fonctionné.

Un extrait de presse permet de resituer la naissance de *2000 ans d'histoire*. « En 1987 après avoir réalisé dix heures d'émissions sur la guerre d'Algérie, on m'a proposé une bimensuelle, *l'Histoire en direct*, puis *les Jours du Siècle*, qui n'abordait que des événements du XXe siècle. Avec *2000 ans d'histoire*, j'ai élargi le concept à l'ensemble des siècles », explique ainsi Patrice Gélinet dans « *Télérama* » le 20.05.2009.

Nous ne voulons pas ici prétendre analyser les raisons d'un tel engouement pour *2000 ans d'histoire* ; en revanche, nous pouvons tâcher de mettre au jour les ressorts sous-tendant la fabrication des émissions, les historiographies qui orientent le traitement des sujets abordés, ainsi que le choix de narration de l'histoire ainsi faite. Couvrir tous les sujets traités par Patrice Gélinet demanderait certainement un travail de plusieurs années ; il a donc fallu restreindre le champ d'étude. Aussi, du fait du nombre d'émissions produites sur ce sujet, on choisit ici de se consacrer à l'étude et l'analyse de l'histoire des femmes à travers les émissions de *2000 ans d'histoire*.

En effet, le corpus total représentait plus de 2 000 émissions entre 1999 et 2011. Resserrer la focale de manière à étudier une thématique sur le temps long de l'émission permet de choisir un sujet ni trop vaste, ni trop précis, et d'observer comment il a été traité par l'émission,

combien de fois, avec des variations ou des répétitions.

La question de l'approche à adopter s'est alors posée. Fallait-il choisir un thème en premier lieu, puis étudier combien de fois et comment il avait été traité ? Ou bien lister les sujets de chaque émission et chercher à y lire un thème récurrent qui pourrait alors être étudié ?

Un compromis entre ces deux méthodes a finalement été possible. Sans aller jusqu'à penser qu'il y aurait matière à en faire un mémoire, la question du genre semblait intéressante. Il s'est avéré qu'en faisant une première recherche à l'Institut National de l'Audiovisuel (INA), à la lecture des titres des émissions réalisées, l'histoire des femmes s'est imposée. En effet, de nombreuses émissions s'y rapportaient, plus ou moins explicitement, via des études transversales (comme « l'histoire politique du pantalon ») ou de manière plus ciblée, à travers des autobiographies de femmes.

Ne définir aucune borne chronologique aurait signifié que plus de 135 émissions entraient potentiellement dans l'objet d'étude ; Patrice Gélinet s'est par exemple intéressé à l'histoire des femmes dans l'Antiquité. Il a donc fallu délimiter l'analyse. Le corpus est ainsi centré sur les émissions ayant trait à la question des femmes en tant que catégorie sociale en France, depuis les débuts de la III^e République jusqu'à la période contemporaine. Sur cette période, la focale est placée sur l'étude de leurs relations avec le pouvoir – que celui-ci s'impose à elles (comme nous le verrons dans une optique foucaldienne avec la biopolitique) ou qu'elles s'en saisissent (les femmes au pouvoir, les portraits des « grandes femmes »). Un tel choix comprend de fait les bilans dressés par certaines émissions entre les femmes et une certaine entité sociale (par exemple les femmes et l'Eglise, la maternité, les femmes et le travail...). On a bien là affaire à une certaine forme de pouvoir, voire de coercition. Cela nous amènera parfois à étudier des faits antérieurs à la période contemporaine, mais ces entorses chronologiques ne gêneront pas la cohérence du sujet dans la mesure où il s'agira toujours d'étudier la relation que les femmes entretenaient avec le pouvoir, et comment celle-ci était présentée dans les émissions concernées.

Ainsi le corpus final, regroupant la retranscription intégrale des émissions relatives à ce pan de l'histoire des femmes, se présente comme suit :

- les femmes au pouvoir
- le féminisme aujourd'hui
- les grands combats du féminisme
- histoire de la lingerie

- les dessous féminins
- le plaisir sexuel au féminin
- l'avortement (deux émissions)
- le mariage (quatre émissions au total, dont deux retranscrites intégralement)
- l'adultère (deux émissions)
- la maternité
- l'histoire politique du pantalon
- Françoise Giroud : l'Express
- Simone de Beauvoir (deux émissions)
- Gisèle Halimi
- les maisons closes
- 23 avril 1946 : la loi Marthe Richard
- 29 avril 1945 : les femmes votent
- le travail des femmes (deux émissions)
- l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule
- l'Eglise et les femmes
- Lucie Aubrac
- Louise Michel
- les soixante ans du magazine Elle
- les femmes dans la résistance française
- les femmes dans les camps nazis
- les femmes tondues
- histoire de la beauté (trois émissions)
- Brigitte Bardot
- Florence Arthaud
- Marie Curie (deux émissions)
- le voile à l'école
- le sport au féminin
- Coco Chanel

Il faut d'abord évoquer rapidement le déroulement d'une émission « type » de *2000 ans d'histoire*. Patrice Gélinet invite généralement un historien, une historienne ou un grand témoin, et discute avec elle ou lui d'un sujet historique (qui a pu être traité par l'historien(ne)

dans un livre qui vient de paraître au moment où Patrice Gélinet le/la reçoit).

L'émission commence par une citation d'une personnalité célèbre, suivie du générique de *2000 ans d'histoire*, extrait de la BO de 1492, *Christophe Colomb* de Ridley Scott, et composée par Vangélis.

Ensuite, et pendant une demi-heure, l'émission se construit autour d'un échange entre Patrice Gélinet et son invité(e), le tout ponctué par de fréquentes diffusions d'archives ou d'extraits de films, comme nous le détaillerons dans la première partie.

À la fin de l'émission, Patrice Gélinet remercie son invité(e) et rappelle sa bibliographie aux auditeurs.

Avant de s'intéresser plus avant aux émissions en elles-mêmes, il convient de définir plus précisément les termes centraux du sujet, à savoir l'histoire des femmes, la notion de pouvoir et de biopolitique. Cela conduit tout d'abord à aborder l'historiographie de l'histoire des femmes, s'intéresser aux évolutions et aux influences que cette histoire a connues, ainsi qu'aux thèmes successifs abordés. En effet, l'émission de Patrice Gélinet se situant entre 1999 et 2011, il y a une « dépendance au sentier » dans la mesure où le contexte universitaire commençait largement à reconnaître la théorie du genre en France.

L'histoire des femmes

Pour établir cette historiographie, nous nous sommes basés sur plusieurs ouvrages que nous citerons tout au long du propos.

L'histoire des femmes est née aux États-Unis, elle a émergé dans l'université française cinq ans après 1968, et trois ans après la renaissance « officielle » du mouvement féministe. Évoquer ces événements étroitement liés, c'est indiquer dans quel contexte a pu éclore ce nouveau champ de l'histoire, ce que nous tâcherons d'esquisser un peu plus tard via l'analyse d'Erik Neveu.

Les premières formalisations universitaires françaises remontent à 1976, date à laquelle se tient un colloque à Aix-en-Provence intitulé : « femmes et sciences humaines ». L'arrivée de la gauche en 1981 provoque une accélération. Dès 1982 se tient le premier vrai colloque national à Toulouse « femmes, féminisme, recherches », subventionné par le ministère de la Recherche, avec quelque 800 participantes. À la suite de ce colloque, le CNRS s'est engagé dans le soutien aux recherches sur les femmes. Quelques enseignements sur l'histoire des femmes se sont mis en place, trois postes de maîtres de conférence fléchés « études féministes

» ont été créées en 1984. À Jussieu, toujours en 1984, se tient un colloque intitulé : « l'histoire des femmes est-elle possible ? ». Longtemps en effet, il y a eu des réticences des historiens vis-à-vis de ce nouveau champ de recherche¹.

Pour mieux appréhender ce qu'est l'histoire des femmes, il faut revenir sur ce que regroupe précisément cette appellation. L'histoire des femmes est le terme générique en France pour désigner le champ historiographique qui met en œuvre une analyse sexuée des phénomènes historiques et qui regroupe la « women's history », la « gender history » et la « gender history » poststructuraliste.

Étudier les thèmes successifs explorés par l'histoire des femmes nous permettra de situer les approches choisies par *2000 ans d'histoire*.

Tout d'abord, on peut souligner que dans un contexte historiographique de domination de l'histoire économique et sociale, l'histoire des femmes à ses débuts s'est rattachée à l'histoire sociale, une histoire sociale encore largement constituée autour de celle du mouvement ouvrier et de la question du travail.

Nous pouvons remarquer qu'à ses premières heures, l'histoire des femmes a surtout été une « histoire au féminin », souvent décrite dans une situation d'isolement, rejetée et repliée sur elle-même, ne prenant pas en compte les problématiques générales. Ensuite se développe une histoire du travail au féminin, centré sur la division sexuelle et sociale du travail, et la surexploitation des femmes dans des secteurs tels que le textile, l'habillement ou l'alimentation. Le personnage de l'ouvrière a été à l'honneur. Cette thèse a été remise en cause dès 1975 par Joan Scott et Louise Tilly, et une première synthèse a été proposée dans la revue *Mouvement Social* en 1978, coordonnée par Michelle Perrot.

La borne chronologique finale de cette histoire du monde ouvrier et des femmes est l'année 1979, lorsqu'à l'Université de Vincennes se tient un colloque sur « les femmes et la classe ouvrière ».

À partir des questions du travail des femmes et de la maternité, l'évolution, dans le sillage des études anglosaxonnes autour du « gender », s'est faite dans le sens d'une histoire des relations entre les sexes articulant pratiques et représentations, d'une histoire sexuée du travail et d'une histoire culturelle à l'américaine fondée sur l'étude des textes et des représentations.

Dépassant les questionnements de l'histoire sociale, l'histoire des femmes a ainsi ouvert la

¹ Voir Delacroix, Dosse, Garcia, Offenstadt, *Historiographie, I, concepts et débats*, Paris, 2010

voie à une histoire plus complexe, prenant en compte des problématiques plus générales, sur le temps long, comme les représentations et l'aspect symbolique. Yvonne Verdier, dans une enquête à Minot en Bourgogne, étudie les façons de dire, les façons de faire, et démontre à quel point les femmes sont les gardiennes de la tradition – par exemple au travers de la cuisinière, la laveuse, la couturière....

Autour du corps des femmes, de l'histoire de l'accouchement, de la maternité, et de l'histoire des mères (Catherine Marand-Fouquet, Yvonne Kniebihler), fleurissent d'autres études prenant en compte la longue durée (Mireille Laget sur l'histoire de l'accouchement).

On fait aussi l'histoire exclusivement féminine de l'entretien du corps, des soins (celle des professions de santé : médecins, sages-femmes, infirmières) et de la beauté. On aboutit ainsi progressivement à une histoire moins économique et plus culturelle.

On voit que l'histoire des femmes a en fait évolué dans le sillage de l'anthropologie historique, qui fait une nouvelle histoire sociale, et s'intéresse aux manières de vivre et d'habiter, aux sociabilités populaires et aux mobilités sociales.

Au niveau des ouvrages et des revues, quelques jalons importants permettent de résumer la production à laquelle a donné lieu la recherche sur l'histoire des femmes.

La parution de *l'Histoire des femmes en Occident* (1991-92), de Georges Duby et Michelle Perrot, est une synthèse des travaux effectués depuis vingt ans dans le domaine.

La revue *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, dirigée par Françoise Thébaud et Michelle Zancarini-Fournel, est également un foyer important de recherche sur les femmes. La revue se donne comme objectif de diffuser les nouvelles recherches en France comme à l'étranger.

Néanmoins, sur le plan universitaire on peut souligner que la reconnaissance a été lente : à la fin des années 1990, une douzaine d'universités françaises seulement offraient des cours sur les femmes ou le genre.

Nous avons montré que, petit à petit, les travaux n'avaient plus concerné seulement le groupe des femmes, mais aussi les rapports entre les sexes, la question des différences – ce que les sociologues nomment rapports sociaux de sexe. Est surtout posée la question du pouvoir, ou des pouvoirs faudrait-il écrire en suivant Foucault. S'éloignant du chemin trop connu de la domination et de l'oppression, les recherches ont peu à peu abordé les thèmes du consentement, de la ruse, du désir et de la séduction, donc des rapports complexes entre les deux sexes, dans le cadre de la famille, du métier ou des espaces privés.

L'analyse sociologique est ici éclairante sur les déterminismes qui ont pesé sur l'histoire des femmes, ainsi que sur les causes qui ont porté cette histoire vers nouveaux thèmes, vers un élargissement de ses horizons et un renouvellement constants.

Comme le fait remarquer Erik Neveu², quand l'histoire et l'anthropologie s'ouvrent aux femmes, l'histoire est sans doute l'une des disciplines les plus rapidement investies par les féministes à la recherche d'une réhabilitation des femmes en tant qu'actrices sociales et politiques restées ignorées par les historiens. Comme l'a souligné Michelle Perrot (1998), « le silence de l'histoire sur les femmes s'imposa pendant longtemps comme si elles étaient vouées à l'obscurité de la reproduction biologique et domestique, à l'univers insignifiant du quotidien ».

Une rupture intervint dans les années 1970, sous la conjonction de plusieurs phénomènes. L'un des facteurs du changement tient aux motivations militantes d'historien(ne)s désirant apporter un prolongement scientifique à leur engagement féministe. L'histoire du féminisme et les biographies de militantes flirtent ainsi souvent avec l'hagiographie (Bard, 1999). La crise des grands paradigmes explicatifs tels que le marxisme ou le structuralisme, et a contrario, une montée croissante de la subjectivité (prise en compte croissante de l'individu et de son vécu propre), contribuent à ouvrir de nouveaux domaines historiques ; de nouvelles disciplines s'affirment, telle la démographie historique, qui s'intéresse à la natalité, la nuptialité ou encore au mariage, et commence à pointer des différences de comportements liées au genre.

Des historiens de la nouvelle histoire scrutent de nouveaux objets (l'enfant, les jeunes, les âges de la vie, le privé, la mort, l'éducation, la sexualité, le corps). Ils portent une attention accrue au rôle social des femmes et à des domaines « féminins » tels que la maternité, l'accouchement, ou la prostitution (Corbin, 1982) ; ce d'autant plus que l'histoire renoue avec l'anthropologie et avec l'un de ses thèmes de prédilection : la famille, longtemps délaissée au profit de la logique des classes.

À ses débuts, l'anthropologie ne se préoccupait pas véritablement des femmes considérées comme ancrées dans le maternage privé voire social.

Bien que la variable du sexe soit présentée comme omniprésente et généralement déterminante (division sexuelle du travail, règles de la filiation et de l'héritage, oppositions

² Christine Guionnet, Erik Neveu, *Féminins-masculins : sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, Collection U, 2004

symboliques duales) et au-delà des rôles féminin et masculin décrits par Mead, les rôles sexués ont longtemps été considérés comme un donné, et non un construit social.

On se rapproche alors d'une étude dialectique pour étudier les rapports sociaux plutôt que des rôles qui seraient naturellement définis. En témoigne l'approche anglo-saxonne de Joan Scott, pour laquelle « le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes : le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir », c'est-à-dire « un champ premier au sein duquel ou par le moyen duquel le pouvoir est articulé ». Les différences perçues entre les sexes s'expriment en symboles (par exemple Eve, symbole de la femme) et en concepts normatifs (interprétation des symboles : Eve influençable et tentatrice). L'histoire du genre est également restée longtemps cantonnée à l'étude de domaines traditionnellement « réservés » aux femmes. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que s'est imposée la nécessité de penser les relations de genre dans la sphère privée et dans la sphère publique, pour montrer que les relations de domination privée participaient de la domination dans le monde public (ainsi, les femmes étant dédiées aux fonctions domestiques et au maternage étaient disqualifiées lorsqu'elles voulaient investir l'espace public).

Une fois brossé cet état des lieux de la recherche sur l'histoire des femmes, il reste encore à préciser les termes de pouvoir et de biopolitique, dont l'utilisation va être récurrente tout au long de ce mémoire.

Pour définir le pouvoir, on peut s'appuyer sur la définition de Max Weber et sur celle de Robert Dahl : pour Weber, le pouvoir « signifie toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté même contre des résistances ». Cela sera effectivement une composante marquante de l'histoire des femmes, longtemps sous l'emprise de différents pouvoirs. Quant à Robert Dahl, il définit le pouvoir comme suit :

« Le pouvoir de A sur B est la capacité de A d'obtenir que B fasse quelque chose qu'il n'aurait pas fait sans l'intervention de A ».

Ici on prend en compte de multiples foyers de pouvoir, considérant qu'il n'y a pas que l'Etat qui en détient un. Prenons par exemple, le pouvoir de l'Eglise sur les femmes dans la condamnation du plaisir sexuel féminin, ou encore le pouvoir d'institutions comme le mariage, lequel conditionne un rôle féminin largement dédié à la maternité. En ce sens, notre approche rejoint celle de Foucault qui « ne traite jamais du pouvoir comme d'une entité cohérente, unitaire et stable, mais de « relations de pouvoirs », selon Judith Revel.

Enfin, tout comme Foucault, nous ne souhaitons pas considérer uniquement l'Etat comme dépositaire du pouvoir au sens large, sorte d'instrument privilégié, majeur. Il y a en réalité d'autres foyers de pouvoirs, d'autres modalités de la domination, qui résident dans d'autres institutions, discours, pratiques, et qui mettent en jeu d'autres aspects de la domination (tel le corset qui comprime, emprisonne la femme dans une posture immobile).

Quant à la notion de biopolitique, d'après Judith Revel³, ce terme désigne chez Foucault « la manière dont le pouvoir tend à se transformer entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle afin de gouverner non seulement les individus à travers un certain nombre de procédés disciplinaires, mais l'ensemble des vivants constitués en population. La biopolitique, à travers des biopouvoirs locaux, s'occupera donc de la gestion de la santé, de l'hygiène, de l'alimentation, de la sexualité, de la natalité, etc, dans la mesure où ils sont devenus des enjeux politiques. (...) Un nouveau type de gouvernementalité [incarné par le libéralisme] qui n'est réductible ni à une analyse juridique ni à une lecture économique (bien que l'un et l'autre y soient liées) se présente comme une technologie du pouvoir qui se donne un nouvel objet : la population. La population est un ensemble d'êtres vivants et coexistants qui présentent des traits biologiques et pathologiques particuliers, et dont la vie elle-même est susceptible d'être contrôlée afin d'assurer une meilleure gestion de la force de travail. La découverte de la population est, en même temps que la découverte de l'individu et du corps dressable, l'autre grand noyau technologique autour duquel les procédés politiques de l'Occident se sont transformés. On a inventé à ce moment-là (...) la biopolitique. Alors que la discipline se donnait comme anatomo-politique des corps et s'appliquait essentiellement aux individus, la biopolitique représente donc cette « grande médecine sociale » qui s'applique à la population afin d'en gouverner la vie. La vie fait désormais partie du champ du pouvoir ».

Judith Revel précise également que la biopolitique est la gestion politique de la vie : « il ne s'agit plus de redresser et surveiller le corps des individus mais de gérer des populations en instituant de véritables programmes d'administration de la santé, de l'hygiène, etc. »

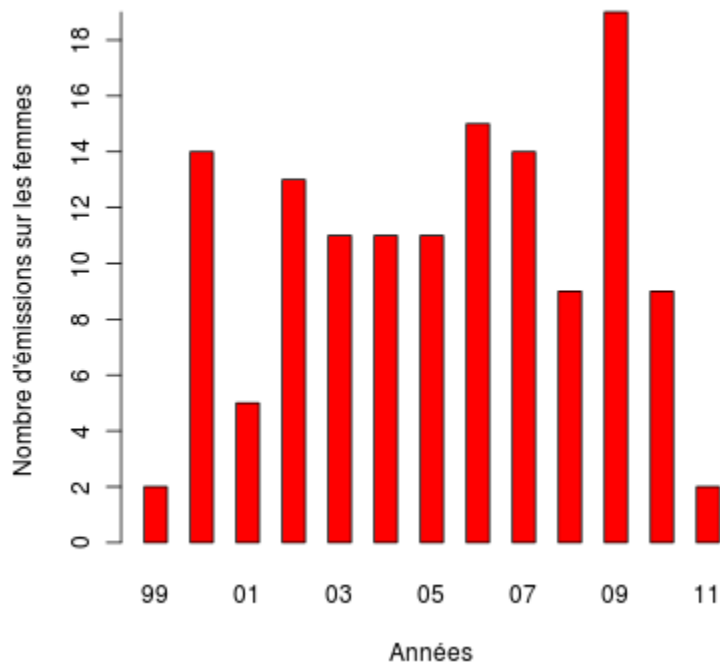
Cette longue définition de la biopolitique permet d'appréhender la notion telle que Foucault l'a construite. Ici, nous nous intéressons particulièrement aux effets que peut avoir cette biopolitique sur les corps d'une population exclusivement féminine; cela implique par exemple l'avortement, le contrôle de la démographie (avec l'exemple historique de la

³ Judith Revel, *le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipses, 2002

« nationalisation du corps des femmes » dans l'entre-deux-guerres), ou encore l'interdiction du port du pantalon. Les exemples ne manquent pas pour démontrer que des foyers de pouvoirs vont tenter d'assujettir le corps féminin. Or le « corps représente un enjeu de la résistance au pouvoir, l'autre versant de cette biopolitique qui devient le centre des analyses de Foucault à la fin des années 1970 » (Judith Revel). Ce mouvement s'amorcera avec la réappropriation du corps des femmes par elles-mêmes dans leur démarche de revendication de nouveaux droits. Cet aspect-là sera abordé dans la dernière partie de notre analyse.

A chaque fois que nous citerons un historien ou une personnalité dans une émission, se référer à la dernière annexe de ce mémoire permettra d'avoir un bref aperçu de la biographie et de l'œuvre de l'invité-e en question.

Une fois les termes du sujet clarifiés, nous pouvons tâcher de voir quelle place occupe l'histoire des femmes dans *2000 ans d'histoire*, et cerner les critères qui définissent les émissions portant sur les femmes.



Evolution du nombre d'émissions total sur les femmes entre 1999 et 2011

Le graphique ci-dessous permet d'observer l'évolution du nombre d'émissions consacrées aux

femmes (il s'agit de l'ensemble des émissions et non uniquement celles du corpus retenu, sans prendre en compte les rediffusions), de 1999 à 2011 (soit la longévité de l'émission). Entre 1999 et 2011, on compte entre 2 et 19 émissions portant sur ce thème pour chaque année, 2009 marquant un pic. Les variations observables sont difficiles à analyser, car elles peuvent avoir des explications diverses. Pour plus de précisions sur les chiffres et graphiques qui peuvent être tirés de ce sujet, voir en annexes les travaux réalisés à l'INA à cette fin⁴. Ces graphiques ont l'avantage de montrer le travail réalisé, mais ne prétendent pas être exhaustifs.

Les émissions doivent remplir plusieurs critères, qui ont été évoqués par Patrice Gélinet, dans la presse et lors de l'entretien que nous avons eu ensemble, ainsi que par Stéphanie Duncan. Ainsi, la faisabilité d'une émission est fonction de la parution d'un ouvrage, d'une date anniversaire ou de l'actualité, et bien sûr de l'existence indispensable d'archives ou d'extraits de films, comme nous le verrons dans le premier chapitre de ce mémoire.

Du fait de ces critères, il est difficile de prétendre constituer l'historiographie de *2000 ans d'histoire* ; l'angle sous lequel sont abordés les sujets repose essentiellement de l'invité(e) et du type d'ouvrage qui justifie l'émission.

Pour Stéphanie Duncan, « *2000 ans d'histoire*, c'était aussi un reflet de l'édition en histoire. Les livres sortaient, et c'est en fonction des livres qui sortaient que les choix se faisaient. Donc l'idée, c'était d'être au plus près de l'actualité éditoriale. Je pense qu'il y avait ce souci-là, de prendre les livres, à moins qu'il y ait un anniversaire, par exemple ».

Patrice Gélinet fait écho à ces propos dans son propre entretien : « souvent, ce n'était pas la sortie des livres qui me dictait, mais c'était un anniversaire et parfois un événement sur lequel on réagissait immédiatement ». Le 11 septembre 2001 a donné lieu à une émission "anniversaire" le 11 septembre 2006.

Il faut également compter sur l'aspect « vendeur » du sujet ; celui-ci ne doit pas être trop pointu et rester un minimum accrocheur pour être susceptible d'intéresser le plus grand nombre d'auditeurs :

Stéphanie Duncan évoque « des sujets qui sont "sexy" ; quand on dit un sujet sexy à la radio, c'est pas forcément que ça parle de sexe, c'est "qui est appétissant", on se dit tiens c'est marrant, c'est un sujet qui peut susciter de l'intérêt pour l'auditeur, alors là aussi c'est sexy dans le sens lingerie et tout ça, mais c'est des sujets qui correspondent aussi à une certaine, je pense qu'il a du faire des émissions sur le voile aussi ».

⁴ Voir annexe n°3

Pour esquisser rapidement les grands traits qui permettent de déterminer la faisabilité d'une émission, on peut s'appuyer sur une interview de Patrice Gélinet donnée à Evéne en 2009, ainsi que les deux entretiens réalisés avec Patrice Gélinet et Stéphanie Duncan.

Nous allons voir dans un premier temps que la place accordée aux archives est ici fondamentale. Nous verrons aussi le rôle du rire dans l'émission, ainsi que la position de Patrice Gélinet vis-à-vis du féminisme, question plus spécifique qui est nécessaire pour aborder l'histoire des femmes. Enfin, nous soulignerons le postulat qui guide l'émission, qui reste de dire le vrai, et dégager une vérité historique.

Chapitre I. Remarques préliminaires sur la fabrication de *2000 ans d'histoire*

Cette partie est basée sur la réunion un peu artificielle de plusieurs remarques préalables qui semblaient nécessaires quant à la fabrication de *2000 ans d'histoire*. En effet, la place des archives est très importante dans *2000 ans d'histoire*, puisqu'elle conditionne la faisabilité d'un sujet.

De plus, si l'émission a réussi à s'attirer les faveurs d'autant d'auditeurs, c'est qu'elle comporte une part de divertissement, qui peut engendrer le rire.

Enfin, la position de Patrice Gélinet vis-à-vis du féminisme permet de préciser l'état d'esprit dans lequel l'histoire des femmes est abordée dans *2000 ans d'histoire*. Enfin, de manière plus générale, si l'on considère toutes les émissions et non pas que l'histoire des femmes, on voit que Patrice Gélinet a une volonté sans cesse renouvelée de dire le Vrai, d'exercer son travail d'historien pour montrer combien tout un pan de l'histoire nationale peut être oubliée, puis restaurée dans la mémoire collective. Sans oublier jamais que cette émission est une émission de radio, et non uniquement une émission d'histoire, comme nous allons le voir à travers l'analyse des entretiens.

A) Les archives

À première vue on peut penser que l'émission *2000 ans d'histoire*, couronnée de succès, si exemplaire, a vocation à dire l'Histoire. Mais si cette cause est effectivement défendue avec passion, il n'en reste pas moins que cela ne doit pas nous faire occulter les conditions de réalisation des émissions, car après tout comme le répète plusieurs fois Stéphanie Duncan au cours de son entretien « on n'est pas historiens on fait de la radio, on ne fait pas de l'histoire ». Loin de tout idéalisme naïf, nous devons essayer de déconstruire les facteurs qui ont une incidence sur la faisabilité ou non de l'histoire en radio, et plus particulièrement de l'histoire des femmes. Ici, nous ne pouvons qu'insister sur un des facteurs centraux : les archives ou les extraits de films.

L'une des grandes nouveautés de *2000 ans d'histoire*, comme le soulignent Patrice Gélinet et Stéphanie Duncan dans leurs entretiens respectifs, consiste en une utilisation originale de l'archive ou d'extraits de films. Nous nous rapprochons là des mécanismes qui déterminent ou non la faisabilité d'une émission, et qui donnent ici la saveur, la tonalité d'une émission.

Comme l'explique Stéphanie Duncan, l'archive ou l'extrait de film étaient ce qui conditionnait ou non la réalisation d'une émission ; « (...) il y avait toujours cette contrainte, trouver des films quand c'était un sujet ancien, ou des archives quand c'était du XXe, post seconde guerre mondiale, c'est là où y avait des archives ». Ce paramètre non négligeable de l'archive ou du film est un des éléments novateurs de *2000 ans d'histoire*. Et, plus précisément, la substitution de l'extrait de film à l'archive, introuvable ou inexistante.

En effet, comme le souligne Patrice Gélinet, « (...) l'idée c'était de remplacer les archives par des extraits de films. Je ne sais pas si vous en avez entendu pas mal, et ça c'était assez original. Ça me permettait d'aller bien au-delà du XXe siècle, et même au-delà de 2000 ans puisqu'il y a certaines émissions dont les sujets remontent à l'Antiquité, et même parfois j'ai dû monter jusqu'à la préhistoire à plusieurs reprises (...). Par exemple ça me permettait, en allant au-delà de 2000 ans, de faire le produit, l'histoire des mentalités, ce que je ne faisais pas dans *les jours du siècle* qui était une histoire politique au sens large du terme ». Ici la place de l'archive -ou du film- est donc cruciale : elle détermine ou non la faisabilité du sujet et surtout fait irruption dans l'émission en mettant en lumière des mentalités aujourd'hui jugées dépassées, sans tomber dans l'écueil de l'anachronisme. L'archive ou le film dans l'émission *2000 ans d'histoire* ont donc plusieurs sortes de fonctions, mais notamment celle d'exhumer des profondeurs du passé une voix, un fait, pour restituer toute sa pertinence au sujet de l'émission traitée, pour lui donner de la chair en quelque sorte. Patrice Gélinet le souligne également : « (...) les archives, les chansons d'époque qui reflètent aussi souvent une façon de penser... » permettent au passé de faire irruption dans le présent, en l'occurrence la temporalité de l'émission en train de se dérouler, et par ce mécanisme les auditeurs peuvent être réellement « touchés » ou du moins intéressés par ce qui est déterré du passé et qui se donne à entendre à leurs oreilles.

Cette capacité de l'archive à renouveler l'attention de l'auditeur est soulignée par Patrice Gélinet : « ah ça vraiment c'est très important la sélection des archives on les raccourcissait parfois parce qu'elles étaient très longues, et je me souviendrai toujours, c'est la définition de l'archive, quand vous disiez ça provoque l'émotion, je me rappelle ma toute première émission

documentaire c'était celle sur la guerre d'Algérie (...), je lui disais toujours ah on prend ça j'ai les poils des bras qui se redressent, et l'archive a une force parfois, alors bon ça ne concerne pas l'histoire des femmes mais c'était, sur les grands événements de la guerre d'Algérie, et là il fallait, elles suscitent de l'émotion, elles replacent dans le contexte, et en ce qui concerne les femmes, c'est vrai (...) ».

L'archive ou le film permettent donc ici de susciter une émotion ; nous ne sommes plus uniquement dans un schéma où les auditeurs passifs écoutent l'émission ; il y a ici une intentionnalité à créer quelque chose, provoquer en eux un sentiment d'identification, de rire, de rejet, etc. En effet, une des réactions possibles est le rire que suscite l'archive ou l'extrait de film choisi. Ce rire est très important en cela qu'il crée une distanciation de fait avec ce qui est dit dans l'archive, et révèle un décalage entre ce que fut la société et ce qu'elle est à présent. Ainsi, si dans l'archive les discours ou les chansons sont à l'époque au premier degré, ils sont reçus dans le temps présent pratiquement au second degré tant cela paraît archaïque avec nos oreilles et nos manières de penser. « Elles vous font en même temps mesurer, si j'ai à prouver quelque chose à quel point on en est loin. Vous comprenez », insiste Patrice Gélinet à ce propos. Ici, l'archive ou l'extrait de film ont l'effet de nous donner à voir « le pli des siècles » pour reprendre une de ses formulations.

Il y a plusieurs catégories de l'archive, mais pour celles dont nous venons de parler, voici quelques exemples qui illustrent le propos, et peuvent déclencher le rire :

Cette archive est tirée de l'émission sur la loi Marthe Richard mettant fin aux maisons closes : « je voudrais poser une question. A-t-on également pensé aux hommes seuls qui soit parce qu'ils sont veufs, soit parce qu'ils ont été abandonnés, ou ne trouvent pas auprès de leurs femmes la satisfaction qu'ils sont en droit d'avoir dans l'accouplement sexuel ? Car il faut reconnaître et c'est reconnu par le corps médical que le nombre des femmes frigides est malheureusement très grand. Pourquoi ? Nous ne le savons ».

On peut également penser à cet extrait de Pierre Desproges dans l'émission sur Gisèle Halimi (mais qui est déjà à prendre au second degré à l'époque) :

« Disons-le tout net mesdames et messieurs les jurés trouver la moindre circonstance atténuante à GH est au-dessus de mes forces voilà une femme n'est-ce pas si j'en crois ses déclarations au juge d'instruction qui nous dit aimer pêle-mêle Mitterrand, le football, Badinter et même Frantz Schubert, le sinistre apologue autrichien de la pisciculture en eau douce. Circonstance aggravante monsieur le président, l'accusée non contente d'être femme et qui le serait ?, se targue véhémentement de féminisme primaire et d'antiphallocratie viscérale,

occupant le plus clair de ses loisirs bourgeois à la défense frénétique des femmes dont elle soutient ouvertement les luttes grotesques et impies, pendant que chez elle la vaisselle s'accumule ! ».

Toujours dans cette émission, la revue de presse réalisée par Stéphanie Duncan exhume de la presse de l'époque une remarque tellement choquante aujourd'hui qu'on se demande comment elle a pu passer telle quelle alors : Pierre de Ville dans Valeurs Actuelles (qui) ironise sur l'engagement féministe et politique de Gisèle Halimi : « cette jeune fille pauvre et écorchée qui dit-il se dresse contre le monde des hommes a des faux airs d'Antigone, la voilà en mission. Pourtant, s'étonne le journaliste cette féministe sait être féminine : élancée, élégante, l'œil chaud, elle a du charme même si elle feint de ne pas le savoir. (...) on l'opprimerait volontiers ».

La force du témoignage est aussi une composante importante : l'archive est directement intégrée au discours, et sort de la bouche de celui qui l'a vécue. C'est le cas de Gisèle Halimi⁵ pour le droit à l'avortement qui parle du tribunal masculin qui avait interrogé la faiseuse d'anges, lui demandant comment elle avait procédé :

« - ben je lui ai mis un speculum »

« - vous lui avez mis un speculum dans la bouche ? »

GH : « alors c'est là où si vous voulez on rit mais on avait une espèce de révolte, et c'est ce qui a fait que j'ai dit mais regardez-vous qui nous jugez. »

Le rire tourne en ridicule celui à qui il est destiné, révélant toute les failles, les limites de sa posture.

Parfois une archive qui se situe dans l'Histoire du temps présent rappelle la continuité du sujet traité, non sans une certaine cocasserie, comme en atteste cette archive de France Inter avec le reportage de Frédéric Barrère en 1996 sur l'adultère :

« Oui c'est l'histoire de Diane, de la belette et d'une souris, le tout surfant de manière très intime sur le net. Diane c'est l'épouse cybervolage, la belette c'est le pseudo du cyberamant, un homme marié, la souris c'est ce petit appareil qui en cliquant sous la pression de l'index permet de surfer sur internet, et qui surtout dans le cas présent a permis aux deux amants de s'unir virtuellement.

⁵ Se référer à l'annexe n°4 (en l'occurrence à la p. 156) pour en savoir plus sur Gisèle Halimi. Cela vaut pour tous les invité-e-s cité-e-s.

Pendant 6 mois les deux amants de l'espace informatique ont échangé des messages, des messages parfois cyberérotiques, si bien que le mari cocu virtuel a demandé le divorce. En tout cas l'histoire passionne les juristes américains et les avocats spécialistes du divorce se sont penchés sur le cas, conclusion ; il n'y a adultère que si les amants consomment leur union. L'adultère virtuel n'existe pas, pourtant des cornes, mêmes virtuelles c'est sans doute lourd à porter ».

Outre les revues de presse, les témoignages ou les reportages, les chansons d'époque ont également leur place. Cette chanson, tirée de l'émission sur l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule, illustre les préceptes surannés qui devaient guider les filles dans leur vie de tous les jours pour finir très étonnamment sur une incitation à l'adultère :

« Les yeux baissés, les genoux serrés, faites de la dentelle, faites de l'aquarelle, de la tapisserie, de la pâtisserie, mais n'allez pas surtout, courir guilledou, avant de prendre époux ! Un matin Julie, blanche à la chapelle, devant la famille, vous direz ce oui. Qui vous livrera, timide gazelle, aux tendres assauts de votre mari ! Dès le lendemain, vous serez tranquille, je ne serai plus là pour vous gronder ! Vous pourrez alors, femme d'imbécile, prendre autant d'amants que vous le voudrez ! Mais en attendant,... les yeux baissés les genoux serrés, faites de la dentelle, faites de l'aquarelle, de la tapisserie, de la pâtisserie, mais n'allez pas surtout courir guilledou, avant de prendre époux ! »

Le reportage d'époque a aussi l'art de mettre en lumière toutes les normes ayant prévalu il n'y a pas si longtemps, et qui sont aujourd'hui devenues des clichés :

Un bon exemple réside dans cet extrait de l'émission sur les femmes au pouvoir, où un journaliste réalise un reportage sur le salon des arts ménagers: « on a chanté jadis les mains de femmes, mais pour parler le jargon d'aujourd'hui, elles restent toujours valables, l'art ménager consiste à les préserver des tâches pénibles. On disait jadis une chaumière et un cœur, on préfère aujourd'hui un cœur et une cuisine avec des meubles en acier vitrifié, monoblocs, se prêtant à toutes les combinaisons et abondamment pourvue d'esclaves électriques. Telle est la philosophie de ce 26ème salon des arts ménagers qui jette aussi un pont sur l'avenir avec sa cuisine de demain, à ce point parcourue d'influx électriques, à ce point que les mains de femmes n'auront vraiment plus rien à faire, si ce n'est bien sûr leurs éternels raccords de beauté ».

On voit donc que ce qui caractérise les femmes dans cet extrait sont : leur faculté à faire la

cuisine correctement, et effectuer des retouches à leur maquillage. On peut également voir qu'elles pensent beaucoup à leur physique si l'on en croit cet extrait de l'émission les dessous féminins qui vante les vertus de la gaine « Scandale » dans les années 1930 : « Pour avoir une ligne harmonieuse ma femme après de nombreux essais s'offrit une gaine merveilleuse qui la rendit mince à souhait. Depuis lors elle ne cesse de dire « où y a de la gaine, y a du plaisir » c'est une Scandale il faut bien qu'on le dise, c'est une Scandale une vraie Scandale n'en point porter voilà qui scandalise il n'est qu'une gaine et c'est la gaine Scandale ».

Le physique des femmes est mis en avant par Jacques-Chaban Delmas lui-même lorsqu'il évoque la place des femmes sur le marché du travail, ce qui donne à penser qu'on ne peut concevoir de parler d'une femme sans parler de son « agrément », ni de sa fonction biologique d'ailleurs :

« Le travail en compagnie des femmes est un travail qui se déroule dans une atmosphère particulièrement efficace sans parler de l'agrément. Mais il ne faut surtout pas confondre égalité et identité. Comment imaginer que l'on puisse envisager la carrière féminine comme identique à une carrière masculine ? Ne serait-ce que parce que c'est vous qui avez la charge de la maternité ».

Enfin, on peut rendre sa place à l'extrait de film, une des spécificités de 2000 ans et qui offre parfois des ressorts comiques, comme ce dialogue qui paraît assez incroyable tiré du film Bouvard et Pécuchet :

-D'où vient cet étrange besoin qui nous pousse vers les femmes ?

- On se le demande.

-Elles sont vaniteuses, perfides, chétives, n'ont pas le goût de l'art, ni le sens de la beauté plastique, sous leur jupon et leur enfer...

-elles ont pourtant une mission importante à remplir sur terre...

-laquelle ?

-Elles sont destinées à être les compagnes de l'homme

- sans doute

-Les femmes sont peu ou mal étudiées ; alors qu'il y a des monographies complètes sur les vers à soie, sur les hannetons, et pas sur les femmes.

-quand on pense qu'on songe à les émanciper !

-et comme l'a si bien dit Proudhon on ne conçoit pas plus une femme législatrice, qu'un homme nourrice. Ou bien alors...

-ou bien alors nous sommes en train de dire des imbécilités ».

Et pendant longtemps, d'émancipation il n'en est pas question, car cette idée non seulement se heurte aux réticences des hommes, mais aussi de manière plus surprenante à celles de certaines femmes elles-mêmes :

« - est-ce que vous êtes partisante du vote des femmes ? (un journaliste)

- Je suis très partisante du vote des femmes oui
- et moi je suis contre (dit une voix de femme)
- (rire du journaliste) ah ben voilà qui est très intéressant et dites-moi pourquoi vous êtes contre
- eh bien écoutez, je trouve qu'une femme a beaucoup d'autres choses à faire à la maison que de s'occuper de politique... »

Contre celles qui veulent s'insurger face à l'inégalité femme-homme, les chansons moqueuses et ironiques ne manquent pas.

En témoigne cette chanson de Georgette dans les années 30 : « ce sont toutes des féministes enrégées elles sont très cotées dans les réunions. Faut les voir à la tribune quand elles réclament, le vote des femmes, l'émancipation ! Elles disent même l'air dédaigneux le mariage, oh que c'est vieux jeu ! Elles ne font rien comme leur maman, elles font tout comme leur papa, mais un jour un jeune homme charmant leur dit des mots d'amour tout bas... alors adieu tous les principes, de la jeune fille qui s'émancipe ! Elles se marient, et si plus tard vous les retrouvez par hasard... elles ont un poupon dans leur bras et voyez-vous ça c'est charmant, elles ne font plus comme leur papa, elles font tout comme leur maman. »

Des chansons auxquelles peuvent répondre d'autres chansons, comme nous le prouve cette chanson tirée de l'émission les femmes au pouvoir :

« Elles sont nées pour faire rêver, pour faire rêver, dans les magazines et dans les vitrines, les femmes ont tant de frivolité, de frivolité. Demande à Gisèle et à Isabelle. Elles sont nées pour balayer, pour balayer et faire la vaisselle, vider la poubelle... Les femmes ont tant d'habileté, demande à Hélène... et puis à Ghislaine, à Gisèle, et à Isabelle, Elles sont nées pour enfanter, et savent dès l'enfance, qu'c'est dans la souffrance... les femmes ont tant de générosité, de générosité. Demande à Christine, et à Micheline, demande à Hélène, à Ghislaine, demande à Gisèle, et à Isabelle (...) ».

Un extrait d'une manifestation lors de l'émission les femmes au pouvoir qui évoque la parité prête également à rire : « sénateurs n'avez pas peur vous survivrez à la parité !!! » hélas hélas !!! »

Nous voyons donc que l'utilisation de l'archive ou de l'extrait de film est multiple, et qu'elle permet de provoquer toute une palette de réactions chez l'auditeur. Nous pouvons nous attacher à évoquer le rôle du rire dans *2000 ans d'histoire*, car c'est une réaction sur laquelle joue Patrice Gélinet.

B) le rôle du rire

Nous avons dit qu'il y avait plusieurs sortes de rires possibles provoquées dans cette émission. En sortant de l'archive et des extraits de films, nous pouvons rapidement souligner les autres mécanismes qui peuvent provoquer, sinon le rire, du moins un sourire amusé.

En effet, le rire a une place importante dans *2000 ans d'histoire* car il est un vecteur de rapprochement avec l'auditeur ; la communion par le rire, propre de l'homme et de la femme, rappelons-le, crée une communauté de spectateurs de l'histoire, de ce qui s'est dit, de ce qui s'est pensé. Ce rire établit une complicité entre Patrice Gélinet et les auditeurs, et son expérience en tant que professeur l'a sûrement aidé dans cet aspect pédagogique du rire qui permet de faire une respiration et de garder l'attention de l'auditeur. Comme il l'a confié dans le Monde du 07/06/2009, « Quand la classe décroche, on le voit à la bobine des élèves. En revanche, on ne voit jamais celles des auditeurs » : cela contraint à renouveler l'exercice sans qu'il ne soit jamais rébarbatif ! »

Il y a plusieurs rires dans *2000 ans d'histoire*, mais s'agissant de l'histoire des femmes ces rires sont à resituer dans un contexte un peu particulier : le rire repose généralement sur une discrimination, une stigmatisation, qui crée un « nous » qui rit de l'autre, d'autre chose.

Faire rire dans l'histoire des femmes est un art délicat dans la mesure où il faut trouver un juste équilibre et ne peut tomber dans le graveleux ou le côté beauf' qui peut guetter des blagues faciles, quitte à ce qu'elles soient au second degré.

Néanmoins le champ reste ouvert, on peut rire de beaucoup de choses et notamment des travers humains, de la faiblesse de la chair : par exemple l'émission sur l'histoire de l'adultère est ponctuée de rires, et il y a à l'intérieur de l'émission une mise en exergue de ce rire puisqu'il y est souligné que « rire de l'adultère au théâtre et dans la littérature c'est très

humain ». Il y a aussi des rires provoqués par l'origine du mot cocu.

On peut se demander s'il existe, sinon un humour type « beauf » à prendre évidemment au second degré, du moins un rire genré, dans le sens où ce sont des invités hommes qui font ce genre de blagues : dans l'émission sur l'Eglise et les femmes s'agissant de la domination masculine on trouve ainsi cette remarque faussement attristée « j'ai bien peur que ce soit fini ». Ou encore le rire peut être suscité, très loin des manuels d'histoire poussiéreux, par un ton léger porteur de remarques assez typiquement masculines. Ainsi dans l'émission sur Madame de Montespan :

Patrice Gélinet : « je la trouve pas extraordinaire, c'est une beauté d'époque cette Montespan (dit-il en regardant la première de couverture du livre de MD où on voit Montespan)

MD : On les aimait rondouillettes à l'époque. Ce n'est pas Claudia Schiffer c'est incontestable ».

(Rires des deux).

Cet humour genré n'est pas comme nous l'avons dit à prendre au premier degré, et par exemple Patrice Gélinet n'hésite pas à faire des plaisanteries sur les clichés : ainsi dans l'émission de la loi Marthe Richard de 1946 instaurant la fermeture des maisons closes, il commence une de ses interventions par un « je vais vous paraître macho mais ».

L'un des effets comiques peut-être plus involontaire de l'émission est un certain désir d'exemplarité. En effet, Patrice Gélinet n'a eu de cesse dans son émission d'inviter des historiennes, de faire des émissions sur ce qui lui paraissait important, y compris les grandes figures féminines et les sujets sur les femmes que nous analysons. Il éprouve parfois le besoin de mettre en avant cette exemplarité, ce qui peut prêter à sourire :

Par exemple, il conclut l'émission sur le droit de vote des femmes par : « vous avez remarqué que les femmes sont majoritaires dans toute cette équipe ! »

Par ce procédé ironique, il crée une distanciation entre les inégalités qui peuvent être dénoncées dans son émission et ce qu'il en est dans sa propre équipe de travail. Ou encore, après avoir reçu Elisabeth Badinter pour parler du féminisme aujourd'hui, il passe le micro en faisant un trait d'humour sur son sujet pour rappeler que lui-même ne fait pas le jeu de la domination homme-femme : « mais tout de suite à 14H30 sur France Inter, respectant scrupuleusement la parité Elisabeth Badinter je passe la parole à Chris. Bonjour. »

L'ironie peut aussi devenir un moyen de porter une revendication, et l'on sent parfois un engagement affleurer au détour de petites remarques anodines : ainsi dans l'émission sur

l'Eglise et les femmes Stéphanie Duncan rend l'antenne en disant « alors messieurs à vous l'antenne » et enchaîne à leur réponse « on ne peut pas changer de sexe » par un « non mais on peut changer les choses ! ».

Après avoir évoqué les méthodes de travail de Patrice Gélinet, et les matériaux qui préluèrent à l'élaboration d'une émission, nous pouvons évoquer la relation qu'entretient Patrice Gélinet avec le féminisme, car elle permet de se faire une idée du lien qui l'a relié au sujet que nous étudions.

C) Patrice Gélinet et le féminisme

Lors de mon entretien avec Patrice Gélinet beaucoup de mes questions ont tourné autour de son éventuel engagement, car un peu rapidement j'avais pensé que pour avoir régulièrement reçues des invitées femmes et pour avoir fait autant d'émissions sur l'histoire des femmes, Patrice Gélinet devait être, quelque part, féministe. Mais en réalité durant l'entretien il n'a eu de cesse de me rappeler que l'histoire des femmes n'était qu'une histoire parmi les autres histoires, et que lui s'intéressait à toutes les histoires, donc parmi elles également à l'histoire des femmes mais que ce n'était pas une fin en soi.

Il m'a de plus donné son point de vue sur la question du féminisme : « pour moi les femmes sont des hommes comme les autres et les hommes sont des femmes comme les autres, j'ai jamais imaginé une seconde si vous voulez qu'il puisse y avoir une différence sinon biologique, c'est tout. Et si vous appelez ça un combat oui c'est un combat mais, c'est les mentalités qu'il faut, c'est même pas tellement les droits encore qu'il faut bousculer ou améliorer, c'est les mentalités qu'il faut changer mais je crois qu'elles ont vraiment beaucoup changé, disons que faut pas rester féministe si tout a été obtenu. Et à mon avis le féminisme a moins d'importance aujourd'hui, les combats féministes sont moins justifiés aujourd'hui qu'ils l'étaient hier, même si y a encore, effectivement, quand je vous parlais d'inégalité des salaires y a aussi bien entendu la représentation des femmes sur le plan politique ».

Il a souligné qu'il n'était pas féministe. Il a aussi confié : « je n'aime pas les historiens militants. Vraiment. Quelle que soit la noblesse de la cause qu'ils défendent. On n'est pas là pour ça ». Son mot d'ordre était : « le seul parti pris de l'émission c'est l'éclectisme ». Le seul engagement que Patrice Gélinet revendique est donc plus général : « écoutez, moi mon seul engagement c'est de faire découvrir, de faire aimer l'histoire comme moi je l'aime aux

auditeurs. Donc y a pas d'engagement, sinon d'engagement qui n'engage pas à grand-chose ». Par contre, s'agissant des invitées femmes, Stéphanie Duncan a expliqué qu'elle pensait que « Patrice Gélinet souhaitait qu'on parle des femmes, qu'on ait des invitées féminines. C'était une préoccupation qu'il avait (...)».

LF : Il m'a dit que Claire Servajean l'avait félicité en lui disant qu'il avait un pourcentage d'invités très féminins.

SD : (...) Puis bon y avait une équipe aussi hein, il n'était pas tout seul, il y avait une équipe derrière qui était très féminine, qui trimait dur, et hein, donc voilà, mais je pense qu'effectivement c'est une volonté de sa part ».

Nous pouvons donc dire que traiter spécifiquement l'histoire des femmes n'était pas un engagement de la part de Patrice Gélinet, qu'il considérait cela normal et comme faisant partie d'une histoire plus globale qu'il avait à cœur de traiter dans son ensemble, mais qu'il avait cependant comme préoccupation d'accueillir des invité-e-s divers-e-s et donc parmi eux d'avoir régulièrement des invitées.

Après avoir évoqué ce rapport au féminisme, nous pouvons terminer ce chapitre de remarques préliminaires en soulignant une dimension qui peut sembler anecdotique mais qui est importante car elle met au jour la volonté de Patrice Gélinet d'être exemplaire ; il s'agit de sa méticulosité, de son besoin de dire le Vrai.

D) Le souci d'exemplarité et la volonté de dire le vrai

Un autre aspect de ces émissions consiste en une volonté de se servir du média pour dire le vrai : Par exemple Patrice Gélinet emploie des tournures comme « beaucoup d'historiens ont oublié que leurs mères avaient une histoire » (dans l'émission sur la maternité).

Ce qui est un peu paradoxal, c'est justement que nous avons montré que de nombreuses sources/archives dans les émissions sont des produits médiatiques (interviews, micro-trottoirs, couverture d'événements comme le salon des arts ménagers) et qu'ils sont utilisés comme révélateurs des mentalités (et donc des préjugés et des clichés de l'époque). L'ambition de l'émission, tout en montrant que les médias sont révélateurs de l'état des mentalités d'une époque et que les produits médiatiques sont périssables et se révèlent porteurs d'idées aujourd'hui révolues, est donc de déconstruire les clichés, les préjugés, de mettre à bas les croyances pour resituer l'état des connaissances. Ici une analyse textuelle aurait été utile pour

compter les occurrences qui nous intéressent, mais faute de temps nous nous contenterons d'un relevé manuel des tournures employées qui révèlent cette volonté de légitimer le sujet traité et de montrer que l'émission va à rebours des idées reçues et a donc une utilité sociale : « contrairement à ce qu'on peut croire/ a ce qu'on a cru pendant longtemps », ces « préjugés » ces « clichés/stéréotypes », « ce qui nous paraît aujourd'hui aberrant/incroyable... », « ce qui est une aberration ». La légitimité de l'émission est donc basée sur des thèmes comme le retard, le « progrès » (puisque souvent, l'émission amène à faire un bilan sur la situation de la femme et montrer que celle-ci, du moins en France, s'est améliorée) et de la « rupture », qu'il y a toujours un avant et un après. Cette coupure entre le « avant » et le « après », que ce soit dans l'historiographie ou même au sein de la société et des mentalités, permet de faire le bilan. Toujours sans tomber dans l'anachronisme, il y a une forme de dénonciation ici, qui permet d'établir la vérité, fut-elle temporaire. Il y a ainsi d'innombrables amorces telles que « il faut le rappeler/ le souligner... ».

Un des thèmes qui légitiment les femmes en tant qu'objet d'histoire est l'oubli des femmes dont selon Patrice Gélinet ont été frappés d'une part les historiens, mais aussi les sociétés à différentes périodes. Cela permet de distiller les réalités d'aujourd'hui. Généralement, on arrive à la conclusion qu'il fait meilleur être une femme de nos jours qu'auparavant, même si certaines inégalités sont toujours en vigueur : par exemple dans l'émission sur le vote des femmes on trouve un passage où il est rappelé que 80% des tâches ménagères sont effectuées par les femmes. L'historienne invitée insiste aussi sur le fait que les partis politiques préfèrent payer l'amende plutôt que de présenter des femmes et respecter la parité.

On trouve aussi l'idée qu'ailleurs la situation reste délicate : dans la première émission sur l'adultère il est rappelé que la « condition des femmes dans certains pays est toujours dramatique... ». Cette remarque permet d'épingler la situation des femmes dans des pays comme l'Arabie Saoudite, de parler de la lapidation, des fondamentalistes etc.

Finalement, nous voyons donc que *2000 ans d'histoire* va présenter une histoire des femmes qui va être fonction, principalement du nombre d'archives et d'extraits de films qui sont disponibles sur le sujet, des livres qui vont paraître sur la question, et de l'agenda (journée internationale du droit des femmes par exemple). Le tout dans une volonté de dire une vérité historique qui pourra amener à dégager un bilan (comparer la situation des femmes en France et montrer qu'ailleurs la situation est toujours catastrophique, comme en Arabie Saoudite, pays régulièrement cité), et sans jamais perdre l'attention de l'auditeur, ce qui permet au

mécanisme du rire de conserver un aspect attrayant au sujet.

Nous pouvons à présent aborder la vocation même de notre sujet qui est de voir quelle histoire des femmes donne à voir *2000 ans d'histoire*, notamment depuis la III^e République (même si nous pourrions remonter au-delà). Nous allons tâcher de montrer dans le second chapitre de cet exposé que l'histoire des femmes a longtemps été l'histoire des mères ; de nombreuses émissions et historien-n-es se sont attachés à montrer qu'il y avait eu une confusion historique qui s'était opérée entre la femme et la mère.

Chapitre II. La confusion historique entre la femme et la mère

Ce thème s'est imposé dans l'analyse comme une sorte d'angle involontaire dans le traitement par *2000 ans d'histoire* de l'histoire des femmes : ce qui est intéressant ici est qu'il n'y avait pas de parti pris, pas de volonté antérieure aux émissions de faire ressortir cette caractéristique là en particulier, et pourtant elle a jailli au fil des discussions, des archives, comme une sorte de constante de l'histoire des femmes. Sur 35 émissions au total, plus d'une dizaine s'y réfèrent ainsi plus ou moins explicitement !

Ce qui ressort donc au fil des retranscriptions des émissions, c'est qu'il y a eu une confusion historique entre la femme et la mère, et que la maternité a imposé des caractéristiques intemporelles aux femmes, et en a occulté d'autres, jugées incompatibles avec la figure de mère au foyer respectable qui doit se cantonner à la sphère privée.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'émission commence par une citation, un extrait de discours ; un certain nombre d'entre eux évoquent la femme, soit par rapport à l'homme, soit tout simplement en tant que mère.

Par exemple, la citation de début d'émission dans la maternité est « vénérez la maternité, le père n'est jamais qu'un hasard » de Frédéric Nietzsche.

Ou bien on trouve celle-ci : « la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme, toute son éducation doit être relative aux hommes », de Jean-Jacques Rousseau dans l'émission l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule.

De même dans l'Eglise et les femmes, on a plusieurs citations qui ouvrent l'émission :

Citation de Saint-Augustin « homme, tu es le maître, la femme est ton esclave, c'est Dieu qui l'a voulu » (prononcé par une voix féminine). « Être chétif et défectueux » selon Saint Thomas, « racine du mal et rejeton de tous les vices » selon l'évêque Marbode, « sac d'ordures » selon Bernard de Clairveaux, « tout juste bonne à procréer et à servir l'homme » selon Saint Paul.

Ou encore, dans les femmes au pouvoir : « les français persuadent les femmes qu'elles n'ont point de génie pour les reléguer aux frontières subalternes du ménage » – Charles Fourier

Ce choix de commencer les émissions par des citations chocs atteste sinon de l'envie de délivrer un message politique, du moins d'interpeller sur la situation qui a été celle des femmes, ou sur celle qu'elle est encore aujourd'hui. Ces quelques citations choisies révèlent bien la constante de l'histoire des femmes, qui en explique bien des aspects : la confusion entre la femme et la mère.

Au cours de certaines émissions, les invité-e-s, trois toutes particulièrement, martèlent cette idée. Il s'agit des historiennes suivantes : Yvonne Kniebihler dans l'émission sur la maternité, Michèle Riot-Sarcey sur le droit de vote des femmes, et Rebecca Rogers sur l'éducation des filles. La confusion femme-mère est incontournable pour quiconque veut établir l'instauration d'un pouvoir sur les femmes ; celui-ci a pris différentes formes, mais il a notamment instauré un modèle normatif très fort : celui de la mère, parée de vertus, figure du foyer domestique. En témoigne un extrait de la revue de presse de Stéphanie Duncan dans la première émission sur le mariage ; « dans le théâtre de Molière, voici ce qu'Henriette répond à sa sœur Armande : « Les suites de ce mot quand je l'envisage me font voir, un mari, des enfants, un ménage, et je ne vois rien là si j'en puis raisonner qui fasse frissonner et blesse la pensée ». Ce schéma mental traditionnel, nous allons le voir, résume assez simplement ce à quoi longtemps les femmes ont été assignées.

A) L'oïkos, l'utérus, la maternité

S'il est une constante dans l'histoire des femmes que l'on retrouve encore au XXe siècle, c'est le préjugé tenace que la place de la femme est dans l'oïkos, que ce soit pour enfanter puis s'occuper de l'éducation des enfants, pour être derrière les fourneaux, ou plus généralement gérer les tâches domestiques. L'histoire des mentalités, souvent abordée par l'utilisation d'une archive propice, n'a de cesse d'épingler cette véritable confusion qui s'est opérée pendant des siècles entre la femme et la mère.

La femme a en effet été réduite à ses attributs biologiques, en l'occurrence à son utérus, comme le souligne cette citation emblématique de Simone De Beauvoir dans l'émission qui lui a été consacrée :

« eh bien ce n'est pas de ma faute si en France en particulier dès qu'on parle des femmes on pense immédiatement « sexe », c'est précisément parce que la femme a été réduite par les hommes à être avant tout ce qu'elle est pour l'homme, c'est-à-dire presque exclusivement, un

sexe ».

2000 ans d'histoire insiste sur cette dimension incontournable de l'histoire des femmes. Au niveau historiographique, nous avons d'ailleurs rappelé qu'initialement l'histoire des femmes avait été initiée autour de ce genre de sujets dits « féminins » comme la maternité par exemple. Quelle vision historique donne à voir *2000 ans d'histoire* de cette confusion entre femme et mère ?

1) La glorification de la mère :

C'est une des composantes de l'assignation à la maternité. La domination masculine s'est traduite à ce niveau-là par une glorification de la figure maternelle, une forme de respect uniquement basée sur sa capacité d'assurer la reproduction, qui a par conséquent engendré chez l'homme un désir d'enfermement de la mère, et qui a eu pour effet de transformer une différence biologique en une différence fonctionnelle et de définir des rapports sociaux inégaux entre hommes et femmes.

a) Le respect et la fécondité

La domination masculine impose une place et un cadre bien précis à la femme. Son rôle est d'enfanter, et elle a vocation à rester dans l'espace privé. Historiquement, une certaine image de la femme en découle :

« Cela engendre du respect, une forme de respect à nuancer puisque celui-ci est dû uniquement à la fonction reproductive de la femme ». Ainsi dans la maternité, il est souligné que « la femme est respectée car elle est reproductrice, nourricière ». Le partage des rôles est clairement établi comme le rappelle également cette même émission : « l'homme accepte de risquer sa vie au combat, la femme raisonnable doit faire de même, et enfanter c'est son combat, elle doit offrir sa vie à Dieu. »

L'intériorisation des qualités supposées naturelles de la mère est visible historiquement: (...) « on réduit un peu les naissances, la fonction reproductive est en retrait par rapport aux fonctions éducatives et affectives de la mère. La société se transforme vite, et l'amour maternel devient une valeur de civilisation, un code de bonne conduite pour les femmes. Les médecins demandent qu'on ne leur donne pas de travail, qu'on les garde à l'abri dans la maison, pour que l'amour maternel puisse se développer pleinement ». La femme se retrouve

confinée dans l'espace privé, la cellule familiale.

b) L'enfermement dans l'espace privé

Il y a donc glorification de la femme qui peut enfanter, en même temps que son enfermement symbolique : « (...) elle est la fée du logis », la gardienne du foyer, et comme le fait remarquer Patrice Gélinet : « la mère représente un point fixe, un repos, on la célèbre comme celle qui garde le meilleur de la vie ». Ainsi, « Le centre de gravité est la mère ».

Nous voyons donc que la représentation de la femme qui en est induite est celle qui reste au logis, se maintient hors de l'espace public, et qui a pour tâche d'enfanter et de veiller sur ses enfants. *2000 ans d'histoire* permet de recontextualiser cette représentation, de la dater, et de montrer, pour reprendre Yvonne Kniebihler, qu'« une femme ne se résume pas à la maternité ». « Il y a deux personnes dans un être féminin. Il y a la femme qui peut se développer comme telle, autant qu'un homme, et la mère qui étouffe plutôt le développement (de la femme) ». Or, selon Michèle Riot-Sarcey il y a eu une sorte de « piège maternel », notamment à la fin de la Seconde Guerre Mondiale :

Patrice Gélinet « on encourage au fond le retour à la maison, dans des activités qui leur étaient traditionnellement dévolues (...). »

Michèle Riot-Sarcey : « de la différence biologique, on en a fait une différence fonctionnelle. (...) on a considéré que les femmes avaient un destin tout tracé de par leurs capacités de reproduction et du même coup cette assignation à la maternité eh bien peu à peu la mère s'est substituée à la femme, on a oublié l'individu femme pour valoriser le droit des mères (...) ».

Comme Elisabeth Badinter l'a fait remarquer, « pour être libre, le citoyen, (...) il lui fallait du temps, et pour qu'il ait du temps il fallait qu'il puisse se libérer des soins domestiques, et cette liberté il l'a obtenu au détriment de la situation des femmes qui ont été assignées à la résidence du foyer de façon à libérer le temps libre pour le citoyen ». Cela induit un partage fort de deux espaces, l'un public l'autre privé, le premier étant dévolu aux hommes et le second aux femmes.

Et lorsque finalement les femmes arrivent sur les bancs de l'école, c'est toujours à des fins qui servent le partage initialement établi ; elles vont apprendre uniquement ce qui leur servira à être de bonnes mères de futurs citoyens.

c) L'éducation à la maternité

Ce chapeau de Patrice Gélinet pour introduire l'émission sur l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule, résume bien l'idée qui guide cette partie : « On ne naît pas femme on le devient », disait Simone de Beauvoir, révoltée par une éducation qui dès leur enfance, à l'école, l'Eglise, dans la famille, apprenait aux jeunes filles à être des mères, bonnes épouses, ménagères, ou des petites filles modèles, de la comtesse de Ségur ».

Le choix comme borne chronologique inférieure de la Troisième République est en partie dû à l'importance de la reproduction de ce schéma traditionnel autour de la maternité, véhiculé par l'école de la III^{ème} République. En effet, comme le souligne l'émission l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule, « on apprenait aux jeunes filles à être des mères, bonnes épouses, ménagères, ou des petites filles modèles (...) ». Il fallait en permanence et par tous les moyens « leur rappeler que leur place n'est pas à côté des hommes dans l'espace public mais bien dans leurs foyers ».

Patrice Gélinet résume ainsi cette éducation spécifiques des filles : « non les jeunes filles ça doit rester des mères, ça doit rester des épouses parfaites ». Elles ne peuvent pas suivre les mêmes enseignements que les garçons, leurs appétences naturelles étant censées les porter vers la couture et non les sciences, la philosophie, ou même le latin par exemple. Et de toute façon, de tels enseignements ne leur serviraient pas pour leur destinée future : « On leur apprend tout ce qui peut leur être utile pour devenir de bonnes épouses ou de bonnes mères de famille avant le mariage », « On les encourage à rester, à être des mères ».

Cette idée est également présente dans l'émission le 29 avril 1945, les femmes votent avec Michèle Riot-Sarcey :

« Elles sont pensées hors de l'espace public. Elles sont imaginées comme futures mères, et pas comme futures citoyennes. Le féminin est leur statut social, il y a confusion entre la femme et la mère, voilà le gros problème ». Il y a une norme sociale très forte qui s'impose aux femmes, et qui induit une acceptation ou un rejet du corps social selon qu'elles y sont ou non conformes :

« On les accepte lorsqu'elles sont complètement conformes à l'idée qu'on se fait des femmes, c'est-à-dire des mères. Et à partir du moment où elles entrent en République, elles sont reconnues à condition bien entendu qu'elles endossent l'habit de la maternité ». (...) « L'école de la République n'a pas été ouverte aux femmes très largement sauf en ce qui concerne ce

que j'ai dit tout à l'heure sur les femmes féminines futures mères ».

Un exemple historique est fourni par Patrice Gélinet : c'est l'exemple de la « nationalisation des mères » durant l'entre-deux guerres, ainsi que la période qui suit la Seconde Guerre Mondiale, abordée dans l'émission sur la maternité.

« Et en plus on les encourage à rester, à être des mères. Y a toute une politique nataliste qui commence à la fin de la Première Guerre Mondiale parce que la France a vu sa natalité considérablement diminuer du fait des pertes humaine de la Première Guerre Mondiale, la même chose risque de se produire en tout cas c'est comme ça qu'on explique la défaite de 1940 si bien qu'après la Seconde Guerre Mondiale voilà qu'au moment où les femmes reçoivent le droit de vote on les pousse plutôt fortement à rester mères et à avoir beaucoup d'enfants ». Cette vocation a été entretenue « par l'Eglise, et par la famille au fond ! » souligne Patrice Gélinet dans l'éducation des filles de Jules Ferry à la pilule. « on se la transmet de mère en fille », que ce soit par la « sexualisation des jouets (poupées, dinettes) », par les livres, et également plus tard par le biais de « la radio, la télé, les publicités (...) on voit des jeunes filles se faire expliquer par leurs mères quelle lessive utiliser pour pouvoir être plus tard une bonne épouse ».

Au niveau sociologique, cela induit une intériorisation de la domination, (comme Bourdieu a pu le souligner dans *La domination masculine*) :

« Les femmes ont totalement intériorisé leur statut maternel, le féminin a pour tâche la reproduction (...) ». On voit également que lorsque l'on se réfère à la procréation, celle-ci n'a d'autre visée que l'enfantement : l'acte sexuel n'est pas considéré indépendamment de la finalité qui lui est supposée, qui est celle de faire un enfant. *2000 ans d'histoire*, par le biais de différentes émissions, montre comment cette opposition entre procréation et plaisir sexuel a accompagné l'histoire des femmes.

2) La religion chrétienne, la virginité, la maternité

2000 ans d'histoire s'est attaché à l'influence du religieux sur la condition des femmes. Or, si nous montrerons ultérieurement que la religion chrétienne a protégé le corps des femmes, il n'en reste pas moins que les religions, quelles qu'elles soient, ont plutôt eu tendance à réduire les femmes dans une situation d'infériorité et à entériner et entretenir la domination masculine. De plus, la religion chrétienne, plus spécifiquement traitée dans *2000 ans d'histoire*, a imposé

des normes contradictoires et impossibles à concilier pour les femmes.

a) état d'infériorité

Dans l'émission *l'Eglise et les femmes*, Guy Bechtel souligne combien les religions ont eu un rôle dans la façon dont la femme a été représentée, pensée, réduite à la figure maternelle.

Dans son livre *les quatre femmes de Dieu*, il explique que « l'infériorité a été entretenue par toutes les religions », comme le résume Patrice Gélinet, et que si l'Eglise chrétienne a protégé le corps des femmes (alors que dans d'autres cultures on le déformait, le martyrisait comme « les pieds bandés des chinoises, les mutilations sexuelles, les lapidations »), elle a néanmoins fabriqué des normes contradictoires et impossibles à concilier pour les femmes. Ainsi, au niveau symbolique on peut souligner que la femme, étant sortie de la côte d'Adam, n'était destinée qu'à donner une aide à Adam, à ce qu'il ne soit pas seul. Et c'est elle qui les entraîne vers le péché originel, qui leur fait quitter le paradis en mangeant la pomme offerte par le serpent. Ce qui justifie la condition de la femme : « tu enfanteras dans la douleur, tes désirs se porteront sur ton mari, mais il dominera sur toi » rappelle Stéphanie Duncan dans cette même émission en citant la Genèse.

b) La figure chrétienne de Marie

Nous voyons donc que la femme porte la faute dans la religion chrétienne. De plus, l'autre facette du féminin véhiculée par la religion chrétienne est la figure de Marie, qui est un modèle « impossible » comme le fait remarquer Patrice Gélinet puisqu'elle représente à la fois la maternité et la virginité. Cette dualité ne peut être surmontée par les femmes, et la confusion entre la femme et la mère ici encore marque l'histoire des femmes de son empreinte ; si l'on n'est « que » femme, il faut rester vierge, et « pendant douze siècles au moins l'Eglise insiste sur la virginité, et tous les théologiens disaient que c'était supérieur à la maternité » (Patrice Gélinet), et si acte sexuel il y a, il doit évidemment ne viser qu'à procréer, ce qui justifie alors un « culte de la fécondité ». Nous arrivons au thème de la sexualité dans l'histoire des femmes. Or, « la femme est une putain, l'homme n'est jamais un pur phallus » rappelle Guy Bechtel ; c'est la raison pour laquelle le plaisir sexuel féminin va toujours être réprouvé et condamné. Cela nous amène à étudier les liens historiques qui se sont noués entre

la procréation et le tabou qu'a longtemps représenté le plaisir sexuel féminin.

B) La procréation, le désir et la contraception

La confusion entre la femme et la mère se traduit sur le plan sexuel par certains dogmes, comportements, et interdits sexuels qui brident les femmes. Ainsi, le plaisir charnel au sein du couple est longtemps réprouvé: le mari ne doit avoir d'autre désir pour sa femme que celui conduisant à l'enfanter, et celle-ci doit taire ses éventuels désirs propres pour se soumettre à ceux de son mari.

1) Amour et désir : l'opposition

Le format de l'émission ne permet pas d'évoquer précisément l'évolution du regard porté sur le désir féminin au cours des siècles, cependant dans la première émission sur le mariage la revue de presse de Stéphanie Duncan permet de mettre en lumière les représentations en vigueur au XVI^e siècle et portées par exemple par des personnalités comme Montaigne, qui considère qu'« un bon mariage refuse la compagnie et la condition de l'amour. On se marie pour avoir des enfants et non du plaisir ». Il précise qu'« il faut toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir la fasse sortir hors de ses gonds de raison ».

« Et il va plus loin, explique Stéphanie Duncan: il conseille aux femmes de prendre du plaisir avec un autre homme que leur mari : « qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main » ». Dans la première émission sur le mariage, on trouve également l'idée chrétienne qu'il n'est point besoin « d'aimer d'amour » une femme pour l'épouser : « l'amour n'est pas exclu du mariage, mais il doit naître du mariage, sinon simplement c'est une passion débridée et concupiscente. S'il naît du mariage, comme le dit l'Eglise, alors c'est la fameuse grâce, la charité qui tombe sur l'homme au moment du mariage. Il n'y a pas besoin d'aimer sa femme d'un amour de concupiscence : il faut l'aimer d'un amour de charité ».

a) Le double standard masculin

C'est dans l'émission sur le plaisir sexuel au féminin que Patrice Gélinet évoque les questions de plaisir sexuel avec Robert Muchembled, qui avance lui la notion de « double standard masculin ».

« C'est en réalité le fait que le plaisir est certainement l'objet d'un pacte sexuel entre l'homme et la femme et que ce pacte sexuel par définition est inégalitaire, c'est-à-dire que jusqu'à une époque très récente il était essentiellement au bénéfice de l'homme ». La sexualité en tant que telle est défavorable à l'image de la femme car elle est toujours considérée comme responsable, tentatrice, coupable, etc. Comme le souligne Patrice Gélinet : « la femme c'est la sorcière, c'est d'elle que vient la débauche, vraiment on véhicule d'elle une histoire absolument épouvantable, vous citez ce médecin zélandais Livinius Lavnus au début du XVIe et qui disait « la femme abonde en excréments et à cause de ces fleurs [de ces règles] elle rend une mauvaise senteur elle empire toute chose et détruit leurs forces et facultés naturelles ». C'est vraiment terrible elle est responsable de tout et de tous les débordements sexuels qui sont condamnés par l'Eglise (...) ». Cette vision de la femme, déconstruite par Robert Muchembled, montre que la femme est mauvaise par « nature ».

b) La femme mauvaise par « nature »

Robert Muchembled explique que la femme est mauvaise « par nature, non seulement à cause du péché originel, mais parce que pour les médecins qui reprennent des leçons de l'Antiquité, dans ce cas précis la femme est froide et humide, ses humeurs sont froides et humides, tandis que l'homme est chaud et sec. Et la femme froide et humide est tirée vers le bas, vers l'Enfer, tandis que l'homme lui est naturellement poussé vers le haut, Dieu. Donc la femme est une alliée naturelle du démon. Elle est par nature dangereuse si on ne l'entoure pas d'une série de digues, d'interdictions. C'est évidemment une construction culturelle, c'est une façon de dire que la femme est inférieure et aussi surtout je crois de dire qu'elle est dangereuse ». Il y a donc eu au cours des siècles des tentatives de rationalisation de cette domination masculine, des théorisations et des justifications prétendument scientifiques et/ou médicales. Elles ont légitimé cette vision de la femme tentatrice, dangereuse, éternelle coupable. Car les plaisirs de la chair sont causés par la femme, elle est responsable des pulsions qu'elle peut provoquer. Son plaisir à elle est par contre interdit.

2) Plaisir sexuel & contraception

Ainsi, il n'est pas allé de soi de dissocier le plaisir, l'orgasme à proprement parler, et la procréation : « Parce que l'homme contraint dans un mariage au XIXe siècle dit que la femme n'a pas de plaisir ou pratiquement pas de plaisir, la femme honnête n'a pas de plaisir elle ne cherche pas la sexualité pour cela, elle produit des enfants. La disjonction possible entre le plaisir d'un côté, l'orgasme, et la procréation c'est-à-dire deux choses qui avaient toujours été liées dans l'esprit masculin, ce qui était un moyen dans tous les cas de tenir les femmes sous tutelle puisque le plaisir était par obligation dangereux avant cela ; c'est la première fois probablement depuis notre période préhistorique où quelque chose a fondamentalement changé par rapport à cette loi entre guillemets édictée par les hommes » (Robert Muchembled).

Ce plaisir sexuel féminin est à rattacher au développement de la contraception, qui permet de dissocier fertilité et plaisir sexuel. Le chapeau de Patrice Gélinet dans l'émission le plaisir sexuel au féminin résume ici tout l'enjeu que cela a représenté dans l'histoire des femmes : « en inventant la pilule il y a cinquante ans le docteur Pincus ne savait peut être pas lui-même la révolution qu'il allait déclencher pour la première fois dans l'histoire de l'humanité en dissociant le plaisir sexuel et la procréation, ce médecin américain donnait aux femmes le pouvoir de contrôler leur fertilité et d'éprouver du plaisir sans crainte d'avoir à en accepter les risques. La pilule mettait fin du même coup à des siècles de désir interdit, d'humiliation et de tabous, qui interdisaient aux femmes d'éprouver du plaisir ailleurs que dans le mariage, et pour assurer autre chose que la reproduction de l'espèce. Encore fallait-il que les hommes sachent satisfaire ce droit au plaisir que venaient d'obtenir leurs partenaires ».

Nous voyons en quoi cela peut représenter une révolution qui dépasse largement ce qui se passe dans l'intimité d'un couple, car cela peut totalement remettre en cause les rôles sociaux qui avaient été répartis entre les hommes et les femmes. C'est ce que souligne avec fougue Elisabeth Badinter en commentant *Le deuxième sexe* :

« c'est une façon de donner aux femmes la possibilité de dire NON à ce que l'on considérait comme le devoir absolu des femmes : la soumission à sa biologie. Vous avez un utérus ? Alors faites des enfants. Vous avez des seins ? Allaites. Vous êtes une femme ? Alors la femme dépend de l'homme car elle est moins forte, etc. et en mettant un point final à cette façon de penser, et en disant reprenez votre destin, vous n'êtes pas obligées d'avoir des enfants, vous

pouvez avorter, parce que la nature doit pas vous commander, c'est là que Simone De Beauvoir a fait un acte révolutionnaire dont on ne mesure plus l'importance ».

Une archive témoigne de cette révolution, de ce changement dans les mœurs qui vient heurter une classe politique masculine et en retard sur son temps :

« Jamais nous nous marierons, non, non, non, serons plus à la maison » (*elles chantent*)

(Un journaliste :)

« Environ 2000 femmes, souvent jeunes, quelquefois plus âgées défilent de la République à la Nation, défilent à l'appel du MLF, le mouvement de libération de la femme. Mot d'ordre central -je cite- « briser les chaînes de l'esclavage qui depuis toujours réduisent à une condition inférieure la femme ». Cette marche est internationale puisque des manifestations semblables se déroulent aujourd'hui aux États-Unis, au Canada, en Italie et en Allemagne.

Et pour ces descendantes des suffragettes, elles le revendiquent d'ailleurs, la première des libérations se situent sur le plan sexuel. Les militantes féministes de 1971 réclament en toute priorité une sexualité heureuse et déchargée des angoissants problèmes matériels. Et elles revendiquent la contraception libre et gratuite et la liberté de l'avortement. »

« Nous sommes toutes des avortées » (*elles scandent*).

Patrice Gélinet : « et c'était il y a quarante ans, un tout petit peu moins, mais y a quarante ans en 1970 la création d'un mouvement dont les revendications sont tout à fait nouvelles dans le féminisme ». Cette archive montre qu'il y a eu prise de conscience d'un contrôle du corps féminin, et une volonté de soustraire à cette assignation à la maternité qui a longtemps caractérisé l'histoire des femmes.

S'il y a eu confusion historique entre la femme et la mère comme cela est souligné à plusieurs reprises par différentes émissions, qu'en est-il de toutes celles qui pour une raison ou pour une autre ne satisfaisaient pas à cet impératif maternel ? Ces femmes marginales et marginalisées, sont-elles représentées par *2000 ans d'histoire*, et si oui, comment ?

C) Les femmes marginales

Nous entendons par les femmes marginales, dans une optique foucauldienne, toutes les femmes qui pour une raison ou une autre s'écartent de la norme édictée par la société, en l'occurrence

le mariage, la maternité, l'attachement à la sphère domestique et le refoulement du plaisir sexuel féminin.

Ce profil est évoqué sous différents aspects. Le caractère hétéroclite de cette partie tient au fait que nous réunissons de manière arbitraire les profils qui ne sont pas conformes à l'image de la femme-mère. Néanmoins, on peut faire la remarque que l'un des profils qui vient spontanément à l'esprit quand on pense à une femme qui s'éloignerait des normes édictées ci-dessus, à savoir la femme stérile, n'est pas abordé une seule fois, dans aucune des émissions n'est évoqué ce cas de figure pourtant très important dans la vie de celles qui sont concernées, et qui s'éloignent alors de la norme non par choix mais par impossibilité d'avoir des enfants.

Sont par contre largement représentées les femmes qui se sont engagées pour conquérir de nouveaux droits en matière de liberté sexuelle, de contraception et d'avortement, telles Simone Veil, Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir, etc.

Par ailleurs, on peut aussi dénombrer trois types de profils, plus généraux et anonymes, qui ne satisfont pas les impératifs de la femme-mère et qui sont évoqués dans les émissions de *2000 ans d'histoire* : il s'agit des prostituées, des femmes adultères, et des faiseuses d'anges ou de celles qui se font avorter.

Avant de commencer à explorer les différentes façons dont sont abordés ces profils de femmes, on peut commencer par évoquer l'inclassable Simone de Beauvoir, qui ose être élève au cours Désir, obtenir son bac en 1925 et vouloir poursuivre des études supérieures, « malgré les réticences de son père » (Patrice Gélinet). Cet extrait d'un dialogue entre Simone de Beauvoir et sa sœur Hélène atteste des difficultés que peut rencontrer une fille dotée d'un profil aussi atypique pour son époque :

« - je pense que la chose qui n'allait pas c'était précisément la brutalité de papa,
- il te disait toute la journée comme tu es laide ma pauvre fille
- toi tu étais la préférée, restée mignonne et jolie, tu jouais la comédie et il aimait ça.

Moi j'étais très embarrassée de mon corps à ce moment-là, et c'est vrai que je me suis livrée uniquement à mes études ».

Cet écart à la norme, et cette invitation à la transgression ont marqué la vie de Simone de Beauvoir. D'autres femmes telles que Gisèle Halimi ou encore Simone Veil trouvent leur place dans cette partie également, nous les citerons dans la partie consacrée à l'avortement, mais de manière assez rapide pour ne pas empiéter sur une autre grande partie de ce mémoire qui sera consacrée au corps des femmes.

1) Les prostituées

Elles sont évoquées principalement dans deux émissions : les maisons closes et l'émission sur la loi Marthe Richard. Il n'y a pas vraiment une analyse psychologique de ces filles, elles sont abordées de manière indirecte : on parle plutôt des maisons elles-mêmes, des décors des différentes chambres, du public qui les fréquentaient, des célébrités pour les maisons les plus prestigieuses aux ouvriers, immigrés, sdf pour les maisons d'abattage. Par exemple, on trouve cette archive où l'on entend Michel Simon, assidu des bordels, justifier son engouement :

« -Je les ai fréquentées et j'ai été à mon jeune âge un assidu. Assidu des bordels.

-Quel était le décor qui vous paraissait le mieux ? Vous avez des souvenirs d'endroits précis ?

-Eh bien autant de bordels autant de décors différents, autant de patrons différents, de sous maitresses différentes, et de pensionnaires différentes aussi. C'est ça qui faisait le charme des bordels c'est qu'on pouvait parcourir la France dans tous les sens et découvrir chaque fois quelque chose de nouveau. ». Ce qui est très intéressant est qu'il n'y a aucune mention des intéressées dans ce discours masculin ; elles sont pourtant les protagonistes principaux de ces maisons, ce sont elles qui sont chargées de satisfaire les clients, mais elles sont absentes du discours comme si elles ne méritaient pas d'avoir le statut de sujet. L'émission sur les maisons closes permet de remonter dans des temps plus reculés que la période où Marthe Richard s'apprête à fermer les maisons closes, et une prostituée, sans doute parce que sa biographie est fascinante, est rapidement évoquée ; il s'agit de Messaline.

a) Messaline

Dans l'émission sur les maisons closes, Patrice Gélinet reçoit Nicolas Charbonneau et presque tout au début de l'émission il décide d'aborder avec son interlocuteur la vie de Messaline. Comme celui-ci parle de prostituées célèbres, il paraît considérer qu'elle sera un exemple parfait pour illustrer le propos.

Elle trouve donc sa place parmi les figures de la déviance que nous répertorions, et elle paie d'ailleurs finalement de sa vie ses écarts adultérins.

Voici la brève biographie qui est faite par Nicolas Charbonneau sur cette femme que les deux historiens semblent trouver fascinante :

« (...) troisième épouse de l'empereur Claude avec de très beaux cheveux noirs et qui

fréquentait, parce que cette femme avait cette particularité d'être un tout petit peu nymphomane, elle fréquentait le quartier glauque et sordide de Subure dans les bas quartiers de Rome, elle se mettait une perruque blonde, elle était accompagnée de sa servante fidèle la petite Laetitia à qui elle avait d'ailleurs fait couper la langue pour qu'elle ne parle pas, et Messaline donc la femme de l'empereur Claude comme ça se livrait à la prostitution chaque nuit, en se faufilant, jusqu'au jour où un pauvre malheureux haut fonctionnaire de la Rome antique secrétaire au trésor Aurélien Lucius arrive lui aussi dans ce lupanar, s'amourache, tombe dans les bras de cette femme et puis d'un coup il la reconnaît il se dit mon dieu c'est l'impératrice c'est la femme de l'Empereur, il s'en aperçoit, elle pousse un petit cri strident elle parce qu'elle voit qu'il l'a reconnue, elle ne veut pas que ça s'ébruite, à ce moment-là Lætitia la servante arrive, poignarde le pauvre Aurélien Lucius et ce cas-là arrivera à neuf autres personnages de la Rome Antique, et Messaline sera elle-même faite assassiner par sur ordre de l'Empereur Claude qui craignait un complot ».

Cette figure de la femme marginale est une illustration potentiellement captivante de ces femmes de peu de vertu qui ont fréquenté les maisons closes. Elle combine le prestige liée à son statut de femme d'Empereur (on remarque qu'elle est définie en fonction de l'homme), à l'idée de transgression et de femme démoniaque qui déserte le foyer conjugal pour aller se vautrer dans la débauche et le vice : c'est donc un exemple parfait pour *2000 ans d'histoire* en cela qu'il cumule des critères « sexy » pour bien passer à l'antenne, au sens où Stéphanie Duncan l'a défini : un sujet sexy à la radio c'est pas forcément que ça parle de sexe, c'est qui est appétissant, on se dit tiens c'est marrant, c'est un sujet qui peut susciter de l'intérêt pour l'auditeur (...) ».

b) en maison

L'expression est empruntée à la chanson de Damia, datant des années 1930. S'agissant donc des filles exerçant dans ces maisons closes, on trouve finalement assez peu de remarques sur comment elles-mêmes le vivent, (ceci étant dû certainement à la rareté de l'archive), même si le témoignage de Germaine, peut laisser à penser qu'après tout ce n'était pas si « difficile » que ça :

« c'était comme une pension, une pension de famille voilà avec une patronne voilà qui fait comme une mère pour ses enfants, bonne éducation, discipline, heure des repas régulière, et

puis l'organisation ouverte de telle à telle heure, bon la seule chose c'est que on couchait dans la maison, on avait notre chambre qui nous servait aussi à travailler, et puis donc on sortait pas. Si on sortait c'était pour aller chez le coiffeur en compagnie de la sous maitresse. C'était un couvent quoi ».

Ceci dit, on voit que leur rythme de vie doit s'adapter à leur activité, et qu'elles ne peuvent pas s'exposer à n'importe quel moment de la journée aux regards des passants, et surtout parce qu'il y a toujours un contrôle qui s'exerce sur elles de peur qu'elles ne s'échappent : « on ne pouvait pas en sortir autrement qu'avec la sous maitresse, et c'était très réglementé, certains jours de la semaine et pas d'autres, et on se gardait bien quand même de fréquenter les lieux trop publics dans les villes et jusque dans les plus petits villages ». Il y a différentes facettes de leurs vies qui sont évoquées, ni pour caricaturer et tomber dans le misérabilisme, ni pour réenchanter un métier qui était loin d'être une sinécure.

Ainsi, il y a souvent un rééquilibrage opéré par les intervenant-e-s pour ne pas offrir qu'une vision subjective donc tronquée de la réalité du métier de prostituée. Par exemple, l'historienne Natacha Henry insiste sur la dimension de l'enfermement que représentait le fait d'être en maison : « la maison close c'est l'enfermement. L'Enfermement. Elles n'ont pas le droit de sortir et si elles sortent elles ne sont pas seules, parce que les tenancières ont trop peur que la fille, soit ne s'enfuie, soit ne se mette à faire des heures sur le trottoir à son propre compte justement pour se mettre un peu d'argent de côté ».

Mais l'aspect marginal n'est pas qu'une construction lié au choix du plan, il est mis en avant par les émissions elles-mêmes, par exemple lorsqu'on entend cette archive qui parle d'une sorte de réapprentissage social de la normalité lorsque les maisons closes devront fermer, en 1946 : « (...) prendre des mesures telles qu'il sera possible au fur et à mesure que l'on fermera des maisons et que l'on supprimera la mise en carte des femmes, on les rééduquera en leur permettant de reprendre une vie normale » (extrait d'un débat public enregistré par André Villois le 21 mai 1946 c'est-à-dire un mois à peine après le vote de loi de Marthe Richard.

Enfin, la chanson de Damia des années 1930 laisse poindre une nostalgie non dissimulée envers sa vie de prostituée :

« À dix-huit ans déjà belle fille du côté de la rue de la Bastille je suis entrée sous un faux nom en maison. Et malgré que le travail fut rude, j'ai vite pris mes ptites habitudes, j'adorais les accordéons, leurs chansons, leurs chansons. Y en a certains qu'ont de drôles d'idées, l'un d'entre eux un soir de bordée m'a dit que fais-tu là voyons rien, partons. Oublie un peu ces

lieux infâmes, tu seras choyée tu seras ma femme, je t'offre mon amour profond, ma maison. Sa maison. Puis une étrange amertume en mon cœur a jeté la brume, je regrettais mes accordéons, leurs chansons. Je regrettais les heures disparues tant et si bien que j'suis revenue un soir de la belle saison, en maison, en maison ».

Cette nostalgie fait écho à celle, gouailleuse, hédoniste, de Jean Yanne, dont la chanson est aussi utilisée dans les deux émissions :

« Ah rouvrez les maisons rouvrez les maisons rouvrez les maisons etc.

Jadis les filles étaient heureuses avant qu'on ferme les maisons, sérieuses et bonnes travailleuses elles honoraient la profession mais un jour quelle horrible chose une nommée Marthe Richard décida que deviendraient closes les portes de nos bobinards !

Ah rouvrez les maisons (...)

Qu'on dérouille (*chœur féminin*) ! »

Encore une fois, pour contrebalancer toute idéalisation Natacha Henry souligne qu'il y a « des témoignages de femmes qui ont travaillé là-dedans ou qui ont vu ce qui s'y passait et les filles commencent à 8 heures du matin, finissent à 11h du soir, et y a un quart d'heure pour déjeuner et encore vaguement, ça se passe dans des baraques en tôle ondulée, avec le toit en tôle ondulée, y a des rats partout, et y a des dizaines de types qui font la queue dans le couloir (...)».

Nous voyons donc que ces femmes, éloignées des standards maternels, sont bien abordées par *2000 ans d'histoire*, mais d'une manière assez ambivalente selon que prédomine l'idée de nostalgie ou d'horreur et d'affliction quant à leurs conditions d'existence.

Un autre portrait de femme déviante abordé dans *2000 ans* est celui de la femme adultère ; qu'elle soit mère ou mariée sans enfant, elle peut s'écarter de la norme en trompant son mari. Elle bafoue alors les règles du mariage, de fidélité, et met en péril la société bourgeoise.

2) Les femmes adultères

Comme le montrent principalement les deux émissions consacrées à l'adultère, la femme adultère est avant toute chose une femme qui historiquement est désignée comme « coupable », tandis que l'homme va jouir du statut de victime (et quand bien même il fauterait, il y aura toujours inégalité de traitement en faveur de l'homme).

Dans la première émission sur l'adultère, il y a cette remarque assez révélatrice des rapports hommes et femmes vis-à-vis de l'adultère :

Patrice Gélinet « On a toujours plus parlé de l'adultère des femmes que de celui des hommes, toujours plus réprimé par la loi ».

Sabine Melchior-Bonnet : « tout à fait, quand un homme est adultère c'est une preuve de sa bonne santé, alors que la femme adultère met en péril la famille, l'hérédité, la pureté du sang de la famille. La femme a toujours été considérée comme coupable ».

La femme-mère ne peut déroger à sa condition, quand bien même elle serait très jeune et le mariage forcé, de convenance, sous peine de mettre en péril sa famille, et de perturber l'ordre social bourgeois. En effet, et c'est notamment visible au XIXe siècle : « c'est la bourgeoisie qui s'empare du mariage et qui veut en faire une espèce de forteresse imprenable là pour des questions d'argent hein éviter que les héritages se dispersent, bon par exemple toute l'éducation féminine au XIXe veut absolument brider les femmes, et les contraindre à être des épouses qui soient très respectueuses hein de leurs maris. Donc c'est évident que l'adultère ennuie beaucoup les bourgeois, il perturbe leurs relations sociales et l'organisation du mariage telle qu'ils la conçoivent » (Agnès Walch).

Si la femme-mère a peu de valeur et d'intérêt en elle-même, pour la revaloriser comme protagoniste de roman on en fait une femme adultère : elle est alors vouée à faire de son écart de conduite la cause d'une passion, d'un grand amour, car cela légitime quelque peu son comportement, et de plus pour des raisons morales l'auteur la laisse rarement s'en tirer à si bon compte :

« il faut reconnaître que la femme au fond a une sorte de culpabilité à réparer, et pour justifier sa faute elle en fait le grand amour de sa vie, comme une manière de se faire pardonner » explique Sabine Melchior-Bonnet à propos d'Emma Bovary. « Alors que l'amant finit par la trouver insupportable ». « (...) Au XIXème apparaissent des héroïnes adultères, elles sont des victimes du mariage, elles sont mariées malgré elles, mais le romancier ne peut que faire terminer ça mal. Anna Karénine a quelques moments de grand bonheur, mais se sait scindée en deux et n'arrive pas à reformer sa personnalité, ça la conduit au suicide ». « Esther est une allégorie contre un certain puritanisme, qui faisait du mariage et de la soumission féminine un sort épouvantable ».

On peut également souligner que si la femme dans la religion chrétienne peut être pardonnée,

c'est bien qu'on la reconnaît quand même « coupable » de quelque chose :

En témoigne cet extrait de film où l'un des personnages joue Jésus :

« - à mort ! À mort !

- qu'a fait cette femme ?
- Elle a commis le crime d'adultère et d'après la loi elle doit être lapidée !
- Il faut la tuer « il faut la tuer ».
- Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! Femme où sont-ils ceux qui t'avaient condamné ? Moi non plus je ne te condamne pas. Va et ne pêche plus désormais ».

Nous voyons donc que la femme adultère est considérée comme coupable, que moralement elle ne peut s'en tirer indemne, comme en atteste une abondante littérature ayant mis en scène des femmes adultères, et surtout, ce qu'il ressort de cette analyse est que c'est l'homme, quand bien même il serait adultère aussi, qui est la victime.

La « chanson des amants » chantée par Mouloudji est ici emblématique de cette culpabilité intrinsèque à la femme, qui fait souffrir l'homme victime :

« Bonnes gens

Ecoutez la triste ritournelle

Des amants errants

En proie à leurs tourments

Parce qu'ils ont aimé

Des femmes infidèles

Qui les ont trompés

Ignominieusement

Méfiez-vous, femmes cruelles

Qu'on vous en fasse tout autant

La douleur n'est pas éternelle

Même chez le meilleur des amants

Vaincues par vos propres armes

Vous connaîtrez à votre tour

Et le désespoir et les larmes

De la jalousie et de l'amour

Cœur pour cœur
Dent pour dent
Telle est la loi des amants
Cœur pour cœur
Dent pour dent
Telle est la loi des amants »

Enfin, il y a des rappels qui sont faits pour souligner que l'homme a toujours eu l'avantage juridique sur la femme en cas d'adultère, que ce soit avant Jésus Christ ou au XIXe siècle :

Sabine Melchior-Bonnet « En -17 avant J.C. Le mari trompé n'a plus le droit de faire justice lui-même, il faut un tribunal. C'est un progrès. Rome sous Constantin, devient chrétienne, il y a un croisement entre la loi morale et la loi chrétienne, et ainsi jusqu'à la fin de l'ancien régime en France : un mari qui trouve sa femme adultère doit l'envoyer dans un couvent pour 2 ans, ensuite le mari soit la reprend soit l'y laisse jusqu'à la fin de ses jours ».

Patrice Gélinet souligne également que bien plus tard la législation ne tourne pas à l'avantage des femmes : « le divorce ayant été aboli en 1816 puis rétabli en 1884, mais en principe il devait favoriser l'égalité entre les hommes et les femmes, or ce n'est pas le cas, l'adultère reste un crime mais il est beaucoup plus sévèrement puni pour la femme qui risque la prison que pour l'homme qui risque une simple amende ».

Finalement, le portrait des femmes adultères insiste sur le fait que ces femmes sont souvent mariées très jeunes, que les mariages sont forcés, et que la littérature et la fiction exagèrent les réalités sociales (« je pense que le thème littéraire a grossi la réalité » déclare ainsi Sabine Melchior-Bonnet). Enfin, l'accent est mis sur cette culpabilité qui leur est systématiquement étiquetée, tandis que l'homme est généralement impuni ou beaucoup moins sévèrement jugé que son homologue féminin, et jouit du statut de victime.

Dernier portrait qu'il nous reste à aborder dans ce triptyque un peu caricatural mais éclairant : les faiseuses d'anges et les femmes qui avortent.

3) Les femmes qui avortent

On peut en premier lieu souligner qu'il s'agit a priori d'un combat lourd à porter pour ces femmes, et les extraits choisis par Patrice Gélinet convergent dans ce sens. Les femmes engagées que nous évoquions ont pris part à cette lutte. Patrice Gélinet a notamment choisi de mettre en avant le combat mené par Simone Veil et surtout ce que cela a représenté pour elle, comment elle l'a ressenti.

a) Un combat lourd à porter

Dans les deux émissions consacrées à l'avortement, il y a un effet de dramatisation de cette légalisation de l'avortement, et également une personnalisation forte de ce combat à travers la figure de Simone Veil : cela marque ainsi un temps très fort dans l'histoire des femmes, qui a aussi reposé sur ces trajectoires individuelles de femmes fortes et déterminées. La voix de Simone Veil permet à l'auditeur de dépasser le simple fait historique pour se placer du côté des émotions qu'a pu ressentir cette femme lorsqu'elle a porté son projet à l'Assemblée Nationale.

« Quand je suis entrée dans la chambre des députés j'ai dû passer dans une haie de gens qui étaient là avec leurs chapelets, à dire des prières et en même temps à jeter des imprécations contre moi ».

Une autre femme, Gisèle Halimi, l'une des invitées des émissions sur l'avortement, se place elle aussi sur le terrain de l'émotion, et dépasse le fait historique pour nous plonger au cœur de la scène : « elle était très digne bien sûr, mais c'était très douloureux, on la sentait accablée bien sûr, accablée d'abord par sa propre famille puisque comme vous le disiez très justement c'était un ministre de droite qui défendait un projet de gouvernement de droite, elle était accablée et puis elle a été injuriée personnellement, prise à parti, c'était pour elle je crois une très grave épreuve et elle l'a surmontée superbement. »

Il y a également une chanson d'Anne Sylvestre, émouvante, qui est passée dans les deux émissions et qui fait appel non à la raison et au combat rationnellement mené, mais à l'affect pur :

« non, non, tu n'as pas de nom, non tu n'as pas d'existence, tu n'es que ce qu'on en pense, non non, tu n'as pas de nom, oh non, tu n'es pas un être, tu le deviendrais peut-être, si je te donnais asile, si c'était moins difficile, s'il me suffisait d'attendre, de voir mon ventre se tendre, si ce n'était pas un piège ou quelque douteux sortilège.

Non, non, tu n'as pas de nom, non tu n'as pas d'existence, tu n'es que ce qu'on en pense, non non, tu n'as pas de nom.

Savent-ils que ça transforme l'esprit autant que la forme, on te porte dans la tête que jamais ça ne s'arrête tu ne seras pas mon centre que savent-ils de mon ventre, pensent-ils qu'on en dispose, quand je suis tant d'autres choses ? ».

Il y a donc combinaison de l'affect et de l'intellect. Mais tous deux convergent pour souligner la difficulté du combat mené.

Si ce combat est lourd à porter, c'est aussi parce qu'il a été très longtemps réprouvé, en dépit des hypocrisies sociales qui font que des femmes aisées pouvaient aller se faire avorter en Angleterre où la légalisation est intervenue plus tôt, tandis que « c'était toujours les mêmes femmes que l'on jugeait pour avortement, à huis clos, dans le silence (...) » (Gisèle Halimi).

L'accent reste mis sur les femmes célèbres qui ont pu retourner le stigmaté, comme Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi en plus de Simone Veil que nous avons déjà évoquée.

b) Le stigmaté

Il s'agit bien d'un stigmaté en cela qu'au-delà de l'interdit juridique, il est aussi question de mœurs, et de comportements sociaux qui ne sont pas acceptés. Ici nous sommes donc bien une fois encore dans le champ de la déviance, puisque ces femmes ont mis beaucoup de temps à se sentir légitimes, et à réclamer ce droit. Elles l'ont longtemps vécu comme un stigmaté, quelque chose de honteux qui les séparait du reste du corps social. Gisèle Halimi ne dit pas autre chose en rappelant que « l'avortement clandestin est je crois pour les femmes qui l'ont subi, moi je l'ai subi comme beaucoup de femmes de ma génération, c'est difficile à dire l'horreur que ça représente. C'est d'abord la douleur, la douleur physique parce que les médecins de l'époque n'avaient pas comme préoccupation de nous rendre l'avortement confortable, mais c'est surtout la honte, c'est surtout la culpabilisation non pas dans la décision qu'on a prise mais le fait qu'en marge de la société on n'est plus comme tout le monde, on a l'impression qu'on vous regarde, on a l'impression qu'on est des hors la loi, et ça je crois que les femmes qui sont passées par là le savent, indépendamment de toute la course qu'il faut faire... ».

Alors pour s'en sortir, ces femmes déviantes, marginalisées, retournent le stigmaté : elles lancent le manifeste des 343 : « Charlie Hebdo nous a appelé les 343 salopes, mais en fait ce manifeste mettait au fond le gouvernement dans l'embarras dans ses responsabilités car on se disait délinquantes, on était prête à en apporter les preuves ».

Il y a ici un début de prise de conscience et de pouvoir qui n'était pas présent chez les autres femmes déviantes, les prostituées et les femmes adultères, qui étaient présentées sous une forme de passivité. Il était bien rappelé les déterminismes qui pesaient sur elles, rarement les combats qu'elles avaient pu mener. Alors que s'agissant de l'avortement, le message est clair : ce combat socialement légitime aujourd'hui est présenté sous le jour d'une glorieuse prise de pouvoir féminine. Néanmoins, *2000 ans d'histoire* rappelle via des extraits de films et des archives combien ce combat a été lent à se structurer et à aboutir, car auparavant, ce qui pouvait décourager les femmes à avorter et se faire avorter, c'était, outre le fait que c'était extrêmement dangereux pour leur santé, la peine encourue.

c) la peine encourue

En effet, si cette peine a varié au cours du temps elle n'en est pas moins restée toujours très lourde.

Le fait que dans la première émission sur l'avortement une des peines ayant été en vigueur soit placée en citation en début d'émission, comme une sorte de mise en garde, est un signal fort adressé aux auditeurs : il dit en quelque sorte « voyez ce que ces femmes encouraient, ont risqué » :

« Quiconque par aliment, breuvage, médicament, violence ou par tout autre moyen aura procuré l'avortement d'une femme enceinte sera puni de réclusion, la même peine sera prononcée contre la femme qui se sera procurée l'avortement ». (1810, article 317 du code pénal).

Par ailleurs, des dialogues entre femmes montrent combien les recettes utilisées clandestinement pour se faire avorter étaient horribles et mettaient en péril la vie des femmes (tiré du film *une affaire de femmes*, de Claude Chabrol):

«- Alors c'est ici que vous opérez?

- C'est pas moi qui lui ai demandé de venir, elle m'a dit d'ailleurs que c'était pas la première fois qu'elle avait tout essayé, les tringles à rideaux les queues de persil les baleines de parapluie, sans compter tous les poisons qu'elle a pu avaler c'est elle-même qui me l'a dit.

- Qu'est-ce que tu fais là dans cette eau jaune ?

- C'est de la moutarde.

- Ça fait la peau douce la moutarde?

- Non c'est pas pour ça.

- T'es enceinte ?

- Bernard veut pas que je le garde. Il ne veut pas jurer quelque chose qui pourra peut-être pas tenir.

- C'est pas comme ça que tu vas t'en débarrasser de ton même, pas avec de la moutarde. »

De plus, les extraits de procès attestent de la sévérité des juges en même temps que de leur méconnaissance de la réalité vécue des femmes (l'épisode du speculum relaté par Gisèle Halimi). Les deux temps forts à ce niveau-là sont d'une part le célèbre procès de Bobigny lors duquel Gisèle Halimi s'est brillamment illustrée, et d'autre part celui où une faiseuse d'anges a été condamnée à mort par Vichy, en 1943.

L'un comme l'autre crée une dramatisation intense de ces émissions sur l'avortement, en même temps l'un matérialise la prise en main par les femmes de leur destinée tandis que l'autre les place sous le coup d'une loi horrible et en fait des sujets passifs qui ne peuvent échapper à des lois injustes.

« Ambiance passionnée au tribunal de Bobigny, hier après-midi quatre personnes comparaissaient pour avortement et complicité de manœuvres abortives.

En novembre 1971 la jeune Marie-Claire 17 ans s'est aperçue qu'elle attendait un enfant, après avoir été obligée explique-t-elle de subir les violences d'un voyou.

Marie-Claire s'est donc fait avorter, elle a été jugée le 11 novembre dernier pour cela et relaxée mais il y a quelques heures c'était la mère de Marie-Claire, deux de ses collègues de travail qui lui avaient indiqué une adresse, et la faiseuse d'anges que l'on avait trouvé à cette adresse, qui étaient toutes les quatre dans le box des accusés.

(Par-delà les cas personnels, des manifestantes à l'extérieur du tribunal on a voulu poser le problème plus général de l'avortement libre et gratuit). « Avortement libre et gratuit » scandé la foule. Les avocats de la défense ont eux aussi dénoncé cette vieille loi archaïque. Maître Gisèle Halimi a déclaré « s'est-il déjà trouvé dans cette enceinte de justice la femme d'un haut fonctionnaire, d'un médecin célèbre, d'un chef d'entreprise ? Vous jugez toujours les mêmes, les Madame Chevalier [l'accusée du procès de Bobigny est Marie-Claire Chevalier] ».

Ainsi l'auditeur comprend l'enjeu, saisit qu'un protagoniste central de ce combat a été Gisèle Halimi, et les femmes passent du statut de marginales/marginalisées à celui de conquérantes de nouveaux droits.

Néanmoins, pour ne pas surinvestir le côté « héroïque » et se détacher de ce que les femmes ont dû vivre, le cas de Marie-Louise Giraud rappelle l'auditeur à un dur moment de l'histoire

des femmes :

Gisèle Halimi : « cette loi très répressive a connu un pic en 1943 lors de l'occupation allemande, quand le régime vichyste a voulu calquer notre code pénal sur le code pénal nazi et qu'il a instauré la peine de mort pour avortement. Et c'est comme ça qu'on a assisté à l'exécution d'une femme, Marie-Louise Giraud, pour avortement en 1943 ce qui il faut le dire est rarissime dans les archives, les annales judiciaires françaises ».

Extrait du film de Claude Chabrol *une affaire de femmes*:

« Ainsi pendant près de deux années vous avez comme vous dites rendu service à 23 futures mères de votre pays. De notre pays. Accusée levez-vous. Vu les articles ... du code pénal la loi du 13 août 1941 et celle du 15 août 1942 le tribunal après avoir délibéré conformément à la loi déclare coupable l'accusée des faits qui lui sont reprochés et en répression condamne Marie Latour à la peine de mort, dit que conformément... elle aura la tête tranchée. Gardes, emmenez-la, l'audience est terminée ».

Patrice Gélinet : « alors c'était la condamnation à mort de Marie-Louise Giraud en 1943 (...) ».

Finalement, il ressort de cette thématique de la confusion historique entre la femme et la mère que les historien-n-es dans *2000 ans d'histoire* s'accordent sur le fait que les femmes ont longtemps été assignées à la sphère privée, à la maternité et aux tâches domestiques. Ils/elles ont, chacun-e à leur manière, analysé tantôt les regards portés sur la femme figure du foyer domestique, tantôt le plaisir sexuel féminin, ou encore les effets de l'arrivée de la contraception, et, un peu plus tard, de l'avortement.

Néanmoins, *2000 ans d'histoire* a aussi dessiné le portrait de femmes qui ne correspondaient pas à ces standards longtemps socialement légitimes : sans évoquer du tout le cas des femmes stériles, qui aurait peut-être pu être abordé dans l'émission sur la maternité, il y a eu des émissions consacrées aux prostituées, aux femmes adultères et aux faiseuses d'anges et aux femmes qui se sont fait avorter. Il accorde aussi une grande place aux femmes de caractère qui ont su faire évoluer les mentalités et la législation, Simone Veil, Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir. Tout au long de cette partie, nous avons évoqué des pouvoirs qui s'étaient imposés aux femmes pour leur dire ce qu'elles avaient ou non le droit de faire et la manière dont elles devaient gérer leurs corps (ou plutôt qui leur ont dit qu'elles n'en étaient absolument pas les maîtresses quoiqu'il advienne). Cela conduit à étudier les différentes formes de pouvoirs qui s'imposent aux femmes et qui veulent par tous les moyens contrôler leurs corps : nous entrons ici dans la biopolitique chère à Foucault.

Chapitre III. La biopolitique : un contrôle permanent du corps des femmes

Cette partie résulte d'un constat, formulé clairement par Gisèle Halimi dans l'émission sur l'avortement, au détour d'un raisonnement : « vous avez remarqué que l'histoire des femmes passe beaucoup par une libération de leur corps ».

Grâce à cette remarque, des rapprochements jusque-là confus (interdiction du port du pantalon, les femmes tondues à la Libération, l'interdiction d'avorter, etc) sont devenus clairs, et nous avons considéré qu'il fallait donner une large place dans l'analyse à une approche foucauldienne, axée sur le contrôle du corps des femmes. En effet, avant qu'on puisse parler de cette fameuse « libération du corps des femmes », il ne nous faut pas oublier que si le corps a dû se libérer, c'est qu'il était réprimé, marqué, soumis. S'agissant de l'histoire des femmes, diverses entités et institutions contrôlent et répriment leurs corps, telles que l'État, l'Eglise, le mariage, la mode...

Tout l'intérêt de cette partie est d'analyser les mécanismes de ce contrôle tels qu'ils sont montrés dans les émissions de *2000 ans d'histoire*. Néanmoins, cette partie, si elle s'inspire du travail de Foucault, ne prétend pas être en tout point fidèle à la démarche qui a été celle de Foucault, par manque de connaissances et de compétences suffisantes en la matière.

Pour essayer d'être exhaustif, nous avons recoupé différentes facettes du contrôle des femmes en trois grandes parties. Tout d'abord, nous nous intéresserons au marché matrimonial en tant que lieu d'expression du contrôle du corps féminin. En effet, tant au niveau du mariage lui-même, qui est historiquement comme un contrat passé entre le père d'une fille et son gendre, qu'au niveau des frontières du marché matrimonial, le corps des femmes est souvent passif, se transmettant entre hommes, ou étant utilisé par eux pour satisfaire leur désir sexuel, comme nous le verrons aux frontières du marché matrimonial avec le cas des maisons closes.

Après avoir passé en revue ces formes de domination du corps, nous nous intéresserons au façonnement de celui-ci ; un des marqueurs visibles du contrôle du corps féminin (ou invisibles dans le cas des sous-vêtements) va être la manière dont les femmes se vêtissent et se définissent par rapport au regard masculin, (vêtements, critères légitimes de féminité, de beauté). Nous allons voir que le corps féminin doit en permanence s'adapter à une définition

légitime de la féminité édictée par le genre masculin, et qu'il porte les marqueurs de cette mise en conformité.

Enfin, dans une dernière partie nous irons au-delà des « apparences » de la féminité, pour nous intéresser véritablement à la façon dont les femmes ont au cours de l'histoire pu être dépossédées de leur corps. Qu'il s'agisse d'un contrôle étatique (interdiction de l'avortement, « nationalisation » du corps féminin dans l'entre-deux-guerres) ou de pure domination masculine légitimée par l'État fermant les yeux (illustrée par le marquage du corps déviant via l'exemple des femmes tondues à la Libération), nous tâcherons de montrer que l'histoire des femmes s'est beaucoup écrite à travers la dépossession de leur corps et le châtement physique des corps jugés déviants.

A) Le marché matrimonial

Tout d'abord, il nous faut faire une précision quant aux choix des émissions retenues dans l'histoire des femmes telle que nous l'abordons. En effet, on peut en soi considérer que « le mariage » n'est pas un sujet prédestiné pour entrer dans cette histoire, puisqu'il est une institution censée unir un homme et une femme. Dans ce cas, on peut dire qu'une telle émission se serait tout aussi légitimement inscrite dans une émission sur l'histoire des hommes. Tout comme l'adultère, finalement, qui peut concerner un homme autant qu'une femme. À première vue donc, le choix des émissions peut sembler arbitraire et éminemment subjectif.

Néanmoins, nous allons tâcher de montrer que ces émissions de *2000 ans d'histoire* trouvent toutes leur place dans cette histoire des femmes car les historien-n-es n'ont eu de cesse de mettre au jour des mécanismes de domination sur les femmes, et notamment sur leurs corps, rappeler que la déviance, si elle est constatée, est toujours plus préjudiciable à la femme qu'à l'homme, et qu'elle est même parfois anticipée, pour rappeler à l'ordre le corps féminin et signaler la possession masculine -comme nous le verrons avec l'exemple des alliances-.

1) Le mariage

Nous pouvons souligner que quatre émissions ont été consacrées au mariage, institution qui historiquement, plus que d'unir deux corps, donne en fait le corps féminin à l'époux (comme

l'atteste le « vous pouvez embrasser la mariée »).

a) une transaction entre deux protagonistes masculins

2000 ans d'histoire insiste bien sur cet aspect transactionnel du mariage, sur cette relation inégalitaire qui lui est inhérente.

Dans la première émission sur le mariage (1999), Patrice Gélinet et Jean-Claude Bologne évoquent d'emblée les hommes (dans le contexte de la Rome Antique) : « (...) la pureté du sang à l'intérieur de cette famille, que seul le mariage peut assurer. D'ailleurs le mariage exclusivement est réservé aux citoyens romains, aux hommes libres, les autres sont pas sous le coup de la loi donc le mariage légitime selon la loi est réservé aux hommes libres ». « Il faut préserver la pureté de la race, toutes les règles y compris le droit de vie ou de mort du mari sur la femme tentent de préserver cette pureté ».

Patrice Gélinet : « c'est le père principalement, en présence ou non d'un ecclésiastique, qui donne sa fille à son gendre ».

Nous voyons donc qu'il y a deux foyers de domination qui s'exercent sur le corps des femmes au cours de cette transaction ; l'autorité paternelle, et la figure de l'époux.

Quelles peuvent être les motivations de chacun ? Nous remontons ici au-delà de la borne chronologique annoncée qui était la III^e République, car cela permet de remonter au-delà de la construction du lien amoureux comme motif d'union, et de mettre en lumière des motifs plus utilitaristes qui ont pendant des siècles réglés la destinée des femmes.

Ceux-ci sont bien mis en avant par les émissions sur le mariage : on apprend ainsi dans la revue de presse de Stéphanie Duncan dans l'émission de 1999 que la femme est une sorte de trait d'union entre deux patrimoines ; est ainsi évoquée la « tyrannie des pères », la destinée de la fille de Madame de Sévigné qui a marié son fils à une riche roturière avec ce commentaire « il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres ». Cette idée est très clairement résumée par Martine Segalen, dans la deuxième émission sur le mariage, lorsqu'elle déclare que « les femmes sont des véhicules de patrimoines dans nos sociétés occidentales ». Est ainsi rappelé qu'avant la valorisation des sentiments, il y avait tout un schéma avec de forts enjeux financiers qui réunissaient deux familles, dont le trait d'union était la femme, qui apportait sa « dot ».

Pour l'époux, les motifs peuvent être d'ordre financier (acquérir la dot de sa femme), ou évidemment s'inscrire dans le désir d'avoir une descendance. S'agissant de la reproduction, nous avons déjà abordé longuement la confusion historique qui s'était opérée entre la femme

et la mère et qui avait été régulièrement soulignée dans les émissions de *2000 ans d'histoire* relatives à ce sujet, mais on peut rappeler qu'à Rome « une épouse féconde on se la refille d'époux à époux » comme l'a fait remarquer Martine Segalen ; on voit au travers de cet exemple combien le corps des femmes, via l'institution du mariage, est à la disposition totale de la volonté masculine. « Les romains pouvaient se marier, divorcer, répudier, changer de femmes, on sait aussi que pour avoir des enfants légitimes ils pouvaient refuser leurs propres enfants, ils pouvaient adopter ; la question du transfert de biens, la présence des femmes, est importante ».

De plus, tandis que l'homme célibataire ne risque pas d'être considéré comme déviant sur le marché matrimonial, la femme célibataire, hors des liens traditionnels la reliant aux entités masculines, est très mal perçue comme le rappelle Jean-Claude Bologne : « Avant le mariage donnait un statut à l'homme. Si on n'était pas marié, la femme, pour ne prendre qu'elle, elle était sous la puissance de ses parents si elle n'était pas sous la puissance de son mari, si elle était célibataire, elle était diffamée.

Maintenant ce qui donne un statut à l'homme ce n'est plus son état civil, c'est son métier et ça il faut en tenir compte ». Enfin, on peut souligner comme le fait Michèle Riot-Sarcey dans les grands combats du féminisme que la « coutume qui nous oblige à porter le nom qui n'est pas le nôtre, le nom du mari » n'est pas une coutume anodine, mais le reflet d'une domination de l'homme sur la femme.

Maintenant que nous avons montré comment *2000 ans d'histoire* avait pu insister sur la dimension contractuelle du mariage, et sur le fait que cette transaction plaçait le corps féminin dans une situation passive, passant de l'autorité paternelle à celle de l'époux, nous pouvons étudier un marqueur historique du corps des femmes destiné à leur attribuer une place claire et sans équivoque sur le marché matrimonial.

b) L'alliance

Si l'on ne connaît pas l'histoire du mariage, on peut penser que l'échange d'alliances symbolisait une sorte d'appartenance réciproque, et permettait aux époux de marquer dans l'espace public le fait qu'ils n'étaient plus disponibles sur le marché matrimonial. En réalité, ce petit objet d'or est hautement représentatif des rapports femmes-hommes qui ont longtemps prévalu. Cet exemple révèle la volonté de possession du corps féminin par l'homme. En effet, Jean-Claude Bologne rappelle au cours de la première émission sur le mariage qu'« il y aurait à l'annulaire, à la main gauche un nerf, une petite veine, directement reliée au cœur, et donc en

la comprimant cette veine (la veine « cordiale ») on comprime l'amour de la femme, car au début il n'y a que la femme qui porte l'anneau conjugal, on le maintient, ainsi. » Se trouve ainsi résumée toute l'ambition masculine ; marquer la possession, comprimer l'amour de la femme et la maintenir dans un état de dépendance, finalement, à l'égard de cette figure tutélaire qu'est son mari. Martine Segalen elle, ne rappelle pas cette histoire genrée de l'alliance, mais insiste sur le symbole sexuel que l'alliance représente : « l'anneau a une forme symbolique très importante. Aujourd'hui on dit « l'alliance » mais autrefois il était donné en gage de foi. Cet objet d'or avait une valeur prophylactique, symbolique. C'est un symbole sexuel ». Elle rappelle également qu'« anneau et voile, ces symboles étaient présents depuis longtemps ».

Finalement, on voit donc qu'historiquement c'est le corps des femmes qui a porté les signes les plus visibles de l'institution qu'est le mariage : le voile le jour du mariage, puis l'alliance, avant que l'homme ne se mette aussi à en porter une à son tour.

Enfin, il nous faut évoquer le rôle joué par l'Eglise dans cette histoire des femmes et du mariage, car Patrice Gélinet a insisté sur cet aspect.

c) la religion chrétienne

Nous ne l'avons pas encore fait remarquer, mais l'histoire de l'institution qu'est le mariage est intimement liée à l'histoire de la religion, et lors de ces deux émissions sur le mariage les historien-n-es soulignent bien cette imbrication, et font des ponts entre l'Eglise et le mariage, en évoquant la figure du prêtre comme témoin, permettant de certifier que le mariage avait bien eu lieu.

De plus, s'agissant de l'Eglise, du mariage et du corps des femmes, Patrice Gélinet a eu à cœur au cours des trois émissions où il était propice de le souligner, de dire que l'Eglise avait toujours protégé le corps des femmes.

Il fait ce constat dès l'introduction de l'émission sur l'Eglise et les femmes (en l'opposant par exemple aux « pieds bandés des chinoises, aux mutilations sexuelles, à la lapidation des femmes adultères »). Et dans deux émissions sur le mariage, il exprime cet argument et laisse son invité-e réagir à ce propos : Patrice Gélinet « il s'agit de protéger pas mal les femmes aussi, c'est pour ça que les chrétiens interviennent » (1999), puis dans la seconde émission (2003) : « il y a un souci de protéger la femme, d'interdire la polygamie, prôner la fidélité », ce à quoi Martine Segalen avait répondu : « oui et cela assure la promotion de la femme, car théoriquement il faut un libre consentement, ça permet de lutter théoriquement contre les

mariages de convenance, forcés. Mais cela a pris des siècles ».

Pour rééquilibrer, des citations de la Bible permettent à l'auditeur de se rappeler que la religion chrétienne si elle a protégé le corps des femmes via le mariage, n'est pas pour autant des plus libérales en ce qui concerne la condition des femmes. Rappelons ces citations tirées de l'émission sur l'Eglise et les femmes, précédemment citées en deuxième partie ; Saint Augustin « homme, tu es le maître, la femme est ton esclave, c'est Dieu qui l'a voulu ». (Prononcé par une voix féminine).

« Être chétif et défectueux » selon Saint Thomas, « racine du mal et rejeton de tous les vices selon l'évêque Marbode, « sac d'ordures » selon Bernard de Clairveaux, « tout juste bonne à procréer et à servir l'homme » selon Saint Paul. »

Enfin, nous ne reviendrons pas en détail sur la condamnation du plaisir sexuel féminin car nous nous y sommes déjà intéressés dans la seconde partie. Mais le fait que la femme ne puisse pas écouter son désir et doive uniquement assouvir ceux de son mari et être en capacité de lui assurer sa descendance s'inscrit dans la même logique de possession du corps féminin. La femme ne peut être la maîtresse de ses désirs, et de sa fécondité. Son rôle est uniquement cantonné à assurer la reproduction.

Après avoir abordé les mécanismes à travers lesquels s'exerçait un contrôle sur le corps des femmes au sein du marché matrimonial, matérialisé via l'histoire de l'alliance par exemple, nous pouvons nous intéresser à la périphérie de ce marché matrimonial, à ses frontières, légales et illégales : aux frontières de ce marché, nous pouvons voir qu'il existe une offre et une demande un peu spéciale, puisqu'une activité sexuelle féminine est conditionnée à satisfaire les besoins masculins.

2) Les frontières du marché matrimonial

Nous avons évoqué les prostituées comme faisant partie des femmes marginales. Ces femmes sont en marge du corps social, nous l'avons dit, elles ne peuvent sortir à n'importe quelle heure comme en témoignait l'une d'entre elles dans une archive ; leurs corps sont tournés vers la satisfaction des hôtes qui fréquentent les maisons closes dans lesquelles elles exercent. Robert Muchembled et Patrice Gélinet emploient des mots très forts dans l'émission sur le plaisir

sexuel au féminin :

RM : « l'homme il est tolérable pour lui qu'il cherche le plaisir ailleurs donc il le cherche chez la prostituée. La seule qui puisse lui donner.

PG : avec un développement de la prostitution vous le dites qui est hallucinant

RM : famélique

PG : au XIXe qui ne profite pas à la femme mariée qui est trompée hein qui connaît son infortune ni à la prostituée qui est considérée vraiment de manière épouvantable c'est un égout séminal je sais plus quel auteur l'appelle comme ça c'est abominable ».

Nous voyons donc qu'au sein du marché matrimonial comme à ses frontières, les femmes doivent se plier aux désirs masculins. Que ces derniers soient ceux d'hommes mariés ou non.

a) Le catalogue des filles disponibles

Les maisons closes sont une appellation un peu trop vague car celle-ci décrit mal la variété des maisons que cette catégorie peut regrouper, de la plus glauque et donc la plus accessible financièrement jusqu'aux plus prestigieuses, fréquentées en certaines époques par l'élite sociale. Ces hauts lieux de débauche, où les hommes se rendaient pour se livrer à toutes sortes de libertinages, ont été un temps répertoriés. Ainsi, les maisons closes, lieux de stockage du corps des femmes deviennent un endroit à fréquenter, donnent lieu à une hiérarchisation, à un classement, comme Patrice Gélinet le donne à rappeler dans les deux émissions consacrées aux maisons closes :

Patrice Gélinet « et puis alors justement rien à voir avec ces maisons de luxe que vous évoquiez signalées par un guide rose hein comme y avait un guide Michelin pour les conducteurs, y avait un guide rose pour les amateurs.

Nicolas Charbonneau : le guide des plaisirs en fait qui est apparu dans les années 30 entre les deux guerres et qu'on s'échangeait sous le manteau voilà ce guide des adresses avec des commentaires en plus. »

Patrice Gélinet : « Y avait pas de guide Michelin du bordel à l'époque ça n'existait pas ? Ça se passait au bouche à oreille ?

NH : Ca existait c'était le guide rose qui était très sérieux et qui était renouvelé chaque année, vous aviez votre guide rose sur vous et vous pouviez rester jusqu'à la fin de vos jours célibataire endurci ».

Cela peut donner lieu à une sorte de tourisme sexuel en un sens, et le témoignage de Michel Simon, déjà cité en deuxième partie, peut s'intégrer à notre réflexion sur la place du corps des femmes :

« Je les ai fréquentés et j'ai été à mon jeune âge un assidu. Assidu des bordels.

Quel était le décor qui vous paraissait le mieux ? Vous avez des souvenirs d'endroits précis ?

Eh bien autant de bordels autant de décors différents, autant de patrons différents, de sous maîtresses différentes, et de pensionnaires différentes aussi. C'est ça qui faisait le charme des bordels c'est qu'on pouvait parcourir la France dans tous les sens et découvrir chaque fois quelque chose de nouveau. »

Ce qui est important ici c'est l'ellipse pour le moins surprenante qui est faite sur quelque chose d'essentiel au bon fonctionnement d'une maison close : les filles qui y travaillent. Or Michel Simon parle surtout de l'architecture, des patrons et sous-maîtresses, fait un bel euphémisme en parlant des « pensionnaires » mais son témoignage reste finalement très silencieux quant à ces filles. À cause d'une sorte de « pudeur » peut-être ? Pour ne pas être cru vis-à-vis du journaliste, parce qu'il se sait enregistré, alors que c'est quand même le but pour lequel il se rend dans une maison close ? Néanmoins, cette archive donne à voir le peu de cas qui est fait du corps de ces femmes. Et c'est peu dire qu'il en était fait peu de cas, même au sein des maisons closes. Les conditions de vie de ces femmes attestent bien des priorités qui guidaient les maisons closes ; les corps masculins étaient à prendre en considération, mais pas les corps féminins.

b) les conditions de vie

Dans les plus prestigieuses de ces maisons, on peut espérer que les filles avaient des conditions de vie décentes. Pourtant, rien n'est moins sûr si l'on en croit Natacha Henry lorsqu'elle évoque ces maisons de luxe « où tout était mieux mieux mieux, sauf peut être parfois les conditions de vie des filles y a un médecin, j'ai reproduit ses enquêtes dans le bouquin sur Marthe Richard, qui disait « mais quand je visite les coulisses de ces maisons de grand luxe y a pas de douches », pas du tout les sanitaires à la hauteur de ce qu'on pourrait

croire pour ces pauvres filles ». Donc, dans le plus haut de gamme des maisons closes, nous voyons que le corps des femmes n'est pas respecté dans son hygiène basique.

Et pour ce qui est des maisons closes les plus glauques, le portrait brossé est encore plus sévère comme on pouvait s'y attendre, pour reprendre une citation de Natacha Henry déjà rapidement évoquée dans la deuxième partie :

« Oui si on pense aux maisons d'abattage dans le livre sur Marthe Richard j'ai fait une espèce d'éclairage sur ce qui se passait dans les maisons pendant la deuxième Guerre Mondiale juste avant que Marthe Richard les ferme, donc les maisons d'abattage c'est vraiment un endroit absolument sinistre, c'est le moins qu'on puisse dire, y a des témoignages de femmes qui ont travaillé là-dedans ou qui ont vu ce qui s'y passait et les filles commencent à 8 heures du matin, finissent à 11h du soir, et y a un quart d'heure pour déjeuner et encore vaguement, ça se passe dans des baraques en tôle ondulée, avec le toit en tôle ondulée, y a des rats partout, et y a des dizaines de types qui font la queue dans le couloir, enfin de ça on se relève pas, quand on fait cinquante, soixante, quatre-vingt passes par jour, que tout ça dure deux minutes, que les hommes se suivent et sans doute se ressemblent, on en meurt. »

Il y a bien un contrôle sanitaire qui y est effectué, comme le souligne Nicolas Le Charbonneau, néanmoins ce contrôle du corps féminin est destiné moins à les protéger qu'à constituer un critère de qualité au regard du client qui veut en avoir pour son argent : « des maisons (...) très surveillées aussi par la police par les autorités sanitaires y a tout un chapitre que vous consacrez à un médecin, elles étaient obligées ces filles parce qu'on craint évidemment la syphilis de participer, d'être suivies par un médecin. Vous citez l'article 29 de ce règlement des maisons closes. Toute fille reconnue malade sera immédiatement séquestrée pour être conduite à l'hospice le plus tôt possible afin d'y être soumise au traitement qu'exigera sa maladie.

N : l'hospice qui est en l'occurrence ce qu'on appelle la prison. C'est l'hôpital prison Saint-Lazare, c'est ce que redoutaient toutes les filles c'est de se retrouver là-bas parce qu'au fond c'était un mouiroir (...) ».

On voit donc que tout corps jugé déviant et non-apte à continuer de satisfaire les désirs de la gent masculine est expulsé sans ménagement, est exclu, et que ces filles se retrouvaient dans des hôpitaux, véritables sortes de mouiroir. D'un enfermement dans une maison close pour une relation tarifée -et Nicolas Le Charbonneau insiste sur le fait qu' « y a quand même des

prisonnières » parmi ces filles qui se prostituent- leurs corps passeront à un autre enfermement.

Par ailleurs, cet espèce de contrôle qualité qui est effectué auprès des filles pour être sûr qu'elles ne risquent pas de contaminer les clients atteint son apogée lors de l'arrivée d'Hitler au pouvoir :

« C'était d'ailleurs la grande crainte du Reich, et d'Hitler, c'est que ses soldats aillent se disperser dans les bordels de la capitale donc il avait fait établir une règle très stricte : aux officiers les établissements les plus réputés, les plus luxueux, comme effectivement le Chabanais, le Sphinx qui venait d'ouvrir ses portes en 1931, ou le One Two Two, et à la troupe si je puis dire les bordels dont on a parlé, les maisons d'abattage. Mais c'était l'une des obsessions du IIIe Reich, avec un règlement très très strict, qu'on reproduit dans notre livre, de voir comment les Allemands devaient, pouvaient aller au bordel mais dans des règles encore une fois très établies ». Cet aspect est aussi abordé dans l'émission « les femmes tondues à la Libération » : Patrick Buisson souligne la même volonté des Allemands d'avoir à disposition de leurs envies sexuelles des corps féminins qui ne risquaient pas de les infecter, de les contaminer :

Patrice Gélinet : (...) « c'est assez extraordinaire cette espèce d'institutionnalisation de la prostitution ».

Patrick Buisson : oui ce que la Troisième République avait toujours refusé aux bordeliers et aux tauliers, c'est le régime du maréchal Pétain, placé sous les auspices du goupillon, j'allais dire, puisque toute l'Eglise à cette époque-là est derrière lui, qui va accorder un statut juridique et fiscal, c'est-à-dire faire des bordels une sorte de service public ! Mais pourquoi ? C'est la vieille théorie du réglementarisme français, poussé par les allemands, qui veulent contrôler le marché sexuel. Ils veulent que le ravitaillement sexuel de la troupe se fasse dans un cadre prophylactique extrêmement contrôlé, déjà l'idée des éros centers qui fleuriront après-guerre, et évidemment parce que la syphilis ou les maladies vénériennes attaquent le potentiel militaire de l'armée allemande. C'est un enjeu stratégique majeur pour eux. C'est un phénomène qui n'a pas été jusque-là très exploré, c'est que les allemands voudraient, rêvent, que ce soit des bordels et des filles en carte qui assurent le ravitaillement sexuel de toute la troupe. Ils sont obsédés par deux choses : les clandestines, les filles qui ne sont pas contrôlées, les filles qui ne sont pas en carte, et les relations classiques j'allais dire normales entre Allemands et Françaises. »

Sans nous attarder sur les archives déjà évoquées dans la seconde partie de ce mémoire, force est tout de même de constater que ce parcage des corps féminins mis à disposition du désir masculin constitue bien un des aspects du contrôle du corps des femmes. Nous pouvons à présent voir d'autres formes de contrôle, plus diffuses, qui se manifestent notamment via le façonnement du corps féminin par les standards de la féminité légitime.

B) Le façonnement du corps féminin

Par façonnement du corps féminin, s'entend la quasi-obligation pour les femmes de se conformer à des normes sociétales dominantes. S'agissant du regard et du désir masculin, les femmes doivent s'apprêter en tenant compte de l'effet qu'elles vont éventuellement produire. Nous désirons analyser ce travail du conformisme aux attentes masculines. Le sujet est très large, et il a été traité par *2000 ans d'Histoire* de trois sortes de façons. Tout d'abord, il y a eu une émission sur le voile. Ce sujet n'était pas destiné à rentrer dans l'analyse que nous nous proposons de faire ici, néanmoins nous tâcherons de montrer qu'il est pertinent de l'appréhender dans cette optique de façonnement du corps féminin. De plus, il y a eu deux émissions relatives aux sous-vêtements. Outre le fait que c'est un sujet qui doit être porteur en terme d'audience, l'accent a été mis sur la façon dont ce corps féminin avait dû être déformé, corseté, etc, pour satisfaire les exigences masculines. Enfin, il y a eu trois émissions réalisées sur la beauté, ce qui nous permettra d'analyser comment les femmes doivent se présenter, se donner à voir et s'apprêter pour être considérées comme « belles » par le regard masculin.

1) Le désir masculin

2000 ans d'histoire n'a pas pu être exhaustif quant aux différentes facettes de ce façonnement du corps féminin vis-à-vis du regard et du désir masculins, néanmoins on peut en relever deux qui ont été étudiés : le voile et les sous-vêtements. Ici encore, la réunion de deux habits très différents peut sembler artificielle. Mais dans le cas du voile, on peut considérer qu'il s'agit de se soustraire au désir masculin, alors que dans le cas des sous-vêtements, il s'agit de s'y plier, de s'y conformer. Ce sont donc deux façonnements du corps féminin que nous pouvons étudier.

a) Se soustraire au désir : le voile

À priori, l'émission qui a exclusivement portée sur le voile n'est pas faite pour satisfaire à cet angle-là ; l'intitulé est « le voile à l'école ». L'objectif était donc plutôt de revenir sur les temps forts d'un débat que connaît la France aujourd'hui et qui est à rattacher à des questions comme la laïcité, l'enseignement public, etc. Néanmoins, cette émission présente des caractéristiques intéressantes et qui correspondent à notre traitement du sujet. Par exemple, cette citation du Coran en début d'émission, qui donne le ton :

« Dis aux croyantes de baisser les yeux, d'être chastes, de rabattre leurs voiles sur leur gorge, de ne montrer leurs parures qu'à leur mari, leur père, leur beau-père, leurs frères, leurs neveux, leurs servantes, leurs esclaves, leurs eunuques, ou aux impubères » (voix de femme).

Nous voyons donc que l'on peut tout de même rattacher cette émission-là à une logique de façonnement du corps féminin en fonction de la réaction qu'il peut provoquer chez la gent masculine, même si cela repose davantage sur une interprétation que sur l'angle de traitement du sujet qu'a choisi *2000 ans d'histoire*.

Des témoignages viennent tempérer cet angle-là du sujet, telle une femme qu'on entend et qui dit qu'elle le fait pour Dieu et non pour son mari : « On m'oblige pas, ce n'est pas pour mon mari, pour qui que ce soit, c'est pour Dieu je le fais, je suis libre, c'est pour Dieu je le fais, pour moi c'est ma liberté, donc je suis une femme libre, c'est un devoir religieux le voile ».

Mais on trouve également par exemple cet extrait d'une chanson de Michelle Bernard :

« Un voile sur un visage, qui n'a pas d'âge, rien qu'un regard, cerné de noir, à s'y brûler, un voile, fait pour cacher, tous les péchés, lèvres cheveux, si dangereux, si désirés, un voile, sortir masqué, au carnaval, de la morale, ne pas danser, ne pas penser, un voile, bouche effacée, cri étouffé, même les mots y sont de trop, sauf pour prier ». Nous ne voulons pas provoquer un débat sur le port du voile comme symbole de la domination de l'homme sur la femme, car son port reste éminemment subjectif, néanmoins nous avons tenu à souligner qu'une telle lecture avait été représentée dans *2000 ans*, nuancée comme nous l'avons dit par l'évocation d'autres lectures possibles. L'invective la plus forte portée à l'égard du voile reste celle prononcée par Elisabeth Badinter dans le féminisme aujourd'hui. Elle s'inscrit très clairement dans cette optique de port du voile comme reflet d'une soumission : « l'école oui, chacun sa religion oui, chacun sa pratique avant et après, mais à l'école pas d'ostentation, pas de signes, un signe d'ostentation c'est déjà le prosélytisme, et on n'est pas loin du combat. Et

deuxièmement, pardonnez-moi mais ça m'intéresse, quelle signification aurait l'admission du tchador en France dans une école française pour les femmes, excusez-moi mais ce serait un énorme recul on oublie toujours que le tchador, c'est quoi, c'est la charria, c'est le droit musulman qui oblige les femmes, peut les faire répudier, c'est la polygamie, ce sont les excisions sexuelles que tout de même un tribunal français vient de condamner il n'y a pas si longtemps.... »

Patrice Gélinet : « c'était Gisèle Halimi en 1989 elle n'est pas d'accord avec votre nouveau livre mais alors sur le port du voile vous êtes toutes les deux d'accord hein

Elisabeth Badinter : Tout à fait d'accord. J'ajouterai qu'en écoutant cette jeune femme, d'abord elle était mariée donc ce n'était pas une enfant, deuxièmement je ne peux plus supporter cet argument de la liberté de la soumission. Je me soumetts librement donc c'est ma liberté. C'est une contradiction dans les termes qui n'est plus supportable. J'ajoute que le port du voile n'est pas du tout un impératif religieux. C'est un impératif secondaire, puisque de nombreux imams disent textes à l'appui, sans parler de Leila Babbès qui dit la même chose et qui est une grande spécialiste du voile, ça n'est pas un impératif religieux, alors pourquoi mettre le voile et défier les lois de la République pour autant ?

PG : le féminisme ne s'est pas tellement mobilisé, vous le dites, c'est un des échecs féministes aujourd'hui.

EB : je dirais même qu'il y a une partie restreinte de féministes, notamment des paritaires comme Madame Gaspard pour dire que oui d'accord on n'est pas pour le voile mais que comme la pire des choses ce serait l'exclusion eh bien ce serait mieux d'accepter quand même les jeunes filles voilées à l'école. Ce à quoi je dis que c'est l'argument qui est me semble-t-il une contradiction dans les termes qui a été utilisé dès 1989 : on nous disait à l'époque mais laissez rentrer ces jeunes filles parce que l'école républicaine changera leurs mentalités elles en ressortiront sans leurs voiles. Au lieu de quoi qu'est-ce qui s'est passé, non seulement ça n'a pas été trois petites jeunes, comme les trois jeunes filles de Creil, qui sont rentrées avec le voile, c'est partout maintenant, que des jeunes filles rentrent au lycée avec un voile sur la tête. Bel échec ! »

Cet échange entre Patrice Gélinet et Elisabeth Badinter met bien au jour le mécanisme que nous souhaitons étudier, à savoir le port du voile comme manière de se soustraire au désir masculin, dans une optique de soumission aux règles masculines. Cette optique est évoquée sous un angle plus politique dans l'émission les grands combats du féminisme : en début d'émission est passé un extrait d'archive où l'on entend une militante NPA voilée tête de liste pour les régionales :

« Cela semblait jusqu'ici, une contradiction, sinon un paradoxe, mais selon Olivier Besancenot une femme peut être à la fois féministe, laïque, et voilée, et en plus d'extrême-gauche. Le leader du NPA, le nouveau parti anticapitaliste, a de nouveau justifié aujourd'hui la candidature d'Ilham Moussai sur les listes régionales du parti en PACA, et Ilham elle-même et la tête de liste se sont expliqués cet après-midi devant la presse.

« On peut être laïque, féministe et voilée. Pour les féministes c'est un signe d'oppression, de soumission... pour ma part je ne suis pas soumise, je ne suis pas opprimée.

Pourquoi vous portez le voile ? (question d'une journaliste).

Ah ce sont des convictions personnelles. Aujourd'hui je me présente sur une liste régionale.

Donc le plus important est de discuter de ça je pense ».

Voix off : « près de la jeune fille, Pierre Godard, tête de liste de NPA aux régionales, ne cache pas son agacement, face aux questions qui portent toutes sur le voile.

« Ce qui doit être bien clair c'est que nous sommes et nous restons un parti féministe. Elle défend le féminisme, elle défend tous les droits, y compris le droit à l'avortement, au divorce, elle s'en réclame... » »

Extrait d'une chanson de Diam's : il faut briser la glace il ne faut pas s'voiler la face défends ton nom et ta place fonce fonce.....

(...)

PG : alors cette candidate du NPA dans le Vaucluse fait couler beaucoup d'encre aujourd'hui mais pas tellement parce que elle porte un voile mais parce que elle le fait en se réclamant du féminisme. Alors vous qui êtes historienne, auteure d'une histoire du féminisme, est-ce qu'on peut être féministe et porter le voile ?

M : je ne crois pas... qu'on puisse être féministe et porter le voile mais il faut penser l'évolution sociale actuelle. L'Islam, la religion, comme le catholicisme en Pologne ou en Irlande, peut être considéré comme un mouvement de résistance par rapport à d'autres oppressions.

PG : Mmmm....

M : Ce paradoxe là mérite d'être non seulement réfléchi, pensé, et rapporté à l'histoire. Et en écoutant les interventions, parce qu'il fait couler beaucoup d'encre mais il fait aussi beaucoup parler, je pense toujours à cette femme Clémence Robert qui en 1833 disait « savoir c'est vivre, et retenir dans l'ignorance, c'est presque un homicide ». La transmission ne se fait pas, les expériences ne se disent pas, comme si le féminisme des années 1970 était très largement dépassé, ce retour du religieux pose problème, et c'est pas tellement le fait qu'une femme voilée soit candidate, on aurait très bien admis ceci dans un mouvement conservateur d'ailleurs je crois que le FN s'est dit d'accord avec ce type de présentation, c'est le fait qu'il y ait une prise de position d'un parti qui est incontestablement d'avant-garde ou qui se pense être porteur de valeurs égalitaires. Mais il faut débattre parce que c'est une vraie question à l'heure actuelle ce retour du religieux.

PG : alors justement, il faut débattre et puis revenir à l'histoire, vous le rappelez, peut-être que cette jeune femme ignore l'histoire du féminisme, elle est toute jeune elle a 22 ans (...) ».

Ici n'est pas tellement évoquée cette dimension de soustraction au désir masculin mais est quand même défendue l'incompatibilité du port du voile avec l'adhésion au féminisme, donc à une conception égalitaire des sexes.

Nous pouvons à présent étudier un autre vêtement sur lequel il est beaucoup plus consensuel de dire qu'il a façonné le corps féminin pour se conformer au désir masculin, et qui est évoqué à deux reprises dans *2000 ans d'histoire* ; il s'agit des sous-vêtements.

b) se conformer au désir : les sous-vêtements

Le corps doit tantôt se dérober au désir, tantôt le suggérer. Par exemple, Patrice Gélinet évoque le « zona », cette bande d'étoffe de l'Antiquité que « seul le mari avait le droit de retirer ». Dans un extrait, il est également passé une scène du film « Les Visiteurs », où l'on voit que le corps des femmes qui d'ordinaire se soustrait au regard masculin, se dévoile au grand plaisir de l'intéressé : c'est la fameuse scène où une demoiselle remonte sa robe jusqu'aux genoux devant son prétendant qui s'exclame « oh mon Dieu comme ils sont beaux ».

Néanmoins, au-delà de cette scène plutôt comique, Patrice Gélinet et ses invitées rappellent régulièrement tout au long des émissions à l'auditeur que la constante de l'histoire des sous-vêtements c'est le façonnement du corps féminin, sa déformation permanente.

Patrice Gélinet « mais pendant des siècles ce fut aussi le moyen de déformer et de torturer le corps des femmes en leur infligeant des dessous dont on a heureusement oublié le nom. Les vertugadins et les basquines à busques de la Renaissance, les paniers sur lesquels on le sait s'attardaient volontiers les mains des libertins du XVIIIe siècle, les faux-culs, les corsets, les gaines ou les guêpières, dont on a pourtant gardé la nostalgie, même si les femmes d'aujourd'hui préfèrent des sous-vêtements réduits à leur plus simple expression ».

Marie Simon : « quand on voit les tortures qu'elles ont subi pendant des siècles, enserrées dans des corsets, des cages, et d'ailleurs comme vous le disiez quand on étudie ce que le vocabulaire cache, crinoline, faux culs, tournures, strapontins on est quand même assez impressionné et fasciné par ça. »

Sans multiplier les citations pour ne pas alourdir le propos, on peut donc retenir cet aspect de l'histoire des femmes. Si peu à peu, comme nous le verrons, les femmes ont tenté d'arrêter de se penser en fonction du désir, et d'arrêter de se conformer coûte que coûte aux canons de la beauté féminine, elles n'ont pas été aidées par la publicité qui les assaillaient et les invitaient à être toujours plus belles, toujours plus minces, comme en atteste cette extrait d'archive pour la publicité de la gaine Scandale :

« Pour avoir une ligne harmonieuse ma femme après de nombreux essais s'offrit une gaine merveilleuse qui la rendit mince à souhait. Depuis lors elle ne cesse de dire « où y a de la gaine, y a du plaisir » c'est une Scandale il faut bien qu'on le dise, c'est une Scandale une vraie Scandale n'en point porter voilà qui scandalise il n'est qu'une gaine et c'est la gaine Scandale ». Encore une fois la femme est ici un sujet passif, c'est son mari qui parle d'elle (pour elle?) et qui souligne combien c'est l'évidence pour toute bonne épouse de vouloir être mince à souhait et donc de porter cette gaine pour plaire à son mari.

Enfin, nous pouvons aborder une dernière facette de cette histoire des sous-vêtements qui est contemporaine et qui a mis la lingerie - et ce qu'elle véhicule en termes de clichés- aux prises avec les revendications féministes :

« pour un coup de pub ce fut un sacré coup de pub, les Galeries Lafayette cette semaine ont fait l'actualité avec leurs vitrines vivantes, des vitrines où l'on pouvait voir des jeunes et jolies

mannequins avec des tenues très *féminines* vaquer à des occupations domestiques quotidiennes. (la suite qui va dans le sens de notre propos se trouve dans « le féminisme aujourd'hui, avec Elisabeth Badinter) : « Certains ont dénoncé cette image de la femme objet et les féministes ont pris le relais : ils manifesteront d'ailleurs à 16H30 cet après-midi à Paris, Clémentine Autain, la co-présidente de Mix-cité :

« il s'agit de femmes et non d'hommes et leurs occupations prétendues féminines sont éminemment sexistes, elles présentent des femmes dans leurs sphères privées qui se mettent du vernis sur les ongles, qui préparent des petits plats, et je reprends le communiqué de presse de Chantal Thomass, et à mon sens ça véhicule des images totalement stéréotypées et éminemment réactionnaires » ». (Extrait d'un reportage de Philippe Abiteboule, pour France Inter, le 24 avril 1999).

Cette archive a été utilisée à deux reprises dans le corpus : dans l'émission le féminisme aujourd'hui avec Elisabeth Badinter, et dans celle sur l'histoire de la lingerie (2009), où était invitée Chantal Thomass. Elle est intéressante car elle a donné lieu à une violente polémique comme nous pouvons l'entendre dans l'extrait qui est passé (légèrement différent dans les deux émissions, car les revendications féministes ne sont pas passées lors de l'émission avec Chantal Thomass). Mais le cœur du sujet reste le statut de la femme : est-ce ici une femme-objet ? Une femme qui se conforme aux « images stéréotypées et éminemment réactionnaires » pour reprendre Clémentine Autain ?

2) La « féminité »

La féminité n'est pas l'un des traitements de l'histoire des femmes par *2000 ans d'histoire*, nous devons faire cette précision pour ne pas laisser à penser que ce thème serait « naturalisé », jugé comme allant de soi dans l'histoire des femmes par *2000 ans d'histoire*. Néanmoins, certaines émissions reviennent sur les caractéristiques physiques et/ou vestimentaires qu'il était nécessaire de posséder en différentes périodes pour être considérée comme « belle », dans plusieurs émissions et notamment celles sur la beauté, et une sur l'histoire politique du pantalon.

Le pantalon est ici un marqueur des standards et des interdits qui contraignaient l'allure vestimentaire féminine : il s'inscrit dans le mouvement de façonnement du corps féminin

légitime par rapport au corps masculin.

Ainsi, Christine Bard rappelle qu'il est le « symbole du pouvoir, la culotte puis le pantalon, et le symbole de la masculinité aussi ».

Patrice Gélinet déclare un peu plus loin : (...) c'est également un marqueur sexué, c'est un vêtement d'homme, et puis alors celui des révolutionnaires de 1792, alors il symbolise peut être liberté égalité fraternité mais pas tout à fait puisqu'on s'aperçoit très vite, on se rend compte très rapidement que les femmes se voient interdire le port des vêtements masculins. C'est une ordonnance du 16 brumaire an 9, 7 novembre 1800, elle existe toujours (rires), il paraît, qui interdit le port des vêtements masculins c'est-à-dire le port du pantalon (...) ».

Par conséquent les femmes ne peuvent prétendre au port du pantalon sous peine de se voir reprocher le fait de « vouloir viriliser les femmes, de porter atteinte à la différence des sexes, et d'être homosexuelles » (Christine Bard, à propos des critiques adressées aux féministes du XIXe siècle). Le choix devient alors le suivant : imiter ou se différencier. Aller vers une « indifférenciation des sexes en prenant le modèle masculin (...) » ou défendre au contraire la « différence », le « genre féminin ».

Le port du pantalon renvoie de manière connexe à la question du sport ; les femmes avaient à l'origine le droit de ne porter le pantalon que pour pratiquer certains sports dans de bonnes conditions. Mais les hommes renvoient là encore les femmes à leur féminité, et l'émission sur le sport au féminin avec Henri Charpentier et Thierry Terret montre que pendant longtemps elles n'y ont pas eu leur place. La citation de Pierre de Coubertin placée en exergue est emblématique : « le héros olympique est à mes yeux l'adulte mâle. Une olympiade femme serait inintéressante, inesthétique et incorrecte ». Pierre de Coubertin. Les femmes n'ont pas été les bienvenues dans cet espace de l'entre-soi masculin, surtout si elles prétendaient faire aussi bien ou pire, mieux que les hommes. Il est relaté à ce sujet l'anecdote d'une chinoise qui en 1989 remporte aux JO la médaille d'or devant des hommes au tir : « 4 ans plus tard aux Jeux suivants à Atlanta en 1996 il n'existe plus qu'une épreuve de tir, le comité est passé par là et a dit non on sépare les hommes et les femmes on en fait qu'une pour les hommes et pas pour les femmes autrement dit elle n'a pas pu défendre son titre » (Henri Charpentier).

Quant à la mode, à ses débuts, elle se montre ambivalente sur la question du pantalon puisqu'on entend un extrait d'archive où Coco Chanel explique combien elle est contre le pantalon « hors de la campagne » : « se promener dans les rues habillée en Monsieur je comprends pas ce que ça veut dire. (...) Une femme ne fait jamais un bel homme ». A partir

des années 1960 il y a une inversion et on entend ainsi une archive où Yves Saint-Laurent évoque le pantalon qui « arme la femme d'aujourd'hui », il est « le signe mythique de la modernité, son droit à la possession de l'asphalte, à la prise du pouvoir dans les fauteuils directoriaux, il est l'armure des urbaines actives (...) ». Nous analyserons dans une dernière partie comment *2000 ans* va montrer que le pantalon a pu participer de l'« empowerment » des femmes, et comment dans une certaine mesure il a pu être un symbole de la libération du corps féminin.

Concernant l'histoire de la beauté, il est intéressant de constater qu'alors que le sujet est relativement vague pour permettre aux genres masculin et féminin de s'y inscrire tous les deux, c'est de la beauté féminine dont il va surtout être question au cours des deux entretiens, respectivement avec Georges Vigarello et Elizabeth Azoulay.

La première émission réalisée sur le sujet, avec Georges Vigarello, est en deux parties et est donc diffusée sur deux jours. Or il est presque exclusivement question de la beauté féminine. Changeante selon les âges, de la Renaissance qui exalte le teint pâle, le « sourire discret » et les formes généreuses accompagnées d'une taille mince, jusqu'à l'apparition du bronzage et de la silhouette très fine qui marquent les critères de beauté contemporains. Pour répondre à une objection qui pourrait traverser l'esprit de l'auditeur, à savoir pourquoi ne parle-t-on ici que des femmes, Patrice Gélinet lors de la deuxième partie de l'émission, vers la fin de celle-ci fait cette précision : « hier et aujourd'hui nous n'avons parlé que de la femme car la beauté jusque ces dernières années c'était exclusivement celle de la femme, or vous montrez bien qu'aujourd'hui, il y a des modèles de beauté masculine (...) ». Cette justification rapide d'un traitement quasiment exclusivement féminin de la beauté peut néanmoins laisser l'impression que par définition lorsqu'on parle de beauté il faut parler de la beauté féminine. Et que ce n'est que depuis que l'homme est devenu métrosexuel qu'il est pertinent de parler de beauté masculine.

Dans la seconde émission, on peut noter certaines différences importantes. En effet il y a des rappels, pour souligner que la beauté préoccupe pareillement les hommes et les femmes : Elizabeth Azoulay : « Alors d'abord cette histoire des hommes et des femmes, faut bien le dire que c'est le cas dans la plupart des civilisations, c'est quand même une fiction de l'Occident au XIXe que de dire que les hommes se désintéressent de leur physique et que les femmes surinvestissent leur physique ». Néanmoins s'il est évoqué la période de l'Égypte Ancienne où femmes et hommes mettaient autant de soin à se faire « beaux », Patrice Gélinet sous-entend

fortement que l'équilibre s'est rompu dans les siècles qui ont suivi : « d'abord, là, ce qui n'a pas été le cas pendant des siècles, la beauté intéresse aussi bien les hommes que les femmes, tous les deux les pharaons et les égyptiennes se fardaient le visage, en tout cas l'élite, c'est-à-dire le clergé et l'aristocratie, mais alors avec une différence, et elle apparaît déjà, c'est que ça va durer pendant vingt siècles, et même beaucoup plus, les femmes avec le visage plutôt pâle, toujours ».

Même si est déconstruite l'idée que les femmes sont les seules à investir beaucoup leur physique, le rôle du christianisme est évoqué pour expliquer l'ambivalence qui caractérise le regard masculin à la beauté féminine, et à ses atours plus ou moins artificiels. Ainsi Patrice Gélinet souligne : « jusqu'à l'arrivée du christianisme, parce que là on se méfie des fards et des femmes fardées, ce qui est de nature est l'œuvre de Dieu, ce qui est factice est l'œuvre du diable, disait un théologien latin chrétien, qui était Tertulien, la beauté est dangereuse, ça ça apparaît pendant toute la durée pratiquement du Moyen-Age. » Cette question du fard, du maquillage, est abordée dans les deux émissions. Le maquillage est potentiellement subversif car il est une « manière de retravailler ce qui a été donné par Dieu » d'une part, et parce qu'il apparaît « comme un recours pour la femme de tenter de séduire, ce qui évidemment est insupportable pour le tuteur de la femme, le père, le mari (...) » (Georges Vigarello). Les invités insistent tous les deux avec Patrice Gélinet sur le rôle que prend peu à peu le maquillage, sur l'industrialisation des cosmétiques qui s'opère et le rôle des magazines, de la publicité et du cinéma pour faire croire aux femmes que la beauté s'est démocratisée et que toutes peuvent prétendre à la beauté. C'est la phase d'artificialisation du corps. Les extraits de *Brazil* (Terry Gilliam) concernant la chirurgie esthétique, de réflexions sur le cinéma et même la lecture du magazine *Votre Beauté* des années 1930 montrent une certaine aliénation de la femme en même temps que cette démocratisation de la beauté.

Dans cette même veine, on peut évoquer rapidement les émissions consacrées aux 60 ans du magazine Elle d'une part et à Françoise Giroud : l'Express d'autre part. En effet, cette question-là est aussi soulevée, à savoir les normes genrées que légitiment ce genre de magazines. Ainsi dans l'extrait de début d'émission sur le magazine *Elle*, on trouve cette petite phrase « Les magazines de mode, c'est bien plus sérieux que la côte de la bourse ! », pour rappeler sa place à chacun et chacune. Un autre extrait qui aborde les différentes rubriques du magazine révèle qu'il y a « maintenant la possibilité d'avoir davantage de places pour les recettes -de cuisine- et que nous n'hésitons pas à donner une grande photo en couleur. Quelle est la rubrique pilote ? C'est évidemment la mode. Elle est un journal d'information, un

magazine dont le but est de rendre service aux femmes mais au départ dans la mode ». Le mot clé ici est bel et bien la mode. Les femmes dès la fin de la seconde Guerre Mondiale sont invitées à se réapproprier leurs garde-robes sans tarder : (...) les femmes sortaient de cette période de privations. Et Elle essaie de leur redonner le goût à s'habiller (...) ». Bien sûr, Elle a une histoire très liée au féminisme, et il serait infondé de réduire ce magazine à sa rubrique cuisine ou à la mode qu'on trouve sur nombre de ses pages. Pourtant, Patrice Gélinet évoque un changement à partir des années 1980 lorsque le groupe Lagardère fait l'acquisition du magazine et que ce dernier « accorde apparemment moins d'importance aux combats féministes, et à la politique, pour en donner plus à la mode et aux femmes people (...) ». C'est l'idée véhiculée par le pot-pourri en tout début d'émission : « Bonjour! je voudrais le Elle svp/il vous reste le Elle..... marchez, éliminez, sur la route avec Hilary Clinton, la minceur au pas, Madonna toujours diva, le jean s'embourgeoise, Prozac, darling stagiaire, on ne dit plus calme-toi on dit arrête le Prozac. Moins trois kilos en dix jours... ». Ainsi donc est rappelé le rôle clé des magazines dans le façonnement de la féminité, des normes à appliquer aux femmes. Par exemple Patrice Gélinet dans l'émission sur Françoise Giroud rappelle la conception d'Hélène Lazareff, fondatrice du journal, en ce qui concerne les femmes : elle avait une conception qui peut-être n'était pas la vôtre des femmes, vous lui faites dire « les femmes sont sur terre pour séduire les hommes, prospères et puissants de préférence, et pour les garder ».

Comme nous l'avons dit, le fait que le pilier du magazine soit la mode n'a pas empêché Elle d'être partie prenante de nombreux combats féministes, et de parler de politique (Marie-Françoise Colombani évoque ainsi une Une sur Edith Cresson), mais la philosophie reste « le sérieux dans la frivolité, et l'ironie dans le grave » (ibid).

Après ce détour sur les magazines et les normes qu'ils pouvaient contribuer à répandre auprès de leur lectorat féminin, nous pouvons revenir spécifiquement à la beauté, et pour la période contemporaine, il est souligné que la grande évolution du XXe siècle consiste en un changement radical des critères de beauté ; si le corps des femmes n'a longtemps pu se mouvoir comme elles le désiraient, corseté, apprêté, contraint à une beauté immobile, c'est l'évolution sociétale de la place des femmes, leur arrivée dans l'espace public et sur le marché du travail, qui va tout bouleverser. Ainsi Georges Vigarello le rappelle : « (...) on entre davantage dans une femme qui bouge, présente dans l'espace public (...) ». Cela se traduit par un abandon du corset, par des cheveux coupés courts (« en 1925 une femme sur trois a les cheveux coupés ! » s'exclame Patrice Gélinet, qui compare même la chevelure volumineuse

des beautés d'antan à une « sorte de corset de la tête »).

Différentes femmes sont évoquées tout au long de ces histoires de la beauté, comme des dépositaires des critères en vigueur à des époques variables : pêle-mêle, on retrouve Hélène de Troie, Blanche-Neige, Mona Lisa, Brigitte Bardot, Joséphine Baker... Ce qui constitue une manière de faire l'histoire de la beauté « par le haut », en jalonnant cette histoire de personnages connus pour permettre à l'auditeur de mettre un visage sur chaque type de beauté qui a été évoqué. Parmi ces figures personnalisant la beauté, Brigitte Bardot fait l'objet d'une émission à part entière avec Henry Jean-Servat. La beauté de Brigitte Bardot, provocante et sensuelle, y est exaltée : « Vadim disait « l'aspect scandaleux de Brigitte est de faire au grand jour et librement ce que les autres font en se cachant » en fait ce qu'elle fait c'est de libérer en quelque sorte 12 ans avant mai 68, la libération sexuelle » (Patrice Gélinet). Tellement belle que son film a été interdit aux Noirs dans le Sud de l'Amérique : « les gouverneurs racistes des États du Sud du Texas et de l'Alabama ont interdit le film aux Noirs. Toute personne de couleur était interdite en 1956 d'aller voir le film de Bardot car on avait peur que ça leur excitât les sens, leur montât à la tête, les ligues de vertu américaines déchiraient les affiches, mais Bardot a été quelque chose d'extraordinaire » (Henry Jean-Servat). Elle a fait voler en éclats les carcans sociétaux.

Le rôle de Coco Chanel dans la mode et la libération, la fin d'une certaine conception classique de la femme, est également évoqué dans l'émission avec Henry Gidel. En effet, la phrase choisie en exergue est : « « j'ai rendu aux corps des femmes sa liberté » (Coco Chanel). Elle a libéré le corps des femmes en ce sens qu'elle l'a débarrassé des corsets qui jusque-là le comprimaient et l'empêcher de se mouvoir correctement.

Enfin, les auteurs tendent à conclure que ce qui caractérise la période contemporaine c'est que la beauté a été dégenrée ; elle n'est plus l'apanage, la spécificité, du « beau sexe », et les hommes peuvent également être intéressés à présent par les produits de beauté, les soins accordés à l'entretien du corps, etc. Cette ouverture sur la beauté et la recherche de beauté comme relevant du genre féminin et du genre masculin vient nuancer l'idée de façonnement unilatéral du corps féminin ; on peut penser que désormais les corps masculins vont être eux aussi porteurs de cette même logique de mise en conformité du corps avec des critères de beauté. Mais si cette évolution est observable au niveau sociétal, il reste que l'accent le plus mis par *2000 ans d'histoire* reste bien cette construction permanente de la féminité, qui contraint les femmes à mille ruses et artifices pour se faire belles et le rester.

Nous pouvons maintenant évoquer le dernier aspect de cette approche historique du corps des

femmes ; c'est le plus foucauldien, puisqu'il s'agit ici de déposséder les femmes de leur corps, de châtier les corps qui sont déviants : différents foyers de pouvoirs vont venir rappeler aux femmes qu'elles ne sont pas maîtresses de leurs corps.

C) La dépossession du corps féminin

C'est sans doute ce que sous-entendait le propos de Gisèle Halimi qui a servi de fil conducteur à cette réflexion autour du corps des femmes. Avant que l'histoire des femmes ne passe par la libération de leur corps, elle a longtemps été caractérisée par une vaste dépossession du corps féminin. Que ce soit l'interdiction de l'avortement, l'impossibilité de contrôler leur natalité, le cas des femmes tondues à la libération... Les exemples historiques n'ont pas manqué dans les émissions de *2000 ans d'histoire* pour rappeler cette caractéristique de l'histoire des femmes.

1) La natalité, une propriété de l'État ?

Les femmes n'ont pas pu jusqu'à une histoire très récente contrôler leur fécondité. De nombreuses émissions évoquent cet aspect-là. Cette question est liée à la confusion historique entre la femme et la mère que nous avons déjà abordée, aussi pour éviter les répétitions inutiles nous ne revenons pas sur les causes qui expliquent cette dépossession de la natalité pour nous intéresser aux effets que cela engendre. Cette interdiction a des effets multiples.

Ceux-ci s'observent dans de nombreuses émissions, notamment celles sur les médias, le féminisme, l'avortement...

L'exemple de la presse féminine révèle ainsi qu'il y a des tabous en la matière.

On peut évoquer cette remarque de Patrice Gélinet dans l'émission sur et avec Françoise Giroud : « on ne parlait jamais dites-vous de contraception par exemple, ce qui était un problème

FG : non ça c'était interdit mais dans tous les journaux. Mais interdit, ce n'est pas qu'on n'en parlait pas, c'était interdit ».

Les femmes ne peuvent pas penser en dehors du chemin tracé de la maternité. Est aussi prohibé le mot « amant » dans les pages du magazine Marie-Claire : ainsi à propos d'une nouvelle de Colette qui écrivait que le héros avait la « semence claire » : « alors là Hélène Lazareff elle tombe en syncope elle dit ah non ça c'est pas possible on va le couper, elle elle

veut pas, les gens disent ah ben on croyait qu'on allait faire un journal nouveau si c'est pour être déjà soumis à la censure, parce qu'avant la guerre par exemple Marie-Claire n'employait jamais le mot *amant*, c'était soit un mari soit un fiancé, donc on (enfin moi j'étais pas là) a quand même coupé cette phrase et le journal sort comme ça ».

Cet entretien de la dialectique femme-mère va également être encouragé par certains partis politiques comme le PCF comme le rappelle Michèle Riot-Sarcey dans les grands combats du féminisme (ce que nous avons pu souligner dans la deuxième partie s'agissant de la confusion femme-mère) : « on a considéré que les femmes avaient un destin tout tracé de par leurs capacités de reproduction et du même coup cette assignation à la maternité (...) peu à peu la mère s'est substituée à la femme, on a oublié l'individu femme pour valoriser le droit des mères, et les partis les plus avant-gardistes comme le PC par exemple ont contribué aussi très largement à ces revendications maternelles et les revendications c'était que le père puisse avoir un salaire décent pour nourrir sa famille de façon à garder toujours cette hiérarchie ».

L'État aussi, s'est pendant longtemps octroyé le pouvoir de contrôler le ventre des françaises : Patrice Gélinet dans l'émission sur l'éducation des filles remarque « qu'il y a toute une politique nataliste qui commence à la fin de la Première Guerre Mondiale parce que la France a vu sa natalité considérablement diminuer du fait des pertes humaines de la Première Guerre mondiale, la même chose risque de se produire en tout cas c'est comme ça qu'on explique la défaite de 1940 si bien qu'après avec la Seconde Guerre mondiale voilà qu'au moment où les femmes reçoivent le droit de vote on les pousse plutôt, fortement à rester mères et à avoir beaucoup d'enfants ».

Nous avons déjà largement utilisé les différents extraits d'archives qui révélaient une véritable assignation à la maternité, et une dépossession du corps féminin manifestée par l'absence de contraception jusque dans les années 1960. Comme le rappelle Patrice Gélinet dans l'émission l'éducation des filles, il y a une « mentalité qui change quand même, vous le rappelez tout change dans les années 1960 avec l'apparition de la pilule dans ces années-là ».

(...)

RR : « une impression d'une accélération de l'histoire dans ces années-là avec beaucoup de revendications nouvelles (...) ».

Les années 1960-1970 sont systématiquement citées comme un tournant majeur dans l'histoire des femmes, une sorte d'avant/après :

Patrice Gélinet dans les grands combats du féminisme « en tout cas les années 1970, le grand

tournant pratiquement tous les obstacles à l'égalité du moins dans les textes finissent par sauter (...) ».

Les femmes ne possèdent pas leur corps, l'avortement est interdit, elles ne contrôlent pas leur natalité et leur corps peut être nationalisé en cas de guerre pour créer de futurs soldats qui viendront renforcer les effectifs militaires. Autant d'aspects qui révèlent incontestablement la biopolitique qui s'est exercée sur les femmes à tous les niveaux.

Nous pouvons à présent continuer d'analyser les modalités qu'a pu prendre la biopolitique sur le corps des femmes. L'un des exemples les plus marquants analysés par *2000 ans d'histoire* est le cas des femmes tondues à la Libération.

2) Le marquage du corps déviant : le cas des femmes tondues à la Libération

Le contrôle du corps féminin atteint ici une forme de paroxysme : il va s'agir à la Libération de se réapproprier simultanément la terre française souillée par la présence allemande et le corps des femmes jugées fautives, suspectées d'avoir couché avec l'occupant. Le châtiment consiste à marquer le corps déviant, à rendre visible aux autres la déviance qui est condamnée, faire porter le stigmate de la faute et de la honte : c'est la tonte.

Cet extrait du chapeau de Patrice Gélinet résume ce qu'il advint : « Parce qu'elles avaient couché avec des Allemands par intérêt ou par amour, ou qu'elles avaient seulement travaillé à leur service pour gagner leur vie, 20 000 d'entre elles ont été victimes d'une des formes les plus humiliantes de l'épuration, traînées dans les rues insultées battues et parfois violées elles étaient tondues en public devant une population hostile qui se défoulait ainsi sur ses boucs émissaires sans défense de quatre ans d'humiliations, de souffrances et de frustrations. »

Patrick Buisson établit un parallèle entre la reconquête du territoire national et celle du corps des femmes, ainsi que leur sexualité. « C'est très intéressant la genèse du terme « collaboration horizontale », c'est une appellation masculine comme si les hommes voulaient se réserver le bénéfice, la dignité de la position verticale. Et la blessure masculine de 1940 a été telle que le fait de pouvoir punir les femmes à la Libération de leur comportement avec l'ennemi c'était une manière de se venger de cette humiliation, de cette défaillance de la virilité masculine en juin 1940. »

Les extraits d'archives permettent d'aller au-delà de ce châtiment corporel qui leur a été infligé

pour appréhender le ressenti, les émotions de ces femmes qui ont traversé cette période :

« C'est affreux on vous enlève votre dignité, les cheveux c'est la parure de la femme, puis d'un seul coup on vous coupe, il reste plus rien... moi j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps », témoigne ainsi l'une des femmes victimes de tonte.

On trouve également cette interview d'une dame âgée qui a été témoin de tontes lorsqu'elle était enfant :

« Ben la tonte moi je n'avais que 8 ans, et on nous encourageait à aller assister à ce spectacle de la tonte. Donc on nous a fait asseoir devant, ça demandait d'être très sage et puis de regarder. Ils étaient trois quatre gars avec leurs bérets, leurs brodequins, et puis très virils. Ils nous faisaient peur et surtout ils nous avaient dit de ne pas bouger. Alors les filles gueulaient « c'est pas moi j'suis innocente j'ai rien fait », et on les a tondues. J'étais du côté de ces filles, je les plaignais, je pensais que ça aurait pu m'arriver ou arriver à quelqu'un des miens. »

L'archive d'une dame âgée qui a vécu cet enfer de la tonte est particulièrement émouvante :

« Ils nous mettent sur une chaise et puis ils mettent la tondeuse. Et puis y avait toute la foule qui était là qui hurlait sale boche, salope... J'ai pleuré mais ils n'ont pas vu, quand j'étais comme ça et que je voyais mes cheveux qui tombaient... et quand on passe là dans ce village, dans ce pays-là ben moi je regarde pas voilà. je préfère pas, mais oui mets-toi à ma place » (pleurs).

La reconstitution d'un interrogatoire permet de voir combien ces femmes étaient jugées déviantes :

« - vous avez entamé cette relation vous avez senti que vous faisiez une bêtise ou que...

- ah non, pour moi je voyais pas l'uniforme hein je voyais que l'homme c'est tout

- Le fait que les allemands occupent la France à ce moment-là ça représentait quand même quelque chose...

- bien sûr que ça représentait quelque chose... Mais comme je le dis je portais des œillères...

Et c'était l'amour quoi c'est tout. J'ai que ça à me reprocher j'ai rien d'autre à me reprocher ».

Les modalités du biopolitique sont finalement bien résumées par cette citation de Patrick Buisson : « La tonte, ou d'une manière générale la stigmatisation, le marquage du corps subversif, du corps dangereux, sexuellement subversif, c'est effectivement une tradition qui remonte à la nuit des temps, sous la monarchie, les prostituées étaient marquées de la fleur de lys, au XIXe siècle la fille insoumise eh bien était marquée de la croix des vaches, que le

souteneur faisait avec son eustache, son couteau. Ils marquaient les femmes dangereuses pour signaler à l'ensemble de la communauté qu'il fallait les tenir à l'écart. Et là ça a une valeur symbolique d'autant plus forte que le phénomène de la collaboration horizontale a été visible, les filles se sont affichées avec les Allemands, ça rend indissociable la Libération, la reconquête du territoire national, de la reconquête du corps féminin, il faut que la , autrement dit les hommes, réaffirme sa propriété, son contrôle sur le corps et la sexualité de la femme. »

Mais il y a bien cautionnement de l'État, ce qui confirme l'approche foucauldienne de contrôle du corps des femmes par le gouvernement : l'État et tous ses représentants (tribunal, mairie, etc) se font les complices de cette épuration, comme le souligne Patrick Buisson : « Ce n'est pas du tout l'élément d'une épuration sauvage populaire venue d'on ne sait où, c'est un acte légal encadré qui se déroule dans les lieux de détention, sur la place publique, devant le tribunal, devant la mairie, avec l'estrade, toute la symbolique révolutionnaire est ressuscitée, les charrettes, la promenade en ville. On procède à la purification, aux ablutions, il faut effacer la souillure. C'est-à-dire que l'épuration se déroule selon la procédure d'ordre moral que Vichy tentait de promouvoir. Un ordre moral succède à un autre ? Non c'est le même ordre moral, celui du patriarcat qui ne supporte pas, ne tolère pas la libre sexualité des femmes. »

Le film d'ailleurs sur la Libération de Paris a été censuré des scènes de tontes très rapidement, parce qu'on s'est rendu compte de l'image que cela donnait de la France à l'étranger. Notamment les Américains sont absolument sidérés quand ils assistent à ce spectacle. Sidérés et en même temps ravis parce que la femme tondu c'est finalement, la femme sur laquelle ils vont pouvoir sauter, en se disant celle-là est bonne, puisque « l'Allemand l'a eu, je peux l'avoir » ».

C'est pour cela que nous évoquons une forme de paroxysme du biopolitique exercé sur le corps des femmes, qui est généralisé de l'État jusque dans chaque petit village, où les représailles privées se font au grand jour et sont légitimées par les instances étatiques : « la sphère publique et la sphère privée s'entremêlent, c'est le grand événement de la Libération. » (Patrick Buisson).

Enfin, pour parachever le châtement subi par ces femmes, il restait une chose à faire : une fois le stigmate réalisé dans l'espace public et visible par tous, il fallait les exclure aussi sur le plan symbolique de la communauté citoyenne qui s'est formée au lendemain de la Seconde Guerre

Mondiale autour du droit de vote : ces femmes déviantes ont donc logiquement été privées du droit de vote :

«C'est resté un tabou, et nous avons choisi de ne voir qu'un des aspects de... par exemple du début de l'émancipation des femmes qui est le droit de vote qui est accordé à ce moment-là, L'Assemblée consultative d'Alger, l'ordonnance de 1944, mais au même moment où on accorde le droit de vote aux femmes, on le conditionne avec la création du crime d'indignité nationale à leur comportement. La citoyenneté est une affaire de droits pour les hommes, pour les femmes c'est une affaire de mérite. C'est-à-dire que les femmes qui ont couché avec l'Allemand seront déchues de tous leurs droits civiques à peine les leur a-t-on donnés ».

Voici donc ce qu'ont eu à subir les femmes à la Libération, comment elles ont été marquées et stigmatisées sur la base de soupçons, délations, tout cela étant cautionné par l'État.

D'autres marquages du corps féminin doivent enfin être soulignés, même s'ils sont brièvement évoqués, car ils attestent d'une volonté de différencier le traitement du corps masculin de celui du corps féminin. Il s'agit de l'évocation dans l'émission les femmes dans les camps nazis de certaines spécificités de traitement pour les femmes déportées d'une part, et d'autre part de tortures spécifiques qui peuvent être utilisées sur le corps féminin, comme Gisèle Halimi l'a souligné.

3) Traitement spécifique du corps féminin

Il n'y a pas de connexion chronologique pour cette partie, mais un rapprochement fait sur la base d'un certain traitement du corps féminin.

Ainsi, dans l'émission sur les femmes dans les camps nazis, Patrice Gélinet souligne que les nazis ont choisi le critère du sexe pour séparer les populations déportées :

« Durant la Seconde Guerre Mondiale ont été envoyés dans les camps de concentration des millions d'hommes mais aussi des femmes, « juives, tziganes, résistantes, de toutes les nationalités (...) ». Or le système concentrationnaire nazi a choisi de séparer les corps selon le critère du sexe : « il a eu la construction d'un camp spécialement pour les femmes, le seul : Ravensbrück, créé en 1939. » Même si dans les faits la réalité était plus contrastée comme le souligne Annette Wiewiorka « il y a eu des femmes dans d'autres camps, mais Ravensbrück est vraiment le camp pour femmes (...). Les femmes juives se retrouvent dans le camp pour femmes d'Auschwitz créé en somme comme le commando de Ravensbrück à ses débuts (...) ».

Néanmoins, on peut souligner que cette expérience n'a pas été généralisée dans tous les camps et que s'il y a eu un camp de femmes, dans d'autres camps les deux genres pouvaient être mélangés.

Au milieu de l'horreur, Patrice Gélinet relève d'ailleurs une égalité dans la façon de marquer les corps masculins et féminins et de les conditionner au camp : « égalité totale entre hommes et femmes, à l'arrivée au camp tatouages, humiliations ».

Annette Wiewiorka :

Il n'y a de tatouage que pour Auschwitz. À Ravensbrück on ne tatoue pas. Mais à l'entrée au camp, le rituel quasi commun consiste en la douche, une privation de tous les effets personnels, le rasage de toutes les pilosités (cheveux), l'attribution de vêtements et d'un numéro, c'est-à-dire que le détenu n'a plus d'identité, il est réduit à son numéro. ».

Une première ségrégation sexuelle relevée est la décision des nazis d'emmener les êtres humains jugés non-aptés directement à la chambre à gaz : « on dirige au gaz les femmes manifestement enceintes » déclare Patrice Gélinet, qui poursuit : « le fait d'avoir un enfant, ces femmes pour beaucoup d'entre elles étaient des mères, et celles qui avaient un enfant en bas âge allaient à la chambre à gaz ».

Enfin, est rapidement évoqué le traitement « médical » du corps féminin, c'est-à-dire la torture que les nazis leur ont fait subir :

Patrice Gélinet : (...) y a aussi le cas, entendu avec Couturier, des femmes utilisées pour de pseudos-expériences médicales »

Annette : oui et y en a eu dans tous les camps, ce n'est pas une spécificité des camps d'extermination. Mais il y a une spécificité à Auschwitz c'est qu'il y a des expériences de stérilisation comme s'il y avait une hésitation dans la manière de faire le génocide. Exterminer tout de suite ? Ou stériliser massivement ?

Un certain nombre de femmes juives et tziganes, très jeunes femmes, ont été stérilisées à Auschwitz... ».

Cette utilisation du corps féminin comme potentialité de réalisation d'un génocide révèle une forme totalement déshumanisée du biopolitique : l'annihilation des facultés reproductrices de la femme comme condition de réalisation du plan hitlérien et de sa race aryenne.

S'agissant de la torture qui a été utilisée sur les femmes, un autre cas de torture est évoqué par Gisèle Halimi :

GH : « oui Djamila était un agent de liaison du FLN, elle avait 22 ans elle était musulmane, croyante et je précise vierge. Elle a été emmenée et torturée ainsi que toute sa famille, son père de 72 ans, sa mère, sa sœur qui était enceinte au sixième mois et qui fait une fausse couche, elle a été détenue de longs mois au secret, elle a été torturée comme on torture les hommes si je puis dire, les coups, la gégène, la suffocation dans la baignoire, la pendaison on appelle ça le cochon, mais elle a été torturée comme une femme c'est-à-dire elle a eu des tortures spécifiques de femmes, d'abord les bordées d'injures que les soldatesques lui envoient au visage et envoient au visage de chaque algérienne arrêtée, grossières, obscènes, et puis le viol, pour ce qui concerne Djamila on l'a violée avec une bouteille de bière et comme elle était très croyante très conditionnée par sa culture, par ses tabous religieux, elle ne voulait même pas qu'on le dise, et elle disait je ne suis plus rien, je suis à jeter aux ordures, même ma famille ne comprendrait pas, non seulement elle se sentait coupable, mais elle se sentait effacée au fond comme femme. Elle se sentait niée dans sa dignité de femme et par conséquent elle ne voulait pas qu'on le dise et c'est le cas je dois dire parce que le cas de Djamila n'est pas unique, toutes les algériennes arrêtées ont été systématiquement violées et toutes ont gardées le silence ».

On voit que cette torture-là est bien spécifiquement adressée à Djamila en tant que femme par des hommes. Ils ont utilisé la violence et cet acte de pénétration sexuelle en utilisant une bouteille de bière pour la briser en tant que femme. Cette triste chanson de Francesca Soleville, utilisée dans la même émission, laisse transparaître la douleur que la chanteuse éprouve pour Djamila, en une sorte de sororité qui communique les peines endurées par ces femmes torturées :

« Au sous-sol d'El Biar, ils traînaient leurs captures on surnommait aussi l'endroit centre de tri quelques soldats chantaient pour étouffer les cris de ceux qu'on remontait meurtris par la torture. Ceux qui t'ont abimée de manière indicible tu les reconnaîtrais sur la moindre photo mais le juge impartial te demande plutôt de délivrer leurs noms... la cour est impassible Djamila.

On fait taire les voix, on censure les lignes de Sagan Signoret, Halimi, Simone de Beauvoir, ou Germaine Tillion dont le cri m'aide à voir, dénoncer haut et fort ces pratiques indignes. On t'éloigne d'Alger (...) ».

Concernant Djamila Boupacha, Gisèle Halimi évoque la manière dont elle l'a défendue dans *Le lait de l'oranger*, et comment après avoir gagné le procès et alors que Djamila voulait rester en France, elle a été kidnappée par le F.L.N qui ne voulait la voir nulle part ailleurs qu'en Algérie. Cela souligne l'impossibilité des femmes d'avoir une emprise sur leur destin, puisque ceux de son propre camp, pour lesquelles elle s'était mise en danger et faite arrêter, l'ont forcée à suivre le destin qu'ils avaient tracé pour elle. C'est ce que Francesca Solleville raconte dans la suite de sa chanson sur Djamila :

« Les hommes te prieront de quitter le forum
Comme s'ils étaient seuls à écrire l'histoire
Djamila
Madame à la maison, monsieur gagne la guerre
Tout sera comme avant, selon l'ordre établi
Elle aura des petits, dans l'ombre et dans l'oubli
Qu'importent les combats qu'elle entreprit naguère ».

Maintenant que nous avons passé en revue les différentes façons dont s'exerçait la biopolitique sur le corps des femmes selon *2000 ans d'histoire*, nous pouvons aborder le dernier grand trait commun à bon nombre d'émissions dévolues à l'histoire des femmes, surtout les plus contemporaines : la prise de pouvoir. Après l'oppression, la libération, sous toutes ses formes et dans plusieurs sphères de la vie sociale. Les femmes trop longtemps assujetties, corsetées, dominées, se sont libérées, émancipées, ont investi la sphère publique, le marché du travail, les postes à responsabilité, comme Patrice Gélinet va le souligner en maintes occasions. C'est un véritable basculement, résumé si l'on emprunte les propos de Jean-Jacques Courtine dans *Déchiffrer le corps, penser avec Foucault* par : « ce par quoi le pouvoir était fort devient ce par quoi il est attaqué... le pouvoir s'est avancé dans le corps, il se trouve exposé dans le corps même ». C'est particulièrement vrai en ce qui concerne la biopolitique du corps des femmes, où le pouvoir s'était arrogé tous les droits, le nombre d'enfants qu'elles devaient faire, l'absence de plaisir sexuel, le port du pantalon prohibé, l'adéquation permanente à la figure de mère et la sujétion aux normes définissant la féminité légitime, etc. Toutes ces oppressions, les femmes vont les renverser en se réappropriant leurs corps. Nous analyserons cet aspect en traitant plus particulièrement des différentes luttes féministes. Mais avant que n'émergent ces revendications spécifiques, nous devons nous intéresser plus généralement à la relation que les femmes ont entretenu avec le pouvoir, car

elle est abordée dans *2000 ans d'histoire*, avant que les femmes ne libèrent leurs corps, elles ont eu des velléités de participation à la vie publique, sans être spécialement féministes ; nous analyserons ainsi les différents liens qui ont uni les femmes au pouvoir, qu'il s'agisse de contestation sociale, de manifestations, ou simplement de droit de vote, avant de traiter de leur fameux « empowerment » en tant que femmes.

Chapitre IV. Les femmes au pouvoir

C'est l'un des grands leitmotiv des émissions sur l'histoire des femmes : ce passage si crucial du statut d'objet à celui de sujet, de la ménagère à la manager, de la femme qui sort du cadre exclusivement maternel auquel elle avait été cantonnée pour investir de plein droit, pêle-mêle, le marché du travail, la sphère publique, les études supérieures, etc... Autant de sphères jusque-là dévolues aux hommes. Mais cette histoire-là est la résultante de toutes une série de micro-avancées, de petits pas, de destins féminins qui ont marqué leur époque et, sinon fait avancer les mentalités, du moins les ont marquées. Au niveau historiographique, on retrouve ici dans une certaine mesure une « histoire des grands hommes » mais faite justement par les « grandes femmes », cette fois-ci. Dans le désordre, des émissions sont ainsi consacrées à Louise Michel, Simone de Beauvoir, Marie Curie, Gisèle Halimi, Elisabeth Badinter, Lucie Aubrac.

Ces approches « par le haut » ne font pas occulter d'autres mouvements plus généraux qui caractérisent l'ensemble des femmes (arrivée de la contraception, légalisation de l'avortement, intégration à l'enseignement supérieur). Mais le moteur de l'histoire semble être intimement lié à ces trajectoires de femmes qui font basculer un rapport de forces grâce à leurs engagements, telle par exemple Gisèle Halimi lors du procès de Bobigny concernant l'avortement. Encore une fois il est difficile ici de prétendre synthétiser la tonalité de toutes les émissions qui composent le corpus, aussi nous allons aborder différentes facettes du rapport que les femmes entretiennent avec le pouvoir, en réunissant artificiellement dans des mêmes ensembles des émissions qui ont a priori peu de choses à voir entre elles. Mais nous allons tâcher de montrer que trois grandes caractéristiques permettent d'appréhender la façon dont *2000 ans d'histoire* a articulé les femmes et le pouvoir.

Tout d'abord nous allons analyser le rapport que les femmes entretiennent avec l'ordre établi ; quelles figures ont été mises en avant dans ce bras de fer qui pouvait sembler perdu d'avance ? Nous allons voir que certaines, telles Louise Michel avec la commune ou Lucie Aubrac pendant la Résistance, ont choisi la contestation politique et l'entrée en « résistance ». Une autre possibilité va être l'engagement politique à proprement parler pour conquérir de nouveaux droits pour les femmes : soit par la voie institutionnelle et l'entrée au gouvernement,

comme Simone Veil ou Françoise Giroud, soit par les manifestations et la volonté de mettre « la règle à l'envers », pour reprendre le titre d'un chapitre d'un ouvrage de Nathalie Zemon Davis. Ce répertoire d'actions va se caractériser par des manifestations, des injonctions adressées au monde politique, des happenings, etc.

Dans un deuxième temps, nous allons analyser comment *2000 ans* a évoqué toutes les avancées qu'ont obtenues les femmes. Nous évoquerons l'intégration à la sphère publique, négociée, pacifiée, institutionnalisée, notamment à travers le droit de vote accordé aux femmes, la parité et la quête d'égalité professionnelle. En effet, les femmes vont accéder à des postes à responsabilité, se faire une place parmi les grands noms retenus par la postérité, comme Marie Curie par exemple, et vont cesser d'être des victimes de la domination masculine pour prendre le contrôle de leurs vies. D'autre part, nous aborderons la réappropriation du corps féminin par les femmes, qui est une avancée majeure. Il s'agit de la fameuse libération du et par le corps dont parlait Gisèle Halimi. Cette libération va principalement passer par la contraception et l'avortement.

A) Le rapport des femmes au politique

Les « grandes femmes » présentées dans *2000 ans d'histoire* ont eu différents rapports au pouvoir. Les figures marquantes incarnant la contestation politique et l'entrée en résistance sont Louise Michel et Lucie Aubrac. Mais de manière plus anonyme, il nous faudra aborder également les femmes dans la Résistance française, ainsi que l'intégration à la sphère publique qui est passée notamment par le droit de vote accordé aux femmes. Enfin, certains combats féministes vont être l'occasion de mettre la « règle à l'envers » pour exiger certains droits, certaines avancées sociales. Nous aborderons ici les différentes manifestations, happenings, meetings, évoqués par *2000 ans d'histoire*. Il nous semble intéressant ici de nous attacher à la forme, autant qu'au fond ; nous avons commencé à le faire dans la première partie pour montrer comment étaient construites les émissions, mais ici l'étude des procédés stylistiques et des emplois d'archives sont intéressants car ils révèlent la façon dont *2000 ans d'histoire* théâtralise l'héroïsme féminin, met en scène le courage politique de ces femmes qui se sont engagées.

1) La contestation et l'entrée en résistance

Louise Michel et Lucie Aubrac n'ont a priori en commun que l'étiquette de « grandes femmes » qui ont marqué l'histoire de France, ont brillé par leurs engagements et leur détermination. Mais dans *2000 ans* les émissions réalisées sur ces deux femmes héroïques présentent des traits communs. Tout d'abord, on peut remarquer que toutes deux ont un rapport extrême avec le pouvoir dans la mesure où chacune en son temps en a contesté la légitimité : Louise Michel lors de la Commune pour s'opposer à Adolphe Thiers, et Lucie Aubrac pour lutter contre le gouvernement de Vichy. De plus, dans les deux émissions, il y a la construction d'un héroïsme féminin et la théâtralisation du courage politique. L'idée reste de dramatiser certaines scènes pour toucher l'auditeur et lui faire saisir la grandeur de ces femmes et leur empreinte sur leur temps. Cela passe notamment par des citations chocs et des archives ou extraits de films.

Pour la plus célèbre des communardes, on voit dès le début la façon qu'a Louise Michel de faire fi de la domination masculine et d'afficher publiquement ses convictions politiques dans cet extrait d'un film sur Louise Michel :

« J'appartiens toute entière à la révolution sociale. Et j'accepte la responsabilité de mes actes. Vous m'accusez d'avoir participé à l'assassinat des généraux. À cela, je réponds oui. Quant à l'incendie de Paris, j'y ai participé. On me dit que je suis complice de la commune. Assurément oui. Vous êtes des hommes et je ne suis qu'une femme, pourtant je vous regarde en face. Nous n'avons jamais voulu que le triomphe des grands principes de la révolution. Prenez ma vie si vous la voulez, je ne suis pas femme à vous la disputer un seul instant. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part... Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi. »

Cette bravoure lui vaut d'ailleurs ce commentaire de Victor Hugo : « ce jour-là elle était plus grande qu'un homme », ce qui signifie qu'il renverse la hiérarchie habituelle de l'homme supérieur à la femme et fait une exception pour Louise Michel à cet instant, ce qui n'est pas rien.

Cette théâtralisation de la bravoure politique passe aussi par des procédés narratifs précis qui permettent à l'auditeur de se rejouer la scène mentalement : « et pour faire cette déclaration elle a soulevé son voile pour regarder bien dans les yeux les hommes qui allaient la juger ».

Cette détermination politique l'accompagne tout au long de sa vie comme le souligne un autre extrait du même téléfilm où la comédienne incarnant Louise Michel déclare : « je n'ai pas toujours été vêtue de noir. Je porte le deuil de la commune. Je me suis jurée de garder cette

couleur jusqu'à ma mort ». On a donc le portrait d'une femme dont la détermination est sans failles, qui va jusqu'au bout de ses idées.

Pour Lucie Aubrac, les procédés sont en grande partie semblables. En effet, il y a aussi une construction immédiate de cette figure de l'héroïsme féminin avec un hommage politique (rendu le jour de sa mort) qui est situé en début d'émission :

« Il y a des gens qui à eux seuls pourraient représenter un pays, Lucie Aubrac est de ceux-là. Figure emblématique de la résistance pendant la guerre, et figure tout aussi remarquable de la résistance à la haine et au racisme dans les années de paix, la mémoire de cette femme exceptionnelle décédée mercredi dernier à l'âge de 94 ans a eu droit aujourd'hui à une cérémonie solennelle, grand personnage, grand hommage, aux invalides à Paris ».

Jacques Chirac : « face à l'injustice, face à l'arbitraire elle a répondu par la rébellion, par le courage, face au déshonneur de l'armistice et de vichy, elle a répondu par un patriotisme inébranlable. Avec Lucie Aubrac c'est une lumière rayonnante de la résistance qui vient de s'éteindre ».

Une autre construction de la forme d'absolu qu'incarne Lucie Aubrac passe par la narration de ses exploits, notamment lorsqu'elle vole à la rescousse de son mari et le délivre de manière incroyable, tellement incroyable que l'on en vient à douter de la possibilité d'une telle action :

Patrice Gélinet : « alors c'est incroyable Laurent Douzou, l'audace de Lucie Aubrac jouant le rôle d'une jeune fille enceinte, elle l'était vraiment mais elle était mariée, et là elle se fait passer pour une jeune fille déshonorée pour tenter de faire évader un pseudo fiancé qui était en réalité son mari Raymond Aubrac, c'est tellement audacieux qu'on a parfois douté de la réalité de cette scène telle qu'on l'a entendu dans le film de Claude Berri.

Laurent Douzou : oui on en a douté je dirais que dans le détail on ne sait pas encore toujours comment les choses ont pu se passer (...) ».

Avant d'être des héroïnes, Patrice Gélinet montre une enfance mythifiée, pour Louise Michel sans qu'il soit besoin d'ajouter quoique ce soit, puisque « elle voulait être publiée et elle s'est mise à écrire à Victor Hugo. Victor Hugo immense poète royaliste à l'époque, célébrité en France, qui avait toutes... ne serait que de grandes actrices à ses pieds, et il a quand même pris le temps de lui répondre ; une correspondance a été échangée entre eux, ce qui prouve déjà un certain trait de son caractère, c'est sa grande force de persuasion extraordinaire, de répondre à cette pauvre provinciale seule dans son petit château la bon c'est merveilleux ». On voit donc que sa vie a été très tôt hors du commun. Pour Lucie Aubrac, l'enfance mythifiée l'a davantage été par Lucie Aubrac elle-même, dont les historiens rappellent qu'elle déformait la réalité,

cherchait toujours à lui opposer ce qu'elle voulait voir être sa vérité :

Lucie Aubrac : elle a reconstruit énormément sa jeunesse, je dirais de sa naissance jusqu'à la guerre, sans que souvent il y ait beaucoup d'enjeu, on ne comprend pas très très bien

PG : oui, elle ne cache rien de gênant ou compromettant

LA : non mais ce que vous avez dit sur ses études par contre est très important, c'est quelqu'un qui a pas fait le lycée qui a fait les cours complémentaires et qui a la force du poignet s'est élevée jusqu'à l'agrégation d'histoire et ce n'était pas un mince effort ».

Sans parler de la reconstruction de son enfance par Lucie Aubrac, Patrice Gélinet et Laurent Douzou insistent sur le fait qu'elle était « déjà très engagée politiquement et engagée au PC ». Cela donne l'impression que dans les deux cas, on naît héroïne plus qu'on ne le devient. Comme si elles étaient providentielles et que leurs trajectoires antérieures les avaient logiquement conduit à incarner pour l'une la Commune et pour l'autre la Résistance.

Pour rendre ces héroïnes féminines complètement crédibles, il faut montrer qu'elles n'ont pas démerité dans des actions qui auraient été également périlleuses pour des hommes. Il y a donc la références à des attributs traditionnellement masculins : « oh oui elle a pris les armes dès le premier jour avec une sorte d'excitation elle le dit « j'aime l'odeur de la poudre, le bruit du canon » explique Xavière Gauthier à propos de Louise Michel. On trouve également des comparaisons fréquentes avec les hommes, présentes surtout dans l'émission plus générale portant sur « les femmes dans la Résistance française » avec Christine Levisse-Touzé : elles « ont effectué les mêmes tâches et les mêmes risques que les hommes », déclare d'emblée Patrice Gélinet dans le chapeau de l'émission, comme s'il y avait une nécessité de les comparer à un héroïsme légitime, donc nécessairement masculin.

D'ailleurs, elles-mêmes ont intériorisé ce rapport à l'héroïsme genré : ces femmes résistantes « se sont senties comme les hommes de défendre la République (...) ». Elles feront en parallèle des hommes les mêmes choses qu'eux à Londres en 1940 sous les ordres de De Gaulle : « comme les hommes elles s'entraînent (...), signent un engagement militaire comme les hommes (...) ».

Y a-t-il une spécificité féminine dans la lutte ? Sans doute si l'on en croit Patrice Gélinet dans cette même émission qui déclare que pour elles c'était deux fois plus dur que pour un homme « car elles sont des mères de famille, des épouses, et font ce que seules les femmes pouvaient faire plus ce que faisaient les hommes ». Néanmoins, il souligne aussi qu'elles « participent à toutes les formes que peut prendre la résistance ».

Bien sûr, il ne faut pas croire que lutter quand on est une femme est la même chose que lutter

quand on est un homme : elles sont plus souvent agents de liaison par exemple car « elles passaient mieux à l'époque, étaient moins contrôlées » (Christine Levisse-Touzé). De plus, ce n'est pas « un fait courant que les femmes prennent les armes » et « vous trouverez peu de femmes à des postes de commande autre par exemple que le service social où là y avait des femmes qui commandaient » (Laurent Douzou). Elles seront obligées parfois de se travestir, d'emprunter des noms masculins, pour se faire une place parmi leurs pairs : Ainsi pour Louise Michel « on ne savait pas à ce moment-là (quand elle combattait en armes) que c'était une femme car elle s'habillait assez souvent en garde national » (Xavière Gauthier).

Pour la résistance française, Christine Levisse-Touzé évoque la figure de Marie-Madeleine Fourcade dont le pseudonyme était « hérisson, car cela lui facilite la tâche d'avoir un pseudonyme masculin ! ».

Enfin, l'héroïsme féminin « ordinaire » semble se caractériser par une certaine humilité, une capacité à sortir des rangs des anonymes et à les regagner une fois la besogne achevée : Ainsi Lucie Aubrac « reprend ses activités de professeure d'histoire comme si rien ne s'était passé, elle rentre un peu dans l'anonymat (...) ». Et les femmes résistantes qui demeurent trop peu connues « n'ont pas demandé la reconnaissance » pour une large partie d'entre elles : « beaucoup sont rentrées aux foyers à leurs activités. Elles n'ont rien demandé » (Christine Levisse-Touzé).

Pour conclure, on peut souligner que retomber dans l'anonymat ne signifie pas renoncer à ses convictions ; ces portraits de femmes héroïques sont marquées par une sorte de jusqu'au-boutisme :

Lucie Aubrac a ainsi « toujours employé un mot intéressant dans sa vie elle a dit on peut toujours gagner si on le veut » (Laurent Douzou). Après la guerre elle va ainsi continuer à « résister, ça doit se conjuguer au présent elle n'a jamais cessé de se battre, non seulement pour rappeler le souvenir de la résistance mais aussi pour des tas d'autres causes (...) ».

Pour Louise Michel il est souligné qu'elle s'est battue « jusqu'au dernier jour de la Commune ».

Après avoir analysé la construction de ces figures de l'héroïsme féminin, qui ont choisi la contestation sociale et l'entrée en résistance, nous pouvons étudier l'engagement politique de femmes qui se sont lancées dans la conquête de nouveaux droits pour les femmes. Que ce soit par la voie institutionnelle et l'entrée au gouvernement ou par la lutte dans la rue via manifestations et happenings. Il ne s'agit plus d'une opposition totale face au gouvernement ; ces femmes vont soit y rentrer directement, soit collaborer avec lui, le considérer comme un

« partenaire-adversaire » qui peut donner, après force dialogues et mouvements sociaux, les avancées sociales tant convoitées.

2) Les grandes figures féminines de l'engagement politique

Elles sont nombreuses, ces femmes célèbres pour avoir apporté leur pierre à l'édifice de l'émancipation féminine. *2000 ans d'histoire* revient longuement sur les vies de ces femmes, soit en convoquant des historien-ne-s pour évoquer leur biographie, soit avec le témoignage de ces femmes en chair et en os : ce fut le cas pour Gisèle Halimi, Françoise Giroud ou encore Elisabeth Badinter.

a) Un farouche attachement à l'indépendance

C'est une caractéristique sur laquelle se rejoignent ces femmes, comme on peut le souligner rapidement avec deux citations emblématiques, l'une de Gisèle Halimi et l'autre de Patrice Gélinet portant sur Simone de Beauvoir :

Gisèle Halimi : « Je savais que dans ma vie, ça pour moi c'était certain que je serai avocate, et que je défendrai, parce que c'était pour moi aussi me défendre, mais je savais aussi que je dépendrai économiquement de personne et surtout pas d'un homme ».

Quant à Simone de Beauvoir, « elle travaille. Pas question qu'elle soit dépendante de Sartre financièrement » (Patrice Gélinet).

Ces « grandes femmes » sont également reconnues par leurs pairs, leurs proches, leur génération, voire la société toute entière. Mais cette reconnaissance peut être longue à venir, et n'être attribuée qu'a posteriori.

b) La reconnaissance

Quoi de plus beau pour Simone de Beauvoir que d'obtenir l'approbation de son père, qui lui préférait sa cadette, correspondant plus aux normes traditionnelles féminines ? D'après Huguette Bouchardeau, elle a bien obtenu une forme de reconnaissance paternelle, quoiqu'un peu particulière : « son père lui disait d'ailleurs, c'était un compliment en retour, qu'elle avait le cerveau d'un homme et pour lui c'était vraiment une louange extrême ».

Patrice Gélinet : elle est vraiment l'incarnation de la femme libérée, Henry Gidel Marie Curie et pourtant l'égal aux hommes faisant même mieux qu'eux et pourtant elle n'était pas féministe.

Enfin, Marie Curie cherchait une approbation plus générale, puisqu'elle voulait légitimer la place en général des femmes sur le marché du travail, dans la filière scientifique. Par son action, elle voulait donner un exemple :

Henry Gidel explique ainsi qu'elle « voulait simplement qu'il soit dit que les femmes puissent faire ce que font les hommes sans que ça fasse de bruit, c'est tout ce qu'elle demandait n'est-ce pas, pas plus, en le prouvant par son exemple, sans revendications outrancières, persuadée d'ailleurs que ça ne servait à rien et que c'est plutôt son exemple et l'exemple d'autres femmes comme elles qui seraient productifs. »

Les femmes décrites par *2000 ans d'histoire* comme ayant milité pour une égalité des droits se caractérisent également par une volonté politique toujours renouvelée, traduisant une détermination à toute épreuve.

c) Une volonté politique toujours renouvelée

... Quitte à manifester une forme extrême d'engagement, comme en atteste cette citation placée en début d'émission : « il est temps pour les femmes de devenir les bourreaux y compris par la plus extrême violence » (Virginie Despantes).

D'autres femmes, plus mesurées, prennent également place dans cette longue marche vers l'égalité des droits. Parmi elles, on trouve Françoise Giroud, qui en Secrétaire d'État à la condition féminine en 1974 déclarait ainsi : « le moment est venu de vraiment s'occuper d'améliorer la condition féminine en France, et par améliorer j'entends personnellement changer sensiblement le rapport entre l'égalité des droits des hommes et des femmes ; les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes droits aujourd'hui en France, et ça ne signifie pas que les femmes sont égales des hommes, ça n'a pas grand sens puisqu'elles sont différentes, mais leurs droits doivent être les mêmes ».

Plus mesurée, car comme le souligne Patrice Gélinet lui-même ses propos sont « curieux ce ne sont pas des propos vraiment de féministe, il s'agit pas d'égaliser les hommes mais d'égaliser les droits.

FG : non je n'ai jamais été une féministe radicale ».

Pour Simone de Beauvoir la question se posait en termes très simples : ce qui allait permettre d'enfin égaliser l'équation était le facteur travail. Comme elle le souligne dans une interview, « pour moi ça se réduit à quelque chose de très simple. Il faut que les femmes travaillent. Comme ça elles ne seront plus des parasites. Elles s'en trouveront bien mieux, et je crois aussi les hommes car je crois qu'ils se plaignent souvent d'être dévorés par les femmes qui ont pas de métier ».

Dans un entretien téléphonique, en 1949 soit l'année de parution du *deuxième sexe*, elle déclare aussi que le travail est une « garantie de leur indépendance (aux femmes), de la conscience qu'elles prendront d'elles-mêmes, des responsabilités qu'elles auront à assumer, et la base sur laquelle elles pourront revendiquer des droits civiques et trouver leur place dans la société. Et trouver leur bonheur par-dessus le marché en même temps que leur liberté. » Néanmoins, Michelle Perrot nuance le propos dans l'émission sur le travail des femmes en rappelant que « le travail salarié pour elle, elle n'a pas tort, c'est l'accès au marché libre et à l'indépendance économique condition nécessaire de l'indépendance, mais évidemment pas condition suffisante. Dire que par là elles vont arriver au bonheur, on retrouve les illusions du bonheur des années 1945 1950.

Patrice Gélinet ne masque pas les zones d'ombre de la vie de ces femmes, rappelant pour Simone de Beauvoir qu'elle a travaillé pour Vichy sur recommandation de Sartre, ce qui paraît incroyable aujourd'hui tant elle a été érigée au rang d'icône absolue du féminisme.

Une autre femme engagée, Gisèle Halimi, choisit de défier l'État en jouant sur le plan du droit. Elle est sur tous les fronts, et ne défend pas uniquement la cause féministe. Patrice Gélinet la décrit comme une « avocate irrespectueuse comme elle se définit elle-même, (...) qui a défendu les indépendantistes tunisiens, les torturés et les femmes violées de la guerre d'Algérie, le droit à l'avortement et la loi sur la parité. Engagée dans toutes les grandes batailles politiques et morales de notre époque (...) ».

Enfin, une autre figure de l'engagement féminin à laquelle n'est pas consacrée une émission entière mais qui est citée à de nombreuses reprises est Simone Veil. Son rapport au politique a été particulier, puisqu'elle a porté le projet de la légalisation de l'avortement contre son propre camp, en comptant sur les voix de la gauche pour que le texte puisse être adopté. Son combat,

elle l'a mené la tête sur les épaules et de manière très digne comme on peut s'en rendre compte dans cette archive utilisée par Patrice Gélinet : « Monsieur le président, mesdames messieurs les députés, si j'interviens aujourd'hui à cette tribune ministre de la santé femme et non parlementaire pour proposer aux élus de la nation une profonde modification de la législation sur l'avortement, croyez bien que c'est avec un profond sentiment d'humilité devant la difficulté du problème, comme devant l'ampleur des résonances qu'il suscite au plus intime de chacun des françaises et des français, et en pleine conscience de la gravité des responsabilités que nous allons assumer ensemble ».

L'engagement de ces « grandes femmes » est donc pluriel, chacune à sa manière définissant son rapport au politique et les stratégies pour obtenir de l'État, partenaire-adversaire, la reconnaissance et les avancées sociales auxquelles les femmes peuvent légitimement prétendre.

Mais la posture individuelle ne suffit pas, le funeste destin d'Olympe de Gouges qui fût guillotinée pour ses engagements féministes subversifs en témoigne. Pour que le combat aboutisse, le nombre et la médiatisation sont des facteurs indispensables. Les femmes vont alors mettre la règle à l'envers pour faire avancer leur cause.

3) La règle à l'envers

Par règle à l'envers, s'entend la volonté de la part des femmes de retourner le stigmate, de renverser un rapport de forces en mettant à mal les symboles de leur domination, que ce soit en faisant des manifestations, des happenings, des meetings, etc. *2000 ans d'histoire* insiste sur cette dimension importante de l'histoire des femmes qu'est l'action collective ; il ne s'agit pas que d'une histoire de « grandes femmes » mais aussi d'une histoire qui a été portée par des générations de femmes ayant exprimé leur colère, leur sentiment d'injustice, leur exaspération. Nous pouvons dresser un état des lieux sommaires des différents répertoires de l'action collective utilisés par les femmes et présentés dans *2000 ans d'histoire*.

Avec le *deuxième sexe*, Simone de Beauvoir montre qu'on peut à la force de la plume démontrer les clichés sur les femmes, quitte à s'attirer les foudres du sexe masculin : par exemple François Mauriac n'hésita pas non plus à s'emparer de sa plume, pour écrire rageusement aux Temps Modernes : « J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne ».

Quant aux modalités de l'engagement de Simone de Beauvoir à proprement parler, Huguette Bouchardeau montre qu'elle a suivi les canaux du mouvement social, de la contestation, de

l'effervescence associative, plutôt que la politique conventionnelle :

« Et comme pour beaucoup de femmes elle fait la découverte qu'on peut entrer dans le monde politique en refusant justement les partis politique toute la cuisine politique et elle a trouvé dans le mouvement des femmes une chaleur, une solidarité qu'elle avait trouvé nulle part ailleurs. Elle s'est engagée avec une sorte de juvénilité, acceptant de participer à de multiples réunions, a créée dans les temps modernes la rubrique « le sexisme ordinaire » pour le dénoncer, elle a lancé la ligue des femmes, a participé à Choisir, a signé le manifeste sur l'avortement. »

Les femmes n'ont pas hésité à investir la rue, donc l'espace public, pour être médiatisées et interpellier le politique. C'est grâce à la médiatisation qui s'en est suivie à l'époque que Patrice Gélinet a pu sélectionner quelques archives emblématiques de cette contestation. Par exemple, ce reportage de France Inter de Frédéric Pommier, le 8 mars 2003 (tirée de l'émission Elisabeth Badinter, le féminisme aujourd'hui) :

« Une centaine de femmes dans les rues de Nantes, hier soir, un défilé pour dénoncer les violences qu'elles subissent au quotidien, violence conjugale, en premier lieu, une française sur dix en serait victime, c'est le collectif « Encore elles » qui organisait la manifestation à l'occasion de la journée mondiale des femmes qui a lieu ce samedi, journée marquée en France par de nombreuses initiatives notamment par l'arrivée à paris de la désormais fameuse marche des femmes ni putes ni soumises c'était cela leur slogan, un slogan qui a porté comme l'explique Ingrid l'une des marcheuses au micro de Nolwenn Lejeune.

« On arrive à toucher tout le monde, parce que même si il voit une affiche, même si il voit un petit truc à la télé, c'est déjà ça, ça fait prendre conscience que oui on a le droit de parler, oui on a le droit de dénoncer ce qui se passe, et même si on est dans une situation où on est enfermées dans cette loi du plus fort on peut s'en sortir, quand l'espoir est là on a tout à gagner, puis quand le combat collectif est là on a encore plus tout à gagner. ».

Il ne faut pas hésiter à recourir à l'humour pour tourner en dérision une situation jugée intolérable.

Cet extrait tirée des grands combats du féminisme, véritable ritournelle engagée, en témoigne :

« Jamais nous nous marierons, non non non, serons plus à la maison » (*elles chantent*).

(Un journaliste) :

« Environ 2000 femmes souvent jeunes quelquefois plus âgées défilent de la république à la nation, défilent à l'appel du MLF, le mouvement de libération de la femme. Le mot d'ordre central est, je cite, « briser les chaînes de l'esclavage qui depuis toujours réduisent à une condition inférieure la femme ». Cette marche est internationale puisque des manifestations semblables se déroulent aujourd'hui aux États unis, au Canada, en Italie et en Allemagne.

Et pour ces descendantes des suffragettes, elles le revendiquent d'ailleurs, la première des libérations se situe sur le plan sexuel. Les militantes féministes de 1971 réclament en toute priorité une sexualité heureuse et déchargée des angoissants problèmes matériels. Et elles revendiquent la contraception libre et gratuite et la liberté de l'avortement. »

« Nous sommes toutes des avortées » (elles scandent).

Enfin, sont évoquées des mobilisations induites par... l'absence de mobilisations des féministes, justement. Elisabeth Badinter souligne à ce titre que Ni putés ni soumises s'est constitué pour pallier les limites de l'engagement féministe de l'époque : « Par ailleurs il y a depuis une dizaine d'années dans les banlieues les plus défavorisées, une situation faite aux jeunes filles et en particulier aux jeunes filles d'origine maghrébine, une condition insupportable. Non seulement je ne nie pas cette violence, ce serait obscène de ma part, mais je ne peux pas m'empêcher de me dire, sûrement comme beaucoup d'amis féministes, de me dire nous n'avons rien fait pour elles, il a fallu que ces jeunes filles de ni putés ni soumises trouvent la force en elles-mêmes après des actes atroces comme l'affaire de Sohane, les viols de ces filles, mille exemples de violences insupportables quotidiennes, il a fallu que ces jeunes femmes aient le courage de se montrer, d'en parler. Et nous autres féministes je dirais qui ne courent pas avec ce problème de l'intégration, nous n'avons rien fait et je dois être juste si nous n'avons rien fait collectivement c'est aussi peut être par une sorte de discrétion et de pudeur, ce n'était pas si simple d'aller faire la leçon dans les quartiers, en disant « nous vous imposons de changer ». Et voilà. J'y vois aussi une forme de modestie. »

Ce qui est également mis en avant, c'est outre des modes d'action qui sont variées et peuvent être très ironiques, l'absence des femmes dans les événements de mai 1968.

En effet, dans les grands combats du féminisme PG rappelle qu'elles utilisent des slogans chocs comme « il y a encore plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ! ou alors « un homme sur deux est une femme ! » dans les années 1970. Mais pour ce qui est de 1968, les femmes ne semblent pas avoir été très présentes : Patrice Gélinet et Sylvie Schweitzer le

relèvent par exemple dans l'émission les femmes au pouvoir : « et à ce moment-là il y a mai 1968, bien sûr, même si les femmes dont on fit qu'elles sont peu présentes dans la révolution de 1968...

Patrice Gélinet : et c'est vrai qu'elles sont pas nombreuses hein !

Sylvie Schweitzer : c'est juste... ».

Il le rappelle également dans l'émission sur les grands combats du féminisme avec Michèle Riot-Sarcey :

« (...) on s'attend à ce qu'il y ait des revendications féministes en 1968 or la parole est surtout aux hommes on ne voit pas beaucoup de femmes, on les voit sur les barricades mais c'est les hommes qui s'expriment, en 1968 la cause des femmes passe après ?

MRS : « vous avez raison il faut attendre les années 1970 pour que le mouvement féministe soit massivement pris en charge par les femmes de manière totalement différente, elles ont inventé une nouvelle théorie de l'égalité ».

B) Les avancées

Dans ce deuxième volet des « femmes au pouvoir », nous nous intéressons aux avancées qu'ont connues les femmes. Leur histoire politique a été marquée par l'intégration à la sphère publique, via le droit de vote, la loi sur la parité, et l'égalité professionnelle. Leur histoire du corps, que nous avons longuement évoqué en troisième partie, franchit également un cap avec la réappropriation du corps des femmes par elles-mêmes, via la contraception et l'avortement notamment, ce qui leur permet de sortir de la sphère privée. Patrice Gélinet souligne néanmoins la différence entre la théorie, les textes, et les faits : « dans les années 1970, le grand tournant pratiquement tous les obstacles à l'égalité du moins dans les textes finissent par sauter, y a le divorce par consentement mutuel, y a la mixité dans les concours de la fonction publique... tout ce qui fait obstacle disparaît, dans les textes mais pas dans la réalité, car il y a égalité mais pas équité (...) ».

1) Intégration à la sphère publique

Il arrive que des figures féminines soient tellement à l'avant-garde, tellement en avance sur le temps, qu'il faut les évoquer puis faire un bond dans le temps de 150 ans pour voir la réalisation de ce que déjà, de leur temps, elles appelaient de leurs vœux. Ainsi Patrice Gélinet

accorde une place à Olympe de Gouges au panthéon des femmes qui souhaitaient l'intégration des femmes à la sphère publique en la citant de manière très solennelle: « la femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits », Olympe de Gouges, déclaration des droits de la femme, 1791 (émission sur les grands combats du féminisme).

Il la décrit en véritable martyr, qui a payé de sa vie son engagement :

Patrice Gélinet : elle a voulu être un homme d'Etat et la loi a puni cette conspiratrice d'avoir oublié les vertus qui conviennent à son sexe. C'est ce qu'écrivait le moniteur universel au lendemain de la mort d'ODG guillotiné le 3 novembre 1793. Déçue par la révolution française dont la déclaration des droits de l'homme avait oublié ceux de la femme, elle avait écrit une déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. « La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits disait-elle,

elle a le droit de monter à l'échafaud elle doit avoir celui de monter à la tribune ». Deux ans plus tard Olympe de Gouges montait à l'échafaud et les françaises ont dû attendre 150 ans avant de monter à la tribune et d'obtenir le droit de vote. »

a) Le droit de vote

Ce droit de vote fut une véritable épopée pour les femmes. Olympe de Gouges menée à l'échafaud, on peut se demander si le glorieux épisode de la Révolution française le fût tout autant en ce qui concerne les femmes. Dans l'émission 29 avril 1945 les femmes votent avec Michèle Riot-Sarcey nous trouvons ce constat, clair et net : « les femmes ont été oubliées pendant la révolution ». Elles n'ont pas été pensées en tant que citoyennes, comme faisant partie de la sphère publique. Cela a duré jusqu'en 1944 lorsque le général De Gaulle leur a accordé le droit de vote.

Il est rappelé dans plusieurs émissions les paradoxes que cela a pu engendrer, notamment dans les années 1930 lorsque Léon Blum a fait entrer dans son gouvernement des femmes qui par ailleurs n'avaient pas le droit de vote. Ce fait politique est rappelé par Patrice Gélinet dans trois émissions en plus de celle que nous avons déjà citée, une sur les femmes au pouvoir avec Sylvie Schweitzer, et une autre avec cette même Michèle Riot-Sarcey portant sur les grands combats du féminisme, et une sur l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule avec Rebecca Rogers.

PG : « (...) Blum prend trois sous-secrétaires d'Etat, pas des ministres complets, dans son gouvernement, alors qu'elles n'ont pas le droit de vote ! C'est un paradoxe. Ce n'était pas dans le programme de Blum du Front Populaire de donner le droit de vote aux femmes d'ailleurs !

(...)

« C'est passé au vote trois fois entre les deux guerres, à chaque fois le Sénat bloquait, la Chambre des députés donnait largement la majorité. Les Sénateurs donnaient des arguments d'un sexisme extraordinaire, presque inaudibles pour une femme. Blum installe 3 femmes sous-secrétaires d'Etat, deux forts connues, Cécile Brunshvicg ardente féministe et la fille de Marie Curie ».

Parmi les raisons avancées pour justifier d'un tel retard français, Patrice Gélinet évoque un vote des femmes qui « aurait la particularité d'être conservateur » ou le fait qu'on « craignait qu'elles ne votent sous l'influence de leur mari... ». Michèle Riot-Sarcey complète : « ou la tutelle de l'Eglise, y avait tous ces arguments qui étaient pas faux en soi, ils étaient totalement liés à l'incapacité de comprendre l'égalité au sens individuel du terme, dans la multiplicité des différences ».

La Seconde Guerre Mondiale semble avoir joué un rôle de catalyseur : « les femmes aussi avaient consacré une partie de leur vie à résister, à être partie prenante des événements, de la Seconde Guerre Mondiale, et il était nécessaire de mettre un terme à ce paradoxe c'était évident. Mais par ailleurs, comme une partie d'entre elles avaient été reconnues en tant que femmes, eh bien bon elles avaient donné des gages en quelque sorte qu'elles ne seraient pas identiques aux hommes, et en même temps qu'elles ne prendraient pas le pouvoir des hommes. Raison pour laquelle le droit des femmes a été considéré comme un non-événement en 1944 » (Michèle Riot-Sarcey dans les grands combats du féminisme).

2000 ans d'histoire met très souvent en relief l'état des mentalités au moment où un événement bouleverse la société. Dans le cas du droit de vote des femmes, l'archive utilisée est très intéressante, de l'avis même de Patrice Gélinet dans son entretien :

« La conquête de ce droit de vote qui était quand même élémentaire, et l'on entendait dans l'une des archives une femme dire « ah ben je vais peut-être demander à mon mari avant de voter, etc ». Vous voyez le pli des siècles là, et des femmes sinon soumises, du moins...

Laura Fernandez : oui y avait aussi celle qui disait qu'elle était contre le droit de vote.

Patrice Gélinet : oui tout à fait ! Ça c'était vraiment formidable, c'était assez extraordinaire comme archive (...).

Voici l'archive dont il est question :

« Aujourd'hui les femmes accompagnaient les hommes, et pour la première fois, conscientes

de leurs nouvelles responsabilités, elles ont voté.

- qu'est-ce qui vous a donné l'idée de voter de la façon dont vous avez voté ?
- Comme c'est la première fois j'ai pris un petit peu conseil de mon mari (rires)
- est-ce que vous êtes partisane du vote des femmes ? (un journaliste)
- Je suis très partisane du vote des femmes oui
- et moi je suis contre (voix de femme)
- (rire du journaliste) ah ben voilà qui est très intéressant et dites-moi pourquoi vous êtes contre
- eh bien écoutez, je trouve qu'une femme a beaucoup d'autres choses à faire à la maison que de s'occuper de politique...
- (la première femme:) mais justement ce n'est pas une raison même une femme qui a beaucoup d'enfants justement doit voter pour défendre les....
- (le journaliste) : pour ses enfants...
- (celle qui est pour le droit de vote) pour ses enfants, pour ses intérêts, pour l'intérêt de la France... ».

Patrice Gélinet rappelle alors qu'elles n'étaient pas tant à craindre que ça, puisqu'« elles votent surtout pour des hommes, en fait elles n'étaient que 5% à peine à la première assemblée entre 2 et 5% 33 femmes sur 586 à la chambre des députés (...) ».

Cela donne à voir combien les comportements allaient être longs à évoluer, tellement il était dans l'ordre des choses que les femmes ne se mêlent pas de politique. Une partie d'entre elles en était d'ailleurs intimement convaincue comme on peut l'entendre dans l'extrait.

Le droit de vote a d'ailleurs divisé les rangs des femmes dites « engagées ». Si l'on repense l'histoire en termes de « grandes femmes », on voit que chacune avait son idée et sa posture explicitées dans *2000 ans d'histoire* sur le sujet. Par exemple si l'on remonte jusqu'à George Sand, il est rappelé par Michèle Riot-Sarcey dans l'émission sur le vote des femmes que certaines femmes voulaient présenter George Sand à une élection, mais Patrice Gélinet souligne que pour elle « le vote ce n'est pas la priorité au fond en substance elle n'est pas contre mais y a d'autres combats à mener (..) ».

Pour Louise Michel, les choses étaient un peu différentes puisqu'en tant qu'anarchiste elle ne croyait au bienfait du vote ni pour les femmes ni pour les hommes : Xavière Gauthier rappelle que pour Louise Michel « ce n'est pas la peine que les femmes se battent pour le vote puisque les hommes n'ont plus n'ont pas à voter, c'est là qu'elle a divergé avec les suffragettes, c'est-à-

dire elle a dit c'est des oripeaux usés, ces histoires-là, ça va disparaître. Son programme c'était le cyclone : tout va sauter ».

Ce combat a donc une longue histoire derrière lui avant d'aboutir à ce fameux 29 avril 1945 lorsque les femmes ont voté pour la première fois. Un autre combat long à mener a été la parité, comme en atteste ce slogan de manifestation repris dans *2000 ans d'histoire* « Sénateurs n'ayez pas peur vous survivrez à la parité ! Hélas hélas ! ». Il a également divisé jusque dans les rangs du féminisme.

b) La parité en politique

« La parité hommes femmes en politique est inscrite dans la constitution depuis le mois de juin, le projet de loi qui sera présenté tout à l'heure en conseil des ministres est destiné à la mettre en pratique. Le texte prévoit que pour les municipales ou les régionales, chaque liste devra comprendre autant de femmes que d'hommes.

Une journaliste : « C'est sans doute la dernière ligne droite pour la parité hommes-femmes. Les sénateurs se sont finalement mis d'accord pour modifier le fameux article 3 de la Constitution.

Voix de femme : « ce n'est pas un article technique de la Constitution, c'est l'article qui rappelle que c'est le peuple qui exerce la souveraineté, donc il est fort heureux qu'hommes et femmes puissent l'exercer ensemble ».

La revue de presse de Stéphanie Duncan permet ici de rendre compte de l'état d'esprit des partisans du projet de parité, ainsi que ses fervents opposants :

« les oppositions sont vives, même parmi les féministes, la juriste Evelyne Pisier par exemple : « au nom d'une conception exigeante de l'individu citoyen universaliste, les femmes doivent refuser d'être gouvernées en tant que femmes. »

Vous-même Elisabeth Badinter en 1996 dans une tribune du monde vous en ferez d'autres également d'autres articles plus tard, au nom du principe d'universalité vous déclarez « non au quota de femmes. Désaccord de citoyenne, indignation de féministe et sentiment d'humiliation. Sommes-nous à ce point handicapées qu'il faille nous imposer par la contrainte constitutionnelle ? »

Des arguments que réfute la philosophe Sylviane Agacinski, par ailleurs épouse de Lionel Jospin est-ce que ça a une importance je ne sais pas, « alors si l'universalisme consiste de

façon abstraite à ignorer absolument la différence sexuelle, alors il faut faire la critique philosophique et politique de l'universalisme ».

Alors pour Gisèle Halimi une des initiatrices du projet de parité, il s'agit dit-elle de « donner à une démocratie inachevée mutilée de force des femmes, le moyen de refonder dans son pluralisme initial l'égalité des sexes ».

Roselyne Bachelot, alors députée RPR approuve aussi l'idée de modification de la Constitution, « des mesures volontaristes dit-elle sont absolument nécessaires pour sortir la France de la protohistoire », un projet défendu par Lionel Jospin et bientôt aussi par le président de la République Jacques Chirac lui-même, à la grande inquiétude d'Alain Minc qui voit dans le monde dans la parité une porte ouverte au communautarisme et aussi pour le journaliste Alain Gérard-Slama dans le figaro encore plus alarmiste : « une régression vers la barbarie, vers le totalitarisme. »

Même un manifeste, oui à l'égalité, non à la parité, publié en février 1999 dans l'Express, ne peut empêcher l'introduction du principe de parité dans la constitution votée par le parlement en juin 1999. »

Ce combat a, semble-t-il, été moins consensuel que les autres à l'intérieur des rangs féministes.

Le bilan est aussi présenté en demi-teinte : dans les grands combats du féminisme (mais pas seulement) Patrice Gélinet rappelle que la parité n'est pas atteinte, avec « dans les faits 20% de femmes à l'Assemblée Nationale aujourd'hui ».

c) L'égalité professionnelle ?

Préalable indispensable à toute égalité professionnelle, il faut que l'éducation des filles les porte non seulement au baccalauréat mais au-delà, il faut que les portes de l'enseignement supérieur leur soient ouvertes. On ne peut pas lister ici toutes les « premières femmes à », mais nous avons repris quelques-unes de ces précurseuses qui ont égalé leurs homologues masculins en fréquentant elles aussi les bancs de l'Université, le barreau, l'Armée... *2000 ans d'histoire* cite ainsi ces nombreuses femmes qui ont signé des avancées décisives pour les femmes. Cela permet de relier des trajectoires individuelles à une histoire plus générale, de personnaliser une Histoire plus globale des femmes.

Est ainsi évoquée la première fille à avoir obtenu son baccalauréat, Julie Daubier en 1861.

Simone de Beauvoir est aussi citée comme élève du cours Désir puis titulaire du baccalauréat

en 1925, avant d'obtenir l'agrégation de philosophie en terminant seconde, derrière Sartre. Patrice Gélinet dans le 100e anniversaire sur Simone de Beauvoir déclare à ce propos qu' « on a vu qu'ils étaient reçus, lui premier, elle seconde, mais on a jamais vu une femme aussi jeune obtenir l'agrégation de philosophie, et même d'ailleurs tous sexes confondus. »

La première femme avocate est évoquée dans l'émission les femmes au pouvoir :

PG : c'est Jeanne Chauvin je crois la première avocate en France.

Simone de Beauvoir : oui

PG : une femme célèbre, femme très féministe en plus

Quant à Marie Curie, elle est venue faire ses études supérieures en France ce qui était encore assez rare pour une fille à l'époque :

Henry Gidel : « Et à cette époque il était impossible de faire des études d'enseignement supérieur pour les femmes en dehors, à moins qu'on veuille accepter d'aller à Saint Petersburg et chose qu'une patriote comme Marie ne voulait pas faire, alors il y avait Paris, qui était la ville pour les Polonais la plus illustre, la capitale de la culture européenne, c'est donc pour cela qu'elle est allée, par désir, par soif de savoir, de prolonger ses études secondaires. »

(...)

« D'ailleurs vous savez à cette époque Marie n'était rien au point de vue administratif elle était simplement la femme de pierre et si on la laissait pénétrer dans les locaux de l'EPCI c'était uniquement par une espèce de tolérance pour la femme d'un confrère n'est-ce pas. »

La première femme à intégrer l'armée figure au palmarès dressé par *2000 ans d'histoire* : (tiré de l'émission les femmes au pouvoir) :

Extrait Louis Laforge pour France 3, en novembre 1999

Caroline Aigle va bientôt voler avec un Mirage 2000, cette jeune femme de l'armée de l'air, polytechnicienne, a reçu son insigne de pilote de chasse, c'est une première en France. Polytechnicienne de 24 ans, elle ouvre une nouvelle ère au sein de l'armée.

(Voix de femme) Ce matin le dernier domaine de l'armée réservé aux hommes a capitulé devant sa première pilote de chasse. « J'ouvre la voie pour celles qui vont suivre, y en a déjà une qui me suis, j'espère qu'il y en aura d'autres derrière ». Championne de France militaire de triathlon, est passée de polytechnique à l'école de l'air de Salon-de-Provence. Elle a suivi une formation à Tours pour 8 mois, a été à la base de Cazaux dans les Landes, pour apprendre le combat aérien. L'escadron qui l'accueillera oubliera vite le premier surnom du lieutenant aigle: moineau.

Enfin, la première femme à avoir intégré Polytechnique est aussi évoquée, au travers d'une

archive :

Pour la première fois une jeune fille de 19 ans elle s'appelle Anne Chopinet a été reçue à Polytechnique, et même une entrée triomphale puisque reçue majeure, c'est-à-dire première, notre future X défilera sûrement l'année prochaine sur les champs Elysées pour la revue traditionnelle du 14 juillet.

C'est timide et rougissante qu'elle répond à notre confrère de la télé Jean-Claude Sautey «je crois quand même que je l'ai vécu pour tout le monde oui.

Vous n'avez pas l'impression qu'on s'éloigne de vous et qu'on vous prend pour un monstre ?

Non ça va j'ai pas trop peur de ça encore.

Vous avez choisi une école de garçons, puis en plus une école disons militaire.

Pour moi ce n'est pas le principal le service militaire que je vais faire à l'école. si j'ai choisi Polytechnique, c'est à cause des débouchés qu'on a, parce que finalement on peut faire ce qu'on veut en sortant , aussi bien de la recherche ou un métier d'ingénieur. »

Souvent, ces retours en arrière permettent de faire un bilan sur le temps présent ; ainsi PG dans les femmes au pouvoir rappelle qu'« aujourd'hui « 3% de femmes à la tête d'entreprises de plus de 500 salariés ». Dans cette même émission, il est souligné combien les textes légitimant la domination masculine ont été longs à se modifier, voire à disparaître PG : les femmes vivent 45 ans sous la tutelle du père ou du mari. Une femme ne peut pas travailler sans l'autorisation du mari, ne peut pas gérer ses biens, ouvrir un compte en banque...

Sylvie Schweitzer : « jusqu'en 1965 ! Les dernières dispositions du code napoléonien début XIXe mettent fort longtemps à tomber »

Toutes les réussites féminines que nous avons évoquées, si elles sont incontestables, n'ont pas rimé avec acceptation sociale. En effet, les exemples ne manquent pas, relevés par *2000 ans d'histoire* pour rappeler que les hommes ne voyaient pas toujours ces carrières ascendantes d'un bon œil.

d) L'hostilité masculine

C'est l'assignation à la maternité qui a constitué le plus gros frein à la reconnaissance de la légitimité des femmes à être sur le marché du travail. Voici le genre d'arguments qui leur étaient encore avancés en 1970, en l'occurrence dans la bouche du Sénateur Jacques Henriot : « il me paraît plus utile d'envoyer les femmes aux lits plutôt que de les envoyer au travail.

Celles qui visent les boulons préféreraient croyez le bien rester au foyer plutôt que d'aller à l'usine. J'ai dit qu'il valait beaucoup mieux qu'elles soient au lit c'est une image pour bien dire que la France est dans une situation de dénatalité particulièrement grave ».

Les femmes n'ont donc rien à faire dans l'espace public, que ce soit à l'usine ou en politique, et dans les femmes au pouvoir, il est rappelé que Fabius apprenant la candidature à la présidentielle de Ségolène Royal aurait réagi en s'exclamant : « mais qui va s'occuper des enfants ? ».

L'émission sur le féminisme aujourd'hui, avec Elisabeth Badinter est aussi révélatrice des mentalités: (France inter, Gérard Courchel, le 8 décembre 1999).

« Chaque liste devra comprendre autant de femmes que d'hommes. Pour l'instant Hélène Jouan pendant les débats de l'AN la notion de parité est encore floue.

(Hélène) : « les vieilles habitudes ne se perdent pas facilement. À l'assemblée, les députés de droite ont toujours beaucoup de mal lorsqu'ils s'adressent à une femme ministre avec le genre des articles, question hier d'un député UDF à Elisabeth Guigou :

« La justice madame le ministre vous le savez, madame la ministre, si ça vous fait plaisir je vous le concède volontiers, j'espère que l'importance des femmes ne se mesure pas à la nature de l'article qui précède leur titre ! »

Réponse de la ministre de la justice : « je voudrais d'abord vous remercier d'avoir féminisé mon titre parce que je crois en effet que le langage structure la société ». (On entend des soupirs exaspérés dans l'assemblée).

En ce qui concerne la féminisation des noms, Gisèle Halimi a eu à cœur également de féminiser les titres, même si l'Ordre rechignait à se plier à cette féminisation :

« Gisèle Halimi : oui pas seulement pour une question de vocabulaire mais parce que j'estime que la féminisation, c'est-à-dire le vocabulaire emporte le fond, ne pas vouloir féminiser n'est jamais une attitude innocente c'est parce qu'on ne veut pas, qu'on conteste au fond aux femmes d'accéder comme elles l'ont fait comme elles le font d'accéder à des professions qui étaient jusque-là réservées aux hommes, mais surtout pour moi être avocate c'était comme je l'écris c'était emporter ma vie de femme dans le prétoire, ça n'était pas uniquement une féminisation, c'était une manière de plaider une manière d'avoir les angoisses que les avocats ont dans les procès difficiles, une manière de parler, une manière de vivre.

PG : je crois que le conseil de l'ordre a résisté longtemps à cette féminisation du mot avocat

hein.

GH : oh oui ».

En revanche pour Elisabeth Badinter la priorité n'est pas du tout à donner à la féminisation des noms, elle dresse une critique sévère des féministes qui se focalisent sur cet aspect-là :

« Si la féminisation des noms, des... fonctions s'impose ben voilà je prendrai ça très volontiers mais je ne crois pas que ça change grand-chose moi contrairement à Elisabeth Guigou au statut des femmes à leur évolution.

Juste une petite anecdote pour rire : Elisabeth Guigou était très attachée au fait qu'on l'appelle madame LA ministre, mais par ailleurs elle demandait à ce qu'on l'appelle madame LE garde des sceaux.

Patrice Gélinet : alors votre livre a suscité beaucoup de polémiques Elisabeth Badinter c'est vraiment un pamphlet contre le féminisme actuel dont vous dites qu'il n'a obtenu finalement rien de concret depuis une vingtaine d'années dites-vous. Rien n'a changé pour les femmes, en dehors peut-être de la féminisation des noms c'est peut-être un peu exagéré comme jugement non ?

Elisabeth Badinter : je ne dis pas exactement rien. Simplement, je fais le constat suivant : vingt ans après, il n'y a... les femmes assurent toujours 80% des tâches familiales, ... familiales, ménagères enfin tout ce qui relève du privé, les hommes n'en font pas plus, peut-être quelques minutes de plus en dix ans ce qui est lamentable et par ailleurs les femmes globalement je dirais sont toujours moins payées que les hommes à postes similaires et égaux. Alors y a un constat d'échec terrible je trouve de la part du féminisme parce qu'en vérité cela devrait être nos combats essentiels, il me semble qu'il faut changer ça et d'urgence, c'est compliqué je le reconnais et c'est surtout un travail sur les mentalités, au lieu de quoi le discours féministe qui s'est fait entendre depuis une quinzaine d'années, qui est essentiellement un discours d'association plus qu'un discours de philosophe à la Beauvoir, ou de grande, d'universitaires féministes, ce féminisme associatif a imposé une vision des femmes que je conteste, et qui me semble allant contre justement les progrès de la situation des femmes. »

Il n'y a pas que la sphère politique qui reflète un certain archaïsme et une certaine hostilité

masculine ; le milieu sportif n'était pas à l'abri de ce genre de stéréotypes également. En effet, l'émission sur Florence Arthaud permet lors d'une revue de presse de se rendre compte que pour expliquer ses succès, on préférerait dire d'elle qu'elle était un « vrai mec », comme si sa féminité aurait dû l'assigner à l'échec, et que le seul trait masculin pouvait expliquer sa victoire :

« Stéphanie Duncan : victoire et record mademoiselle Arthaud entre dans la légende titre l'Equipe. Jamais une femme n'avait réussi un tel exploit, gagner devant les hommes, et les meilleurs ! L'équipe qui parle d'un exploit historique, d'un coup d'État réussi par cette jolie femme de 33 ans. C'est en effet l'exploit féminin qui est mis en avant avec l'idée que si Florence Arthaud a gagné c'est qu'elle n'est pas vraiment une femme...

« Flo t'es un vrai mec » titre par exemple le Parisien à la Une

« C'est une marin qui a gagné » affirme l'Equipe magazine qui explique que pour rentrer dans ce monde d'hommes aux idées parfois aussi calleuses que leurs mains Florence a dû se culoter et vivre comme un homme. Tandis que pour le Quotidien de Paris à l'arrivée de la route du rhum on pensait découvrir une femme, un marin, on a découvert un drôle de phénomène : une star. En tout cas on peut parler d'un véritable phénomène Arthaud. Elles l'ont annexé ! Affirme par exemple le Point. Les femmes ont promu Florence Arthaud porte drapeau d'une revanche incontestée dans une rampante guerre des sexes, à la sortie des écoles dans les bureaux ou les clubs de gym (c'est-à-dire là où vont les femmes j'imagine ? Rires de Patrice Gélinet). Elles commentent l'exploit, admiratives, parlent de cette nana qui ne se décourage pas quand sa radio tombe en miettes. Jusque-là la mer c'était une histoire de mec. Le Monde le rappelle en effet depuis 12 ans qu'elle a choisi de partager la vie des coureurs d'océans Florence Arthaud ne s'est pas fait que des amis. Dans le but de minimiser son record certains dans le milieu de la voile ont fait valoir qu'elle disposait du plus gros budget actuel de la course open, quelques 12 million de francs pour la construction de son bateau Pierre 1er, et le programme de course, et qu'elle susciterait moins l'intérêt des médias si elle n'était pas justement une femme. Dans l'Humanité Fabrice Lanfranchi rappelle à ce propos la bagarre que vous avez menée Florence Arthaud pour arriver au plus haut niveau notamment pour convaincre les sponsors. Trop souvent, dit-il, ceux-ci misaient plus sur son joli minois pour espérer des retombées publicitaires que sur ses performances sportives. Les budgets qu'on lui confiait n'étaient pas à la hauteur de ses ambitions, bateau d'occasion, mauvaise préparation... l'atout féminin se transformait en boulet. Mais aujourd'hui affirme l'Huma la victoire de la route du rhum tourne définitivement la page, toutes les rumeurs se sont envolées emportées

par l'alizée balayées par la victoire, victoire d'une femme, victoire d'un marin, victoire d'un très grand skipper.

Patrice Gélinet : un commentaire Florence Arthaud dans les hommages qu'on vous rend y a encore du machisme à l'évidence ».

La réussite d'une femme s'expliquerait donc en partie par le fait qu'elle n'est pas une femme comme les autres. Elle doit être un « homme » comme les autres pour être reconnue par ses pairs masculins. Qui lui accordent ici finalement une marque de respect, à leur manière.

Par ailleurs, on peut relever que le milieu scientifique n'est pas épargné non plus, comme en témoigne la carrière de Marie Curie qui bien qu'exemplaire et irréprochable, a provoqué son lot de critiques masculines :

« Patrice Gélinet : en tout cas elle est vraiment à ce moment-là très célèbre, au point d'ailleurs de souhaiter entrer, ce qui paraîtrait parfaitement naturel, à l'académie des sciences. Or là qu'est-ce qui se passe, eh bien on lui préfère un autre, on lui préfère Edouard Branly.

Alors là y a eu une campagne qui s'est déchainée contre elle, et une campagne il faut bien le dire assez sinistre, Henry Gidel.

Henry Gidel : oui une campagne assez épouvantable où s'est déployée la misogynie, par exemple bon y avait des caricatures de Marie Curie la représentant avec comme chapeau la coupole de l'institut. Et on lisait : « ça me ferait un très joli petit bibi » n'est-ce pas, alors euh y avait certainement de la misogynie. Maintenant y a d'autres...

Patrice Gélinet : y a quelqu'un dans un journal qui s'appelait l'intransigeant qui disait qu'il était déçu par cette candidature parce qu'elle témoignait d'une absence de réserve qui n'est pas de son sexe, (rires de Henry Gidel) autrement dit elle peut avoir découvert des choses, il fallait pas qu'elle sorte du rang hein. »

Ici, on voit que la réserve sied au sexe féminin, qui ne doit pas chercher à accéder à des postes à responsabilité, à concurrencer les collègues masculins et accéder à une forme de reconnaissance unanimement partagée.

Malgré toutes ces réticences qui sont mise en avant, les femmes ont bel et bien réalisé une accession à des postes à responsabilité jusque-là dévolus aux hommes, c'est incontestable et *2000 ans d'Histoire* ne minore pas cet aspect-là. Mais les émissions ont tendance à pointer les limites d'un tel succès, en rappelant par exemple que pas moins de 80% tâches ménagères

sont toujours effectuées par les femmes, et qu'il y a 20% d'écart entre les salaires hommes et femmes. L'égalité professionnelle n'est donc pas achevée.

Le dernier volet de ces avancées, dans la continuité de l'analyse foucauldienne, consiste en la réappropriation du corps. Ce sont principalement l'arrivée de la contraception et la légalisation de l'avortement qui ont constitué les deux faits les plus importants de cette reconquête du corps par les femmes, qui vont leur permettre de définitivement dissocier leur vie de mère avec celle de femme sur le marché du travail.

2) La réappropriation du corps

Les femmes ont au tournant des années 1960-1970 comme nous l'avons dit dans la partie précédente connu un véritable bouleversement dans leur histoire. La tendance va s'inverser, la domination masculine être combattue, dénoncée, pourfendue, la conquête pour l'égalité des droits lancée.

La libération du corps dont parlait Gisèle Halimi est en marche. Les femmes useront des milles et un stratagèmes que nous avons détaillé plus haut (manifestations, etc) pour mettre le politique face à ses responsabilités : faire évoluer le droit pour qu'ils s'adaptent aux mœurs. Il va s'agir principalement dans cette réappropriation du corps pour les femmes de découvrir la contraception, voir l'avortement être légalisé, et une des manières de voir combien leur corps va désormais pouvoir se mouvoir plus simplement et plus légitimement dans l'espace public va être l'essor du port du pantalon.

a) La contraception

La contraception fut une avancée majeure dans l'histoire des femmes. Néanmoins, elle est assez peu abordée par 2000 ans qui consacre par contre deux émissions à l'avortement, sans compter de multiples mentions dans d'autres émissions (Gisèle Halimi, celles relatives aux combats du féminisme, etc).

Cette facette de l'histoire des femmes a été peu traitée sans doute car ce devait être plus dur de scénariser, narrer, rendre vivantes l'arrivée et la généralisation de la contraception, à la différence de l'avortement où les archives et témoignages sont plus florissants.

On peut citer néanmoins l'émission l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule qui s'y

attarde quelque peu :

Patrice Gélinet : « mentalité qui change quand même, vous le rappelez Rebecca Rogers dans votre livre tout change 60's, pilule apparaît cette année même ou Vartan chante cette chanson, y a des enfants qui ont plus pour le même idéal du tout que leurs parents, qui sont pas... et qui surtout côtoient les garçons, vous le rappelez la mixité devient obligatoire que en 1975 ».

Mais il n'en sera pas dit davantage au sujet de cette fameuse contraception qui a révolutionné tant de choses.

Et l'émission avec Robert Muchembled qui est finalement la plus disserte sur le sujet, comme en témoigne ce chapeau de Patrice Gélinet que nous avons déjà cité dans la deuxième partie de notre analyse: « en inventant la pilule il y a cinquante ans le docteur Pincus ne savait peut-être pas lui-même la révolution qu'il allait déclencher pour la première fois dans l'histoire de l'humanité en dissociant le plaisir sexuel et la procréation, ce médecin américain donnait aux femmes le pouvoir de contrôler leur fertilité et d'éprouver du plaisir sans crainte d'avoir à en accepter les risques. La pilule mettait fin du même coup à des siècles de désir interdit, d'humiliation et de tabous, qui interdisaient aux femmes d'éprouver du plaisir ailleurs que dans le mariage, et pour assurer autre chose que la reproduction de l'espèce. Encore fallait-il que les hommes sachent satisfaire ce droit au plaisir que venaient d'obtenir leurs partenaires. » La pilule est ici abordée sous l'angle de la satisfaction du désir féminin, la femme étant réconciliée avec sa sexualité sans craindre d'avoir une grossesse indésirable : « la peur d'avoir un enfant une peur qui disparaît avec l'apparition de ce qui est selon vous Robert Muchembled le produit le plus révolutionnaire de ce siècle, l'apparition de la pilule contraceptive, commercialisée aux USA en 1960 et en France par la loi Neuwirth en 1967. »

Un extrait permet d'entendre, comme pour le droit de vote, que les femmes elles-mêmes étaient divisées sur le sujet : « à une écrasante majorité, les députés ont adopté la loi sur la régulation des naissances et sur les contraceptifs, connue également sous le nom de la loi Neuwirth ou de loi pilule.

- bah je m'en réjouis parce que je pense que c'est une condition essentielle de la libération de la femme actuellement.
- Je suis contre moi, la nature c'est la nature
- moi je suis absolument pour la pilule, pour la liberté de la conception, il est normal que les françaises puissent avoir des enfants quand elles le veulent. »

Enfin, les effets de la contraception sur la carrière professionnelle des femmes sont évoqués par Patrice Gélinet et Sylvie Schweitzer dans l'émission les femmes au pouvoir :

Patrice Gélinet (...) « l'argument qui interdisait jusque-là aux femmes d'avoir des postes d'activités à responsabilités ou même activités professionnelles tout court est la maternité. Et Révolution : Contrôle par les femmes de leur maternité.

Sylvie Schweitzer : oui c'est 65-75 pour l'Europe dans son ensemble, décennie fondamentale pour les femmes. Mutation des conditions féminines ; contrôle pour la maternité.

France Belgique, lois qui étaient extraordinairement répressives. Même sur la publicité pour la contraception, et bien sûr contraception elle-même

France loi Neurwirth, autorise la contraception, mais pas encore vraiment de publicité pour la contraception, et avec accord des parents, en l'occurrence le père, parce qu'à l'époque pas d'autorité parentale partagée majorité à 21 ans. 1967 donc obtiennent droit de contraception, 1965 viennent d'obtenir libération civile on en parlait tout à l'heure. Capacité civile et contrôle de la maternité permettent de se mettre réellement et imaginaiement je pense en dehors, de se mettre en dehors de cette condition matérielle et de cette épée de Damoclès, femmes vont pouvoir mettre à profit l'ensemble des lois et des changements de mentalité qui leur sont proposés (...) ».

Voici de manière assez exhaustive ce qui est présenté dans *2000 ans d'histoire* au sujet de la pilule.

Pour l'avortement, les archives et extraits vont être plus nombreux, et les historiens et témoins à s'exprimer sur le sujet également. C'est un sujet qui doit être plus facilement transposable en radio.

b) L'avortement

Pour ce qui concerne l'avortement, les entrées sont multiples dans *2000 ans d'histoire*. Nous avons déjà évoqué l'avortement dans les parties précédentes, aussi par souci de ne pas faire de redite nous préférons aborder les choix qui ont été faits pour parler de l'avortement et ce que cela révèle en termes d'avancées pour les femmes.

Tout d'abord on dénombre deux émissions entièrement consacrées à l'avortement, ce qui est important rapporté au nombre total d'émission sur les femmes ; ces émissions sont [l'avortement](#) avec Jean-Yves Le Naour et [l'avortement, trente ans après la loi Veil](#) avec Gisèle Halimi.

Dans la première émission, on trouve un extrait du discours de Simone Veil, ainsi que des

extraits de films sur les tentatives d'avortements ratés, les faiseuses d'anges.

(Notamment le film de Claude Chabrol *une affaire de femmes*)

On trouve également des extraits de reportages évoquant le procès de Bobigny, ainsi qu'une chanson d'Anne Sylvestre qui a trait à la relation qui selon elle est unique et intense entre une mère et son bébé, même avant que celui-ci ne soit né.

Dans l'émission avec Gisèle Halimi, on retrouve sensiblement les mêmes archives, avec une place importante accordée à Simone Veil, une archive INA sur un avortement programmé en Angleterre (ce qui diffère de l'autre émission sur l'avortement), la même chanson d'Anne Sylvestre pour équilibrer le propos, et en plus des extraits du tribunal de Bobigny, une archive où l'on entend Valéry Giscard d'Estaing. On voit donc tout de même la conjonction de temps forts incarnés par des « grandes femmes », avec des réalités sociales qu'ont connues les femmes, plus anonymes, moins médiatisées que les signataires du manifeste des 343, qui souhaitaient se faire avorter alors que cela était interdit.

Cette question de l'avortement n'est pas uniquement abordée dans ces deux émissions, comme on peut s'en douter. Dans les grands combats du féminisme par exemple, Michèle Riot-Sarcey l'évoque mais il n'y a pas d'archive utilisée pour étayer la discussion. Dans l'émission sur et avec Gisèle Halimi il y a par contre une archive complétée par la revue de presse de Stéphanie Duncan sur le procès de Marie-Claire.

Enfin, dans l'émission sur Simone de Beauvoir avec Elisabeth Badinter, est évoqué le fait que Simone de Beauvoir ait signé le manifeste des 343.

Enfin, Patrice Gélinet l'évoque rapidement en début d'émission quand celle-ci a trait aux femmes et notamment aux acquis qu'elles ont obtenus : on voit donc que le rapport à cet événement qu'est la légalisation de l'avortement est dépassionné. Il est rangé dans la catégorie des grands acquis, sur lesquels il n'est plus de tabou ou de peur de voir la situation régresser. Par exemple, c'est ce qui ressort du chapeau dans l'émission avec Elizabeth Badinter sur le féminisme aujourd'hui :

« si bien qu'après les combats qu'elles ont mené naguère pour le droit de vote ou l'avortement, les féministes aujourd'hui remettent en cause les éléments culturels qui seraient selon elles responsables de la domination des hommes ».

c) Le pantalon

Le pantalon, ce vêtement si peu légitime pour une femme, va être un enjeu pour les femmes.

Dès le XIX^e, il est un défi lancé par certaines féministes qui le portent comme un symbole de l'émancipation qu'elles appellent de leurs vœux.

Ensuite les femmes vont louer son côté pratique dans le sport pour légitimer son port, par exemple Violette Morris dans les années 1930, qui va être licenciée de la fédération sportive féminine « pour s'être comportée et habillée de manière masculine » explique Christine Bard.

Il faut attendre les années 1960-1970 pour qu'il commence à percer, mais là encore il ne fait pas l'unanimité, loin de là. En témoigne l'entrée de Michèle Alliot-Marie à l'Assemblée Nationale en 1972 : « elle avait réussi à rentrer malgré un huissier qui tentait de l'en empêcher car elle portait un pantalon. « si c'est mon pantalon qui vous gêne dit-elle je l'enlève dans les plus brefs délais », raconte Patrice Gélinet.

Christine Bard souligne qu'il a participé de « l'empowerment » des femmes, leur a donné, les a aidées à conquérir une certaine forme d'autorité dans le monde du travail ou dans le monde politique ». « C'est donc le symbole de la libération des corps, de la libération des mœurs, la jupe, la robe, devient celui au fond de l'oppression des femmes, devient mal porté c'est quand même un renversement complet de la vision que l'on se fait du pantalon » complète Patrice Gélinet.

Mais on peut ici pointer du doigt l'absence d'abrogation de cette ordonnance de 1800 qui interdit aux femmes de porter des vêtements d'homme, donc théoriquement cet « empowerment » avéré n'est toujours pas considéré comme légitime dans les textes.

Le port croissant du pantalon est lié à l'arrivée de la femme dans la sphère publique, sur le marché du travail, comme en atteste aussi l'évolution des critères de beauté : Georges Vigarello indique ainsi que la femme doit faire paraître sa silhouette comme « une silhouette active, mobile, susceptible de changer (...), et ici le port du pantalon permet incontestablement d'être plus libre dans ses mouvements que le port du corset.

Elizabeth Azoulay évoque le rôle clé des féministes dans cette réappropriation et cette libération du corps : « le féminisme finit par obtenir gain de cause, progressivement, c'est-à-dire que tout au long de plusieurs décennies de libérer le corps des femmes c'était très compliqué quand même ce corsettement du corps, ces vêtements qui traînaient par terre, difficile d'aller travailler, difficile d'avoir une vie sociale autre que dans l'espace domestique, et donc l'importance accordée par les féministes au fait de libérer leurs corps, de le rendre mobile, fluide, bref de faire en sorte qu'il puisse être dans les mêmes situations que le corps masculin, dans la vie sociale, c'est une obsession ».

En définitive, nous voyons que l'histoire des femmes, telle que présentée dans *2000 ans d'histoire*, n'est pas une histoire victimaire, au sens où le propos va au-delà de la domination masculine et de ses multiples manifestations, et montre le renversement qui s'opère, le crépuscule du biopolitique et la libération des femmes qui, elles aussi, arrivent au pouvoir, renégocient des liens jugés archaïques et dépassés, pour investir la sphère publique et revendiquer leur autonomie, leur liberté.

Conclusion

En définitive, nous avons tâché de présenter le traitement de l'histoire des femmes en France depuis la III^{ème} République jusqu'à nos jours dans *l'émission 2000 ans d'histoire* et d'analyser quelles relations les femmes avaient eu vis-à-vis du pouvoir.

Nous avons dans un premier temps axé notre analyse sur la fabrication des émissions elles-mêmes, et avons déconstruit les mécanismes qui menaient à la faisabilité ou non d'une émission, telle que la présence d'archives ou d'extraits de films par exemple. Nous avons ainsi souligné qu'une des particularités de l'émission était de conjuguer une histoire des mentalités qui donnait à voir une façon de penser via un produit médiatique (interviews, micro-trottoirs, reportages, etc), tout en utilisant la radio pour dire le vrai.

De plus, nous avons tenté d'analyser les raisons qui avaient porté les émissions sur tel ou tel sujet. Au-delà de la nécessaire prise en compte de l'édition historique et de la parution de nouveaux ouvrages jugés incontournables, la présence de documents sonores, archives INA ou extraits de films, était très importante. On remarque d'ailleurs que la plupart étaient réutilisés plusieurs fois, dans plusieurs émissions. De plus, un côté « sexy » tel qu'évoqué par Stéphanie Duncan devait être pris en compte dans l'élaboration d'une émission. Ces éléments de réponse ne prétendent pas être exhaustifs, et le sujet mériterait d'être approfondi pour appréhender avec davantage d'acuité cette phase de préparation des émissions.

Au-delà de cet aspect-là des émissions qui a trait à la fabrication, nous avons tenté de catégoriser les différentes caractéristiques des émissions qui se rapportaient aux femmes dans *2000 ans d'histoire*. Ici, le choix du plan n'a pas été chose facile.

En effet, nous aurions pu adopter une classification relativement conventionnelle en catégorisant comme suit (certaines émissions étant utilisées dans plusieurs parties) :

La cellule familiale :

Le mariage (quatre émissions)

l'avortement (deux émissions)

l'adultère (deux émissions)

la maternité

La place de la femme dans la société :

éducation des filles

le sport au féminin

les médias et les femmes : Elle, l'Express

l'Eglise et les femmes

le travail des femmes

l'histoire de la beauté

Brigitte Bardot

Les femmes et l'engagement/le pouvoir :

les femmes dans la résistance française

Louise Michel

Florence Arthaud

Simone de Beauvoir (deux émissions)

Lucie Aubrac

Gisèle Halimi (deux fois invitée)

les grands combats du féminisme

le féminisme aujourd'hui

les femmes au pouvoir

29 avril 1945 les femmes votent

le corps féminin :

l'histoire du pantalon

le plaisir sexuel au féminin

les femmes tondues à la libération

l'histoire des maisons closes (une émission), une émission sur la loi Marthe Richard

interdisant les maisons closes

l'avortement (deux émissions)

les femmes dans les camps nazis

Cette classification aurait sans doute été intéressante, et peut-être aurait-elle permis une approche risquant d'être moins subjective que celle à laquelle nous nous sommes essayés, en dégagant de grands traits des émissions étudiées, en les interprétant pour en faire de véritables thématiques centrales. Mais cette classification-là invitait à faire des répétitions et n'incluait pas vraiment toutes les émissions écoutées et retenues pour former le corpus de ce mémoire. Aussi le choix, subjectif mais assumé, de présenter tout d'abord une forme de domination masculine (l'assignation à la maternité, puis les modalités du contrôle (la biopolitique)) avant d'envisager une libération féminine nous a paru intéressant.

Ainsi, la confusion historique entre la femme et la mère nous a semblé une optique judicieuse, dans la mesure où c'est véritablement un trait saillant, transversal à plusieurs émissions et porté par des invité-e-s et des raisonnements différent-e-s.

Tous s'accordent pour rappeler la glorification de la figure maternelle, la célébration de sa fertilité en même temps que son enfermement dans la sphère domestique. De la religion en passant par l'éducation, *2000 ans d'histoire* a déconstruit le façonnement de l'identité féminine toute entière tournée vers la maternité. Cette assignation à la maternité a défini en négatif des profils « marginaux », évoqués par *2000 ans d'histoire* via la figure de la prostituée, de la femme adultère qui met en danger la lignée de son époux, et de la femme s'étant faite avortée ou de la faiseuse d'anges. Nous avons également évoqué dans cette partie, outre ces profils, le portrait de ces femmes qui ont combattu pour obtenir l'égalité des droits, et qui ont notamment milité pour l'avortement, telles Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir, etc.

Dans un second temps nous avons rapproché le point de vue adopté sur cette histoire des femmes à celui de Foucault lorsqu'il a forgé sa notion de biopolitique : l'ambition n'est pas que la comparaison soit en tout point justifiée, mais la portée heuristique de ce rapprochement semble avérée car nous avons montré que l'histoire des femmes était jalonnée par une succession d'interdits autour de leurs corps, que différents foyers de pouvoirs tentaient de préserver le contrôle de ces corps à tout prix, et que les femmes ont elles-mêmes repris le pouvoir lorsqu'elles se sont libérées de ces différents carcans et contraintes, morales, légales, institutionnelles.

Enfin, dans un dernier temps, peut-être plus dynamique, nous avons abordé une période chronologiquement plus proche de nous où les femmes ont réellement « pris le pouvoir » : le choix de faire des portraits de « grandes femmes » insiste sur cette prétention des femmes à rejoindre elles aussi le Panthéon de nos actuels grands hommes, très masculin, si l'on excepte la présence de Marie Curie aux côtés de son mari.

Cette narration, cette dramatisation de l'histoire des femmes du point de vue historiographique correspond à une histoire par le haut, où l'accent est mis sur les destinées qui ont permis à des femmes de transcender leur condition pour rejoindre la postérité, faisant preuve qui de courage, qui de bravoure, qui d'audace. *2000 ans d'histoire* prend ici le parti de montrer que l'histoire des femmes n'est pas une histoire victimaire, où s'égrènent un par un les dispositifs de domination qui s'imposent aux femmes, mais aussi une histoire où les femmes ont le statut de sujet, et écrivent leur histoire, et non la subissent. Au niveau des événements marquants qui sont présentés dans *2000 ans d'histoire*, on peut penser à une sorte d'histoire-batailles : leur histoire est rythmée de combats emblématiques, comme la conquête du droit à l'avortement par exemple. Néanmoins, Patrice Gélinet n'omet pas de souligner les « batailles » durant lesquelles les femmes n'ont pas été très présentes pour se mobiliser, pour faire valoir leurs droits ; l'exemple de mai 1968 est fréquemment utilisé, pour rappeler que les femmes ne se sont mobilisées qu'à partir des années 1970, notamment via le MLF.

Cette histoire des femmes, qui atteste d'une domination qui est souvent passée par le corps féminin, est illustrée tout au long des émissions par des extraits de films ou des archives, dont nous avons tenté de préciser la fonction et l'impact. Certains provoquent le rire, d'autres l'émotion, par leur aspect émouvant, comme cette femme qui raconte qu'elle a été tondu et n'ose plus retourner dans le village où ces événements se sont produits.

Cette histoire des femmes n'est donc pas impersonnelle, mais réside en une succession de « je », en une compilation du vécu de femmes anonymes et d'autres portées aux nues et passées à la postérité. On trouve ainsi de nombreuses émissions sur des portraits de femmes (qui découlent pour une part du reflet de l'édition historique) incarnant les combats menés. Dans tous les cas, l'histoire qui est présentée est au maximum personnalisée.

Nous regrettons ici de n'avoir pas pu étendre le corpus jusqu'à englober les 135 émissions listées comme composant l'histoire des femmes dans sa globalité. Les entorses

chronologiques que nous avons été amenés à faire, si elles nous obligeaient à aborder des temps antérieurs aux débuts de la III^e République, nous ont néanmoins permis de faire quelques incursions du côté de « l'avant », cet avant fréquemment mis en avant par Patrice Gélinet pour pouvoir parler d'un « après » et faire un bilan. C'est aussi cela qui nous permis de voir l'état des mentalités, car le laps de temps considéré était plus long. Nous espérons ainsi que le propos n'a pas perdu en clarté et a pu gagner en richesse dans l'analyse.

Il aurait été intéressant de pouvoir procéder à une approche comparée des différences de traitements de l'histoire des femmes dans plusieurs émissions d'histoire à la radio, comme *La fabrique de l'histoire* d'Emmanuel Laurentin sur France Culture, *Concordance des Temps* de Jean-Noël Jeanneney, *Au cœur de l'Histoire* avec Franck Ferrand sur Europe 1, sans oublier la nouvelle émission *La marche de l'histoire*, de Jean Lebrun sur France Inter. En effet, on peut se demander si les facteurs qui définissaient la faisabilité d'une émission sont les mêmes pour *2000 ans d'Histoire* que pour les autres émissions. On peut également s'interroger sur la part d'émissions sur les femmes, qui était assez conséquente dans l'émission *2000 ans d'Histoire*, mais il faudrait pour cela recréer de très nombreux corpus, ce que nous n'avons pu réaliser faute de temps du fait de l'ampleur de la tâche. Les traits que nous avons choisi de mettre en avant, à savoir assignation à la maternité, contrôle du corps féminin suivi d'une montée des femmes au pouvoir et d'une libération, se retrouvent-ils dans les autres émissions d'histoire à la radio ? C'est l'une des questions que nous nous sommes posés en achevant ce mémoire.

Références bibliographiques

Ouvrages :

Jean-Jacques Courtine, *Déchiffrer le corps, penser avec Foucault*, Grenoble, éditions Jérôme million, 2011.

Delacroix, Dosse, Garcia, *Les courants historiques en France, XIX-XXe siècle*, Paris, 2005
et *Histoires et historiens en France depuis 1945*, Paris, 2003

Delacroix, Dosse, Garcia, Offenstadt, *Historiographie, I, concepts et débats*, Paris, 2010

Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population*. Cours au Collège de France (1977-78), Paris, Gallimard/Seuil, Collection « Hautes Études », 2004.

Christine Guionnet, Erik Neveu, *Féminins-masculins : sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, Collection U, 2004

Judith Revel, *le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipses, 2002

Françoise Thébaud, Georges Duby, Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Plon, 1992

Françoise Thébaud *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, ENS Lyon, 2007

Isabelle Veyrat-Masson, *La caméra explore le temps*, Fayard, 2000

Max Weber, *le savant et le politique*, Plon, 1959 (conférences prononcées en 1917 et 1919 à l'Université de Munich).

Revue :

« À qui appartiennent nos corps ? Féminisme et luttes intersexes », *Nouvelles questions féministes*, Lausanne, Editions Antipodes, Volume 27 No 1, 2008

« La cause des femmes », *le temps des médias*, numéro 12, printemps-été 2009

Annexes

Annexe n°1 : Retranscription de l'entretien avec Patrice Gélinet :

LF : (...) j'ai choisi de recentrer sur l'histoire des femmes. Toutes mes questions tournent autour de ça.

J'en suis à une trentaine de retranscriptions d'émissions, sur le Xxe siècle.

PG : vous avez pris, je vous dis ça non pas du tout parce que je regrette les premières, mais 2000 ans c'est une émission qui a mis du temps à s'installer, etc, et elle s'est affinée au fil du temps, je m'aperçois en écoutant les anciennes qu'elles étaient disons moins bien rodées que les dernières, au fur et à mesure que les années passaient, d'ailleurs l'audience a suivi du coup (sourire), elles se sont améliorées, mais le principe est resté le même.

LF : d'accord. Et pour commencer avec mes questions sur comment situer votre émission, comment vous la définiriez par rapport aux jours du siècle ?

PG : c'est tout simplement plus large que les jours du siècle, à la fois dans les sujets qui sont plus nombreux, plus différents, dans les jours du siècle comme le nom l'indique c'était le Xxe siècle. Parce qu'y avait des archives sonores, y en avait dans *2000 ans d'histoire* aussi et j'ai trouvé assez original et par curiosité personnelle, et en me disant que cette curiosité serait peut-être aussi celle des auditeurs, on parle rarement dans l'audiovisuel d'un passé lointain, en tout cas surtout à la radio. Le problème c'était que je voulais utiliser les archives, et l'idée c'était de remplacer les archives par des extraits de films. Je sais pas si vous en avez entendu pas mal, et ça c'était assez original. Ça me permettait d'aller bien au-delà du XXe siècle, et même au-delà de 2000 ans puisqu'y a certaines émissions dont les sujets remontent à l'antiquité, et même parfois j'ai dû monter jusqu'à la préhistoire à plusieurs reprises, j'ai même fait une histoire des dinosaures là on était largement au-dessus de 2000 ans, j'avais choisi ce titre car on était en 1999 on passait à l'an 2000, et puis un an plus tard au XXIe siècle, et j'ai gardé le titre même si j'ai un peu triché avec le titre en remontant au-delà de 2000 ans. Mais le principe est le même, même s'il est élargi à toutes les périodes et à tous les types de sujets,

par exemple ça me permettait en allant au-delà de 2000 ans de faire le produit, l'histoire des mentalités, ce que je ne faisais pas dans les jours du siècle qui était une histoire politique au sens large du terme.

LF : j'ai vu aussi des tas d'émissions que ce soit sur la place des femmes au moyen Age ou dans l'Antiquité, bon après comme je vous ai dit moi j'ai centré sur le XXe siècle à cause d'un délai....

PG : vous avez centré vos écoutes sur le XXIème siècle ?

LF : oui parce que sinon y avait plus de 130 émissions et c'était pas possible...

PG : oui je sais j'en ai fait faire la liste, mais justement c'est pas forcément les plus intéressantes, c'est souvent le cas mais c'est pas forcément les plus intéressantes, c'est intéressant de voir et dans les sujets sur les femmes que je voulais faire, c'est intéressant de voir justement l'évolution des mentalités en remontant très loin dans le passé.

LF : même au XXe on voit qu'y a un décalage, on voit un très fort décalage à ce niveau-là aussi.

PG : oui, oui, oui. Oui mais par exemple justement quand vous remontez dans un passé lointain vous vous rendez compte d'une chose c'est que y a eu des femmes de pouvoir bien avant qu'elles aient le droit de vote en France et même avant l'existence même du droit de vote, y a souvent dans des biographies on se rend compte du pouvoir qu'ont pu avoir certaines femmes dans l'histoire je pense à Elizabeth Iere d'Angleterre c'était un sujet passionnant, et Christine de suède, non ça remarquez c'est un peu différent puisque c'est une femme qui n'a pas voulu du pouvoir, dont le pouvoir était contesté.

LF : après de toute façon j'ai quand même gardé des émissions transversales, qui partent, que vous faites remonter très loin par exemple l'Eglise et les femmes, le travail des femmes,.... et une question par rapport à la nouvelle émission que je connais beaucoup moins bien que celle que vous faisiez, est-ce que vous pensez que la manière dont vous abordiez l'histoire des femmes est différente en fait ?

PG : (silence).

LF : j'ai pas vu tant que ça d'émissions sur les femmes....

PG : chez lui ?

LF : oui.

PG : ben, ni lui ni moi ne partons du principe que l'histoire doit se séparer, on fait pas l'histoire des femmes on fait l'histoire. Et dans cette histoire, les femmes interviennent même dans des sujets qui sont pas considérés comme féminins. Quand on fait l'histoire du mariage c'est l'histoire d'un homme et d'une femme, mais dans l'ensemble elles sont donc présentes dès que.... de façon générale disons que je considère que moi j'écoute pas trop c'est un peu un crève-coeur j'aime pas trop revenir en arrière et j'adorais cette émission, et puis j'ai arrêté parce que j'étais un peu fatigué, ça faisait onze ans que je le faisais, et qu'il valait mieux... de façon générale il aborde les sujets différemment. Pour les femmes honnêtement j'ai pas regardé j'écoute pas quotidiennement, j'écoute même plutôt rarement, mais euh y a peut-être moins de sujets sur les femmes ou avec des femmes, j'sais même pas si y a des invités femmes. Moi j'attachais beaucoup d'importance à ce qu'il y en ait parce qu'il y a d'excellentes historiennes, alors justement dans l'histoire du XXe siècle y en a relativement peu mais dans les siècles passés, y a beaucoup d'historiennes remarquables que j'ai invitées.

LF : finalement quand je regarde la liste de vos invités pour le XXe siècle sur l'histoire des femmes y a quand même beaucoup de femmes.

PG : ah oui, oui. Moi je pensais à Michelle Perrot qui était remarquable. Alors dans l'histoire passée y a des femmes aussi dont j'ai, auxquelles je demandais simplement leurs parcours qui étaient à la fois les témoins de leurs propres histoires je pense à Mme de Romilly, Mme Christiane Desroches Noblecourt par exemple qui était formidable, y a des historiennes comme Simone Berthiere c'est un cas particulier car elle a écrit un Mazarin dont la presse n'avait absolument pas parlé pendant les trois, quatre premiers mois qui ont suivi la parution de son livre, et il se trouve que c'est après son passage dans *2000 ans d'histoire*, puisqu'on

avait 900 000 auditeurs que brusquement tous les critiques en ont parlé et qu'elle a été primée à la suite de ça elle était ravie Simone Berthière c'est une excellente historienne. Mais c'était pour parler de Mazarin, donc c'était pas un sujet sur les femmes mais un sujet traité par une femme. Sujet sur les femmes y avait évidemment parmi les invités qui m'ont marqués y avait EB, c'était une de vos questions, sur le féminisme sur les personnages féminins, madame du Chatelet, ... Enfin bref c'était vraiment des personnalités féminines qui m'ont marqué. Y avait des sujets sur les femmes, y avait des portraits de femmes dans l'histoire et puis y avait des invitées femmes qui ne parlaient pas nécessairement de sujets dits de femmes.

LF : oui et c'était aussi une de mes questions du point de vue historiographique, c'est assez varié finalement votre histoire parce qu'il y a à la fois une histoire des grands hommes entre guillemets qui sont ici des grandes femmes, et à la fois j'ai remarqué aussi beaucoup une approche par les mentalités, vous utilisez beaucoup la presse et les médias comme révélateurs de l'état des mentalités, par rapport à cette historiographie comment vous vous situez ? Comment vous pensez votre façon de faire de l'histoire ?

PG : écoutez c'est essayer de faire de l'histoire, d'approfondir, de voir dans une perspective historique absolument tous les sujets tout ce qui peut m'intéresser et qui sont pas forcément bien traités par les historiens. Cela dit les mentalités c'est une histoire assez peu faite. Mais y a des histoires très originales que personne n'a eu l'idée d'aborder il suffisait que je tombe sur un livre qui les abordaient pour que j'invite la personne qui m'avait, qui l'a écrit. C'était souvent comme ça que je faisais les choix de sujets. En fonction des parutions et en évitant de faire toujours les mêmes types de sujets. Je vous donne un exemple qui concerne d'ailleurs une femme, c'est pas spécifiquement féminin mais ça c'était pas entendu à la radio ni vu à la télévision, l'histoire des chambres faites par Michelle Perrot. La chambre à coucher. Personne s'est jamais demandé les chambres à coucher, qu'est-ce que c'était une chambre à coucher au moyen âge, et Michelle Perrot une invitée que j'adorais recevoir avait fait une histoire de la chambre. C'est quand même fabuleux. Donc le principe même c'était l'éclectisme c'était le seul parti pris donc je ne disais pas je vais faire plus d'histoire de femmes que d'histoire d'hommes ou plus de biographies que d'histoire politique, etc, non c'était la variété des sujets c'était même le seul principe de l'émission vraiment, j'avais une bonne équipe qui m'entourait qui est d'ailleurs restée avec Jean Lebrun, et on évitait de faire dans la même semaine, deux biographies, deux histoires de la même période, etc.

LF: et donc finalement vous pouvez toucher à tout par exemple, vous avez aussi abordé l'histoire culturelle avec l'histoire du pantalon de Christine Bard.

PG : voilà. Du pantalon. C'était marrant ça. Moi j'adorais ça. Je suis pas sûr que ça intéresse beaucoup mon successeur. On traite des choses très différemment lui y a pas beaucoup de chronologie, et c'est pas très structuré, je crois que les auditeurs s'y perdent un peu de temps en temps, c'est un peu destiné aux happy few. Moi je raisonnais de la manière inverse. Même quand je connaissais un sujet je faisais celui qui l'ignorait totalement ; même celui qui connaît bien le sujet découvre des choses au fur et à mesure de l'émission et ça c'était, c'est très différent, disons que les ingrédients sont les mêmes. Puisqu'il garde je lui ai laissé derrière moi toutes les archives et ça c'était un sacré travail, sélectionner, monter, etc. Le principe même de l'émission avec un invité qui est généralement un historien, et, mais si les ingrédients sont les mêmes la cuisine est totalement différente.

LF : au niveau des invités justement, une de mes questions....

PG : vous l'aviez interviewé ?

LF : non. Par contre j'ai un entretien demain avec Stéphanie Duncan pour lui poser des questions. Je trouvais ça super intéressant le dépouillage.

PG : oui c'était marrant.

LF : au niveau des invités en fait est-ce que y avait plus de témoins comparativement aux autres émissions d'histoire étant donné justement que c'est une histoire récente et vous citiez tout à l'heure EB, vous avez aussi reçu GH, donc finalement....

PG : alors les témoins, le seul problème des témoins, j'ai bien aimé les émissions avec Gisèle Halimi, Christiane Desroches Noblecourt, j'aimais bien ça et puis les témoins hommes sur leurs propres parcours une des émissions les plus émouvantes que j'ai faites c'était avec Henry Krasucki mais le problème des témoins c'est que c'est une histoire subjective. Comme on avait qu'une demi-heure et que je vais pas mettre en face, c'est pas un débat, c'est surtout moi pour

lui poser des questions, par conséquent ça m'embêtait un peu les témoins parce que forcément l'histoire vous pouvez la faire à partir de plusieurs témoignages mais pas d'un seul parce que c'est son histoire qu'il raconte, surtout si c'est sa vie que je lui demande de raconter. Donc c'était plutôt des historiens.

LF : mais y a quand même finalement beaucoup d'acteurs de cette histoire que vous avez reçus.

PG : oui mais pas tellement vous en avez ?

LF : du coup oui au XXe siècle il m'a semblé qu'il y en avait quand même beaucoup.

PG : parce qu'Elisabeth Badinter par exemple je l'ai beaucoup reçu sur le siècle des lumières qui est sa spécialité mais on peut pas dire qu'elle a été témoin.

LF : non vous l'avez aussi reçue pour les grands combats du féminisme.

PG : oui ça oui. Mais ça c'était des exceptions j'étais ravi hein. Mais j'ai toujours un peu peur qu'on me dise « ça c'est son point de vue » vous savez très bien qu'elle est en délicatesse avec les mouvements féministes donc ça m'embêtait de pas avoir la contradiction j'aime bien équilibrer le souci c'était aussi dans l'éclectisme c'était l'impartialité, sinon l'objectivité. Moi j'abordais chacun des sujets sans aucune espèce de préjugé.

LF : oui j'ai vu par exemple dans l'utilisation des archives, vous aviez reçu Chantal Thomass pour l'histoire de la lingerie, et que dans les combats du féminisme, et en fait vous avez utilisé la même archive pour voir leurs réactions à chacune, dans l'exhibition de mannequins aux Galeries Lafayette c'était en 1999 je crois.

PG : mais c'était pas pour qu'elles soient en contradiction l'une avec l'autre. Je fais d'un côté effectivement l'histoire de la lingerie, ça c'était vraiment chouette, mais bon c'est parce que ça avait scandalisé des femmes de voir si mes souvenirs sont bons, de voir des mannequins en sous-vêtements dans des vitrines, euh, ça c'était pour, souvent c'est la même archive quand elle peut illustrer correctement le sujet mais c'était pas CT contre EB, c'était pas un débat

décalé dans le temps quoi.

LF : mais en cela c'est l'impartialité, chacune pouvait s'exprimer.

PG : oui c'est à l'auditeur de se faire une idée.

LF : et juste pour ne pas oublier concernant la mise à l'agenda est-ce que du coup l'histoire des femmes par rapport à l'histoire globale est pas plus rythmée par les anniversaires par exemple la journée internationale des femmes, du coup j'ai vu que vous faisiez....

PG : des semaines spéciales.

LF : ouais. Exactement.

PG : euh. Oui ben y a ça. Mais ça c'est vrai aussi quand un événement se produit qu'il soit attendu ou non j'ai modifié complètement ma programmation après le 11 septembre 2001, y a des anniversaires y a des journées spéciales, la Gay Pride on faisait une émission sur l'homosexualité, donc souvent c'était pas la sortie des livres qui me dictait, mais c'était un anniversaire et parfois un événement sur lequel on réagissait immédiatement quand y a eu le 11 septembre 2001 eh bien on a immédiatement fait quelque chose sur Al Qaeda c'était pas encore sûr à l'époque mais le 12 septembre, voilà.

LF : et est-ce qu'on peut parler d'engagement de votre part dans la mesure où en tant qu'historien vous pouviez considérer qu'y avait besoin de parler de cette histoire-là, de l'histoire des femmes ?

PG : écoutez-moi, mon seul engagement c'est de faire découvrir, de faire aimer l'histoire comme moi je l'aime aux auditeurs. Donc y a pas d'engagement, sinon d'engagement qui n'engage pas à grand-chose, je veux dire par là que vous aurez du mal à trouver dans mes émissions quelque chose de misogyne par exemple ou voulant ramener les femmes au statut qu'elles ont au moyen Age.

LF : non bien sûr mais dans le sens par exemple où ça permet de distiller des vérités, de parler des situations d'inégalité qui sont toujours en vigueur aujourd'hui.

PG : oui et puis ça ça me paraît évident. Disons que maintenant elles sont moins fortes.

Une des émissions qui m'a le plus marquée je crois que c'était l'une de vos questions c'était le droit de vote des femmes. Parce que c'est pas seulement à cause de l'invité dont j'ai oublié le nom, j'ai dû le faire deux fois avec deux invités différentes, mais à mon avis c'était pour un anniversaire, cherchez en 2005 il doit y avoir quelque chose de ça, et là non seulement ce qui m'avait frappé c'était ce que m'avait dit mon invité l'histoire, la conquête de ce droit de vote qui était quand même élémentaire, et les archives où on entendait dans l'une des archives une femme dire « ah ben je vais peut-être demander à mon mari avant de voter, etc ». Vous voyez le pli des siècles là, et des femmes sinon soumises, du moins....

LF : oui y avait aussi celle qui disait qu'elle était contre le droit de vote.

PG : oui tout à fait ! Ça c'était vraiment formidable, c'était assez extraordinaire comme archive, euh, mais aussi dans les grands combats du féminisme c'est vrai que qu'est-ce qui reste encore à mon avis c'est capital c'est peut-être même le plus important des combats que mènent les femmes aujourd'hui c'est l'égalité dans les salaires ça c'est clair. C'est quelque chose qui me paraît évident. Et qui conditionne beaucoup d'autres choses. Pourquoi quand y a une naissance eh bien c'est à la femme de s'occuper de l'enfant, bon y a des choses qu'un homme ne peut pas faire, mais la plupart du temps c'est parce que quand il faut sacrifier un salaire on sacrifie celui de la femme parce qu'il est moins important que celui de l'homme tout simplement. Pour qu'il y ait une véritable égalité, je crois que c'est le dernier grand combat du féminisme, sinon maintenir les acquis bien entendu du passé, c'est celui-là. C'est l'égalité des salaires.

LF : c'est pour ça qu'une de mes questions était : est-ce qu'on peut faire l'histoire des femmes sans finalement que ce soit une histoire féministe ? Dans le sens où finalement on parle constamment de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire.

PG : peut-être que non. J'ai pas « fait ».... en fait, tout se résume, toutes vos questions se résument à la réponse suivante (rires) qui consiste à dire que j'ai jamais considéré... pour moi les femmes sont des hommes comme les autres et les hommes sont des femmes comme les autres, j'ai jamais imaginé une seconde si vous voulez qu'il puisse y avoir une différence sinon

biologique, c'est tout. Et si vous appelez ça un combat oui c'est un combat mais, c'est les mentalités qu'il faut, c'est même pas tellement les droits encore qu'il faut bousculer ou améliorer, c'est les mentalités qu'il faut changer mais je crois qu'elles ont vraiment beaucoup changé, disons que faut pas rester féministe si tout a été obtenu. Et à mon avis le féminisme a moins d'importance aujourd'hui, les combats féministes sont moins justifiés aujourd'hui qu'ils l'étaient hier, même si y a encore, effectivement, des, quand je vous parlais d'inégalité des salaires y a aussi bien entendu la représentation des femmes sur le plan politique, y a un grand débat auquel le CSA qui est l'absence de femmes non pas dans les médias, parce qu'elles sont nombreuses, mais par exemple on fait rarement appel dans des sujets quels qu'ils soient à des expertes. Ça ça se rejoint. Hier qu'est-ce que le CSA a fait il a choisi entre autres chaînes une chaîne féminine.

LF : une chaîne féminine ?

PG : oui vous savez qu'on a dû attribuer hier, c'est pour cela qu'on est vachement bousculé aussi, on a dû à partir de 34 candidatures accorder 6 nouvelles chaînes de télévision. Et parmi elles il y avait deux candidatures, deux projets de chaînes féminines, l'un qui était présenté par Elle, du groupe Lagardère, et l'autre par NRJ. Et qui s'appellera « chéri tv ». Voilà. Ça ça a paru évident au conseil.

LF : oui moi ce que je voulais dire c'est que ça pouvait être une histoire militante puisqu'elle pouvait servir de ressource aux féministes elles-mêmes.

PG : je suis pas du tout militant dans ce que je fais. Je ne cherchais pas à prouver quelque chose ; encore une fois comprenez bien que si j'invite un auteur dont le sujet est, qui est Hitler et les femmes, c'était vraiment intéressant, j'en ai même fait un sur Eva Braun toute seule, eh bien bon... on peut pas dire qu'Hitler traitait les femmes convenablement et si mon invité l'avait écrit j'aurai sans doute réagi. La plupart du temps quand même... Non moi je milite pour la radio, je milite, là au CSA je m'occupe de toutes les radios de France, et je milite pour l'histoire, voilà. Et pour la connaissance de l'histoire. Vous savez avec le recul on découvre de nouvelles choses et tout va dans le même sens. Je disais toujours à mes élèves quand j'étais prof « vous savez moi j'aborde les choses sans préjugés. Si vous me prouvez qu'Hitler était un grand humaniste, et qu'il a fait un bien fou à l'humanité, je vous assure que je vous suivrai.

Mais d'abord il faut le prouver. Et vous savez l'histoire par elle-même démontre les choses y a pas besoin de... et c'est vrai que l'histoire des femmes pour en revenir au féminisme, l'histoire des femmes démontre quoi que leur place dans la société n'est plus la même qu'elle s'est améliorée mais que y a encore effectivement un certain nombre d'obstacles à lever, d'ailleurs plus à l'étranger qu'en France. Quand Elisabeth Badinter parlait des vrais combats du féminisme, elle déplaçait ailleurs qu'en France, vous savez qu'en France beaucoup de choses ont été acquises, elle reconnaissait un certain nombre de choses, mais il va de soi que le combat des féministes actuelles, peut-être, je vous avouerai que je partage sans être féministe, parce que je serai mal à l'aise là-dedans, mais c'est évidemment aussi le statut des femmes dans certains pays musulmans, ça c'est évident.

LF : en Arabie Saoudite par exemple....

PG : j'ai fait quelque chose sur le point.

LF : en fait ce qui m'intéressait, en fait c'est pour ça que mes questions tournaient autour de l'engagement même si c'est maladroit de parler de ça,

PG : non mais à mon avis je vous avouerai même une chose que, j'aime pas les historiens militants. Vraiment. Quelle que soit la noblesse de la cause qu'ils défendent. On est pas là pour ça. On est là à la limite presque pour chercher le contraire de ce que tout le monde pense. C'est pour ça vous savez qu'y avait un historien que j'avais reçu qui était formidable, Vidal-Nacquet. Vidal-Nacquet a toujours refusé le mot révisionnisme, parce qu'il considère justement que l'historien doit réviser en permanence l'histoire au regard de ce qu'il peut découvrir dans les archives de nouveau, etc. et il me disait, négationnisme oui, il attaquait ceux qui niaient l'existence des chambres à gaz, parce que ça c'était justement antihistorique mais l'historien doit être révisionniste, en tout cas chercher constamment à trouver quelque chose de nouveau. Voilà, c'est pour ça qu'il aimait pas le mot révisionniste appliqué à ceux qui nient la shoah.

LF : d'accord. Moi ce qui m'intéressait aussi c'est que finalement c'est une posture particulière quand même d'être historien à la radio. Et d'avoir justement le nombre d'auditeurs que vous aviez. Et donc, vous pensez, que ça un impact politique sur la société quand même de faire

cette histoire-là ? De parler de ces combats ?

PG : ça peut avoir un impact politique dans la mesure où ils tirent de ce qu'ils entendent un engagement politique mais ma première volonté c'était et je souhaiterais d'ailleurs qu'on le fasse dans les programmes d'histoire dans l'éducation nationale c'était de faire découvrir l'histoire de faire aimer l'histoire, parce qu'aussi contrairement à ce qu'on dit y a beaucoup de programmes d'histoire à la radio et à la télévision. Je sais pas si vous avez vu Emmanuel Laurentin, qui travaillait avec moi dans l'histoire en direct, je lui ai confié l'histoire en direct quand j'ai pris la direction de France culture, et c'est de faire ça, mais d'une manière accessible à tous, et justement sans aucun préjugé. Vraiment. Par exemple je sais pas comment vous dire ça mais vraiment je considère que l'histoire a tellement d'importance pour la compréhension du présent, que je déteste qu'elle soit sabotée ou occultée par exemple la suppression de l'histoire en terminale S aujourd'hui je trouve ça... on a déjà pas le temps dans tout le cursus de faire de l'histoire approfondie si en plus on retire une année à des élèves je trouve ça absolument scandaleux.

LF : et c'est pour ça que votre émission elle peut servir aussi de relais à l'expression de ces idées. Je me souviens d'une émission c'était l'histoire dans les médias, vous aviez reçu, des historiens de renom et vous aviez parlé de cette question-là...

PG : c'était pour l'anniversaire.

LF : oui c'est ça les 10 ans de l'histoire dans les médias vous vous étiez exprimés sur cette question-là.

PG : une émission un peu particulière oui elle était.... oui oui.

LF : donc ça permettait de donner de la voix à certaines revendications et à certaines.....

PG : mais je trouve que c'est capital j'arrive pas à comprendre dans la mesure où c'est la connaissance du passé qui peut nous éviter, je vais pas dire, toujours, mais de commettre les mêmes bêtises qui ont pu être faites par nos prédécesseurs donc l'histoire en France ou ailleurs c'est précisément on doit lui accorder de l'importance je n'arrive pas même à comprendre

qu'on puisse disposer du droit de vote, heureusement qu'on l'a je dis pas ça pour qu'on le supprime, mais le bon usage du droit de vote doit déjà passer par la connaissance des institutions pour lesquelles on vote. Je suis persuadé qu'il y a un grand nombre de français qui vont mettre leur bulletin dans l'urne, le 6 mai, sans très bien savoir quels sont les pouvoirs réels du président de la république. Ils vont voter pour une figure, pour un programme éventuellement, bon, sans connaître les institutions de la Vème, sans connaître le passé, au moins leur histoire nationale. Et ça me paraît, autrement vous fabriquez un peuple de moutons peut-être ils iront voter, mais ils iront voter sans trop bien savoir ce qu'ils font et ce qu'ils risquent ou ce qu'ils peuvent espérer. Donc si je milite pour quelque chose c'est pour l'histoire, et pour l'histoire à la radio, mais aussi dans les médias et dans l'éducation nationale.

LF : j'avais aussi une question sur la réception des émissions. C'est vrai qu'y a une forte demande sociale pour l'histoire en général, et pour cette histoire des femmes en particulier est-ce que, qu'est-ce qui... est-ce qu'elles étaient autant diffusées que les autres est-ce que la manière d'aborder cette histoire était aussi réfléchi en fonction de la réception qui allait en être faite ? Par exemple j'ai remarqué que de nombreuses émissions du XXe siècle se rattachaient au corps féminin, est-ce que, comment ça se prépare tout ça ?

PG : oh ça se prépare la plupart du temps comme tous les sujets que je traite c'est-à-dire à partir des livres. J'ai pas une connaissance particulière de l'histoire des sous-vêtements. Bon. Euh. Sinon ce que je pouvais en voir dans le Elle quand j'étais petit auquel ma mère était abonnée, bon. Euh. Mais euh. C'est surtout ça. Vous savez je ne me lançais jamais dans un sujet sans lire attentivement le livre auquel il correspondait parce que vous savez plus ça va plus je me rends compte de mes lacunes en histoire, j'ai beau en avoir fait comme enseignant pendant 25 ans, en même temps j'avais commencé à en faire à la radio, et y a pas un livre d'histoire que je peux ouvrir, et dieu sait que j'en ai des centaines et des centaines, sans découvrir quelque chose que j'ignorais. Donc il fallait pour traiter un sujet dans la mesure où il m'intéressait mais y a très peu de choses qui m'intéressent pas, à vrai dire, je suis curieux de tout. J'ai un beau-frère c'est marrant c'est Erik Orsenna on s'est rencontré on est devenus amis et, c'est la curiosité qui le guide il est capable de vous parler de tout car il s'intéresse à tout et donc, et avec l'humilité de celui qui découvre. Et tout se faisait à partir des bouquins. Quand CT venait pour préparer les sous-vêtements c'est à partir du bouquin qu'elle avait co-écrit avec quelqu'un, et voilà, les questions que je lui posais c'est les questions d'un même qui découvre

quelque chose. Qu'est-ce que c'est, d'où ça vient, etc.

LF : donc c'est pas vraiment un choix stratégique en fonction de la façon dont ça va être reçu par les auditeurs.

PG : oh parfois y avait des sujets dont je sais qu'ils vont provoquer des réactions. Assez curieusement, assez peu de réactions sur les sujets féminins. Y a des sujets qui provoquent plus de polémiques par exemple les sujets d'histoire sur l'actuelle histoire du proche orient ça c'est sur ça provoque un certain nombre de polémiques. Donc des sujets inattendus. Sur la tauromachie je sais que si je m'avance là-dedans, soit qu'on en dit du mal soit du bien...

LF : donc finalement tout ce dont vous avez parlé sur l'histoire des femmes c'est plus un tabou. Ça suscite plus de passions.

PG : pas tellement enfin si, si j'avais invité je sais pas moi mais y en a même plus dans des partis politiques qui sont considérés comme, je dirais un peu rétrogrades dans ce domaine....

LF : oh ben y a des petites piques que vous relanciez à l'antenne, par exemple quand vous aviez reparlé de Fabius qui dit à Ségolène Royal « mais qui va garder les enfants » ? On en trouve encore....

PG : oui. Mais croyez-moi il le regrette ! (rires). Ça vient de son subconscient. Mais si j'abondais dans le sens d'un invité qui me dit écoutez mais franchement que foutent les femmes dans les, comme cette femme elle-même qui disait je ne veux pas voter, bon il va de soi que j'aurai des réactions. Hein. Mais dans l'ensemble franchement ça n'existe plus ça. Même si y a des remises en cause aujourd'hui de l'avortement...

LF : et ce qui m'avait beaucoup intéressé aussi c'est l'utilisation des archives, le fait que d'abord ce soit une histoire orale et qu'on dit que c'était elle traditionnellement qui pouvait rendre la parole à ceux qui ne l'ont pas eu pendant longtemps, dans les sources le fait que les écrits on considérait qu'y avait une domination masculine et que du coup on ne pouvait pas accéder à cette histoire des femmes. Donc en fait l'archive orale dans cette histoire elle a une place particulière.

PG : je vous dis je reviens à cette archive c'est marrant sur plus de 2000 émissions avec cinq archives ça fait 10 000 archives... ben celle-là, y en a quelques-unes pas forcément dans le sujet qui vous intéresse, mais celle-là c'est extraordinaire quand on a ça, les archives, les chansons aussi d'époque qui reflètent aussi souvent une façon de penser...

LF : Georgel par exemple dans les années 30 ;

PG : Oui c'est formidable ça... La condescendance qui pouvait y avoir. C'est important ça c'est les archives aussi ça ça reflète un état d'esprit, les paroles des chansons.

LF : et finalement je me disais que c'était ça qui permettait de rendre cette émission si vivante parce que finalement ça pouvait briser des cloisons entre la société civile, et ces mentalités qui ressurgissent au beau milieu

PG : mais aujourd'hui les gens en rigolent de ces archives. Ça les fait sourire bon à l'époque c'était du premier degré. Le journaliste qui dit « alors vous allez voter, etc ».

LF : celui qui commente le salon des arts ménagers et qui commente en disant « les doigts des femmes n'auront plus rien à faire ».

PG: et alors là elles sont précieuses car elles vous remettent dans le contexte. C'est l'importance de l'archive. Alors le film par définition c'est un film du XXe siècle c'est pas tout à fait la même chose mais en même temps y a des films historiques qui reflètent assez bien la réalité du moment, et bon. L'archive sonore de l'INA ça vraiment, ça vous met dans le bain on se dit c'est vrai c'était comme ça à l'époque, c'est vrai qu'on disait ça à l'époque. Et ça c'était assez extraordinaire notamment justement dans l'histoire des femmes oui.

LF : et donc c'était un moyen aussi de toucher la sensibilité des auditeurs. Y avait des émissions avec des témoignages très importants je pense à l'émission les femmes tondues où on entendait cette femme qui disait qu'elle pouvait plus revenir dans le village où ça c'était passé....

PG : ah ça c'est vraiment c'est très important la sélection des archives on les raccourcissait parfois parce qu'elles étaient très longues, et je me souviendrais toujours, c'est la définition de l'archive, quand vous disiez ça provoque l'émotion, je me rappelle ma toute première émission documentaire c'était celle sur la guerre d'Algérie qui avait eu un prix qui m'avait fait démarrer vraiment dans, elle va être rééditée d'ailleurs en CD, et je me souviens avec la réalisatrice qui était remarquable, c'était ma première réalisatrice Christine Bernard-Sugy, on écoutait comme ça des tonnes d'archives c'était à l'INA sur des bandes, et puis, je lui disais toujours ah on prend ça j'ai les poils des bras qui se redressent, et l'archive a une force parfois, alors bon ça concerne pas l'histoire des femmes mais c'était, sur les grands événements de la guerre d'Algérie, et là il fallait, elles suscitent de l'émotion, elles replacent dans le contexte, et en ce qui concerne les femmes c'est vrai, vous en avez sûrement, est-ce qui en a parmi celles que vous avez écouté qui vous ont marqué plus ?

LF : ah ben y a celle-là sur cette femme qui avait été tondu, celle sur le vote des femmes qui m'a beaucoup marqué.

PG vous savez qui est l'auteur pour les femmes tondues ?

LF : c'était un historien...

PG : Patrick Buisson. C'est le conseiller de Sarko ! Je l'ai su après ! (rires). Mais son bouquin était pas mal.

LF : ah oui j'avais trouvé ça intéressant. Et c'est là en fait que j'ai commencé à me dire que l'histoire des femmes qui se reflétait c'était un contrôle du corps permanent quoi, là il disait que c'était pour se réapproprier leurs corps en considérant qu'elles avaient fauté, et voilà ça m'avait marquée.

PG : oui son livre était bon. On voit souvent son nom dans la campagne de Sarkozy et quand je l'avais invité la première fois je le savais pas la deuxième fois oui.

LF : ce qui m'a marqué aussi c'est les chansons. Les chansons aussi qui reflétaient le mépris qu'inspiraient certaines féministes.

PG : et elles vous font en même temps mesurer, si j'ai à prouver quelque chose à quel point on en est loin. Vous comprenez. C'est pour ça ce que je trouve c'est ce que dit Elisabeth Badinter, un peu à contretemps aujourd'hui le féminisme peut plus s'exprimer aujourd'hui avec autant de justifications aujourd'hui que hier et que demain. On va forcément vers une plus grande égalité. Un des trucs je vous ai dit c'est l'égalité des salaires et l'égale représentation en politique par exemple, et dans le monde des affaires. Quand je regarde mon hebdomadaire que j'aime bien qui est le Point, vous avez toujours vous savez à l'intérieur une demi-page qui vous indique les États-majors des entreprises, ben cherchez les visages de femmes, quasiment pas ! Ça dans le monde du travail et surtout à un échelon élevé, vous allez voir, suivez attentivement, ça c'est nous qui l'avons mis sur pied hier, la future chaîne féminine, et alors y aura pratiquement que des femmes, mais elle prétend aussi s'adresser aux hommes. Je crois que l'histoire des femmes, ça je pourrais le reprendre à mon compte, mais elle intéresse au moins autant les hommes que les femmes.

LF : vous pensez que parmi les auditeurs de cette émission y a autant de femmes que d'hommes.

PG : oh... je sais plus je l'ai dans le détail par âge oui oui. D'autant plus que c'est une heure où les femmes sont plus disponibles..

LF : si vous aviez des informations sur les courbes de l'audience ça m'intéresse parce que moi j'y ai pas trop accès, je sais pas trop par qui est écoutée 2000 ans par des jeunes, des moins jeunes.

PG : ils doivent être chez moi. Y a des médiamétries. Mais je crois pas qu'on est les sexes. Mais je sais que j'ai beaucoup d'auditrices. J'étais vraiment un de ceux qui invitait le plus de femmes à l'antenne. Vous savez que celle qui me précède, qui me précédait car j'y suis plus vous voyez j'en parle encore au présent comme si j'y étais, c'était Claire Servajean, qui est la journaliste la plus écoutée de France, à l'époque à cette heure-là, elle me disait toujours patrice je te félicite parce que y a pas ailleurs un tel pourcentage d'invités femmes dans une émission.

Le téléphone sonne. Fin de l'entretien.

Annexe n°2 : Retranscription de l'entretien avec Stéphanie Duncan

SD : les jours du siècle : Patrice Gélinet l'avait créée et moi j'étais au début de cette émission-là, c'était en 96, de 96 à 99, ça a commencé en 99 les *2000 ans d'histoire*. Moi j'ai fait tous les jours du siècle et après en 99 j'ai participé à la création des *2000 ans d'histoire*, je suis restée jusqu'en juin 2004.

LF : vous en pensez quoi maintenant de la nouvelle émission de Jean Lebrun ?

SD : J'écoute pas tellement. Je veux pas porter un jugement sur quelqu'un qui est sur la chaîne.

LF : C'était juste par rapport à l'histoire des femmes

SD : Je sais pas je l'écoute pas suffisamment, j'ai pas le temps.... j'ai pas fait attention. Maintenant comme j'ai changé j'écoute pas la chaîne tout le temps. Mais je trouve bien son émission hein mais c'est pour des questions de convenance d'horaires.

LF : Mes questions sont peut-être trop conceptualisées...

SD : c'est pas du tout une critique, c'est simplement que j'espère que j'arriverai à répondre à votre demande.

LF : En fait déjà ce qui m'intéressait c'était de savoir si vous vous aviez perçu une évolution de cette histoire des femmes dans 2000 ans, entre 99 et 2004 pour vous, par exemple parce qu'y a eu de nouveaux chantiers historiographiques ?

SD : Est-ce que j'ai senti une évolution... je pense que Patrice Gélinet souhaitait qu'on parle des femmes, qu'on ait des invitées féminins, féminines. C'était une préoccupation qu'il avait, mais après euh je pense que, dès qu'on pouvait, enfin je pense que dans les choix des sujets déjà c'était important pour lui moi j'étais pas impliquée dans le choix des sujets, enfin je

pouvais lui donner des idées mais c'était quand même lui qui décidait, c'était le directeur.

LF : Il m'a dit que Claire Servajean l'avait félicité en lui disant qu'il avait un pourcentage d'invités très féminins.

SD : Oui voilà, puis bon y avait une équipe aussi hein, il était pas tout seul, y avait une équipe derrière qui était très féminine, qui trimait dur, et hein, donc voilà, mais je pense qu'effectivement c'est une volonté de sa part.

LF : Après moi du point de vue historiographique je dois essayer d'analyser les courants qui ont pu influencer ces émissions, et donc c'est pour ça que je me rends compte qu'y a à la fois l'histoire des mentalités, puisque vous vous avez beaucoup dépouillé la presse, et c'était pour montrer justement quel était l'état d'esprit d'une époque, donc y a à la fois cette histoire des mentalités, y a aussi une histoire culturelle, quand il a reçu Christine Bard pour l'histoire politique du pantalon, ça c'était beaucoup plus récent, ou encore quelque part l'histoire politique des grands hommes, entre guillemets, où là c'est des grandes femmes, par exemple des figures comme Louise Michel, comme Simone de Beauvoir, donc c'est pour ça en fait que j'essayais en fait d'analyser quelle pouvait être l'historiographie à dégager de ces choix de sujets.

SD : C'est quoi votre question exactement, je ne comprends pas très bien.

LF : C'est juste qu'on est toujours obligé de resituer une façon de faire de l'histoire...

SD : en fait ça dépend tellement des livres qui sortent, quand même *2000 ans d'histoire* c'était aussi un reflet de l'édition en histoire, les livres sortaient et c'est en fonction des livres qui sortaient que les choix se faisaient. Donc l'idée quand même c'était d'être au plus près de l'actualité éditoriale. Je pense qu'il y avait ce souci-là, de prendre les livres, à moins qu'il y ait un anniversaire, par exemple,

LF : oui c'est ce que j'ai remarqué par exemple pour la journée internationale des femmes y avait une semaine thématique y avait beaucoup, on allait faire beaucoup d'émissions sur les femmes par rapport aux autres histoires que présentait *2000 ans d'histoire*.

SD : Oui il peut y avoir de ça mais de manière générale l'idée c'était quand même enfin bon , moi je sais pas si j'apporte quelque chose de plus par rapport à ce qu'a pu dire Patrice Gélinet là-dessus, mais c'était ça, c'était les livres qui sortaient qui déterminaient les sujets des émissions mais il fallait évidemment équilibrer, qu'y ait du sujet contemporain, qu'y ait du sujet ancien, et puis des femmes. Mais c'était pas non plus une obsession de Patrice Gélinet qu'on parle des femmes dans l'histoire.

LF : C'était pas vraiment un engagement de sa part...

SD : je sais pas il vaut mieux lui demander à lui, mais moi j'ai pas ce sentiment-là, ça veut pas dire qu'y avait pas de volonté je pense qu'il avait envie qu'on parle des femmes... de là à dire...

LF : il n'aime pas les historiennes militantes il me l'a dit...

SD : oui, je pense qu'il est pas féministe, mais c'est pas, fin bon... on va pas entrer sur des trucs personnels.

LF : J'avais aussi pris des extraits d'une interview qu'il avait donné en 2008 où il disait de faire reculer le nombre de témoins au profit des historiens, puisque le témoin on peut dire qu'il est subjectif, qu'il raconte son histoire, et donc une de mes questions c'était est-ce que quand même quand on voit l'histoire des femmes au XXe siècle y a pas plus de témoins ou en tout cas d'acteurs par exemple il a invité Gisèle Halimi, il a invité Elisabeth Badinter et donc de ce point de vue-là c'est pour ça que je me demandais si l'histoire qu'on faisait là elle était pas féministe aussi parce que....

SD : forcément, au XXe siècle la plupart des historiennes du féminisme sont des féministes, de toute façon c'est normal, on peut pas être historienne du féminisme sans être féministe, ça me semble, c'est normal, c'est comme tous les historiens ils ont un lien, un historien de la guerre d'Algérie, Benjamin Stora, il était algérien, juif algérien, parti en 62 et voilà forcément on a un lien avec le sujet qu'on traite, plus ou moins direct, ça veut pas dire qu'on soit pas objectif mais on a forcément un lien, soit familial, soit culturel, enfin ça n'exclut pas le sérieux du travail mais c'est normal, y a une passion, y a un truc, on est pas des êtres purement

cérébraux, enfin c'est notre vie quoi.

LF : Justement en fait sans parler d'engagement est-ce que vous pensez pas qu'y avait une nécessité de parler de cette histoire-là à la radio ? De la faire connaître ?

SD : Je pense que toute l'histoire, si l'on s'en tient à *2000 ans d'histoire*, l'idée était quand même de traiter tout, donc l'histoire des femmes en faisait partie, mais c'était pas... l'idée c'était d'aller tous azimuts, trouver des sujets qui touchent les gens une majorité, je trouve que l'intérêt de ces émissions c'est que c'était à la fois exigeant et en même temps grand public, avec des sujets un peu plus pointus parfois, mais en même temps que ce soit accessible et c'est ça qui est génial, donc parmi tous, y a forcément des toutes

LF : mais c'était quand même assez novateur cette approche par le genre elle est arrivée assez tard en France, qu'on commence à faire une histoire genrée c'est arrivé assez tard, qu'on fasse une analyse de la construction des rôles sociaux, des rapports entre les sexes.

SD : Oui bien sûr, mais forcément puisque l'émission reflétait l'édition historiographique, enfin l'édition de l'histoire, forcément si y a un livre qui sort une biographie de Louise Michel ou une biographie de Margaret Thatcher, forcément on va, c'est des sujets en or pour *2000 ans d'histoire*, et en plus y avait toujours cette contrainte, trouver des films quand c'était un sujet ancien, ou des archives quand c'était du XXe, post Seconde Guerre quoi c'est là où y avait des archives, donc y avait toujours ce truc, et puis non mais c'est vrai qu'on a fait des sujets incroyables, bon là forcément je peux pas, les femmes Xxe siècle, voilà, mais c'est vrai qu'y avait une idée de parler de tout, sans tabous et toujours ce souci d'être à la fois dans l'excellence et dans la proximité, l'accessibilité, que ce soit grand public tout en étant exigeant quoi, alors soit sujet femmes, je crois pas qu'y avait une démarche spécifiquement féministe entre guillemets, je pense pas.

LF : C'était en grande partie autour de quoi tournaient mes questions et Patrice Gélinet m'a répondu que lui personnellement il n'était pas féministe et qu'après voilà...

SD : il est honnête en disant cela. (rires).

LF : Du coup certaines de mes questions sont un peu hors de propos... mais moi ce que je trouvais intéressant quand même c'était ce rôle de l'historien à la radio c'est quand même spécifique parce que vous parlez à plus de 900 000 auditeurs je crois, et c'est une très forte audience, donc pour moi c'est quand même une posture vraiment où...

SD : oui mais, fin je sais pas quand même, je pense pas que Patrice Gélinet se situe comme historien, moi je suis pas historienne, je sais pas ce que vous, les historiens c'était les invités quoi, moi j'étais pas une historienne, je suis de la radio quoi. Enfin peut être que Patrice Gélinet dit qu'il est historien ça j'en sais rien, mais moi non, je suis pas historienne. Pour moi un historien ou une historienne c'est quelqu'un qui travaille voilà, moi j'ai pas de capes, agrégation, tout ça, j'ai une licence d'histoire, je suis légèrement plus diplômée que Gélinet mais on s'en fout, c'est pas ça qui compte, ce qui compte c'est ce qu'on fait et ce qu'on donne à la radio. Mais...

LF : et après, bon, questions plus pointues mais c'est parce que moi j'y ai pas accès, est-ce que vous pensez que cette histoire-là, par qui elle était écoutée ?

SD : L'histoire des femmes dans *2000 ans d'histoire* ? Je pense que les gens écoutent tout, je sais pas comment les gens fonctionnent quand ils écoutent la radio, mais je pense qu'ils peuvent se dire c'est *2000 ans d'histoire* j'aime cette émission, bon Louise Michel a priori ça m'intéresse pas tellement, mais tiens si je l'écoute quand même finalement oh c'est pas mal elle était bien cette femme,

LF : vous pensez en fait qu'y a pas d'écart par rapport à l'autre histoire que peut faire *2000 ans* ?

SD : Quand c'est pas féminin ? Non je pense pas, je pense qu'une émission comme ça a pu déjà amener les gens à l'histoire, à lire des bouquins, ce qui est déjà en soi vachement bien, et en particulier pour les femmes

LF : je me suis demandée ça, si y avait un choix stratégique de temps en temps, parce que pour la question des femmes au XXe siècle en tout cas ça tournait beaucoup autour du corps féminin, y a eu beaucoup d'histoires produites autour de ça, par exemple la lingerie, les sous-

vêtements, et je me suis dit c'est peut-être aussi parce que quelque part ils savaient que...

LF : je pense que c'est les livres qui sortent...

LF : oui mais y a quand même un choix qui est fait

SD : oui bien sûr, mais après c'est vrai que c'est des choix qui sont porteurs, c'est des sujets qui sont à la fois sexy entre guillemets, quand on dit un sujet sexy à la radio c'est pas forcément que ça parle de sexe, c'est qui est appétissant, on se dit tiens c'est marrant, c'est un sujet qui peut susciter de l'intérêt pour l'auditeur, alors là aussi c'est sexy dans le sens lingerie et tout ça, mais c'est des sujets qui correspondent aussi à une certaine, je pense qu'il a du faire des émissions sur le voile aussi, voilà, ...

LF : c'est pour ça que je pensais que ces émissions-là pouvaient avoir un impact parce qu'elles conduisaient aussi à s'interroger sur la société actuelle autant qu'à se souvenir de l'histoire des femmes, parce que par exemple, les invités et Patrice Gélinet lui-même n'hésitaient pas à distiller quand même des vérités, par exemple l'inégalité salariale, le combat qui restait à mener dans d'autres pays, donc c'est pour ça que je considérais que ces émissions allaient au-delà de la simple histoire des femmes.

SD : C'est quoi la simple histoire des femmes, elle n'est pas simple cette histoire.

LF : (rires) c'est pas du tout ce que je veux dire, mais on est toujours amené à faire un bilan, à parler de ce qu'il faut encore faire.

SD : Oui, oui, oui. Je pense que oui oui, il faisait bien son boulot de journaliste là-dessus, c'est normal de parler de ça.

LF : D'accord, oui alors après j'ai des questions plus empiriques, j'avais remarqué qu'une des approches privilégiées c'était les portraits de femmes, donc plutôt une approche par le haut, qu'une approche par le bas, par les anonymes.

SD : Oui bien euh, par exemple des portraits, des biographies, des femmes, Catherine de

Russie, des choses comme ça, oui c'est euh, ouais. Pourquoi ?

LF : Vous pensez encore que ça se résume en terme de parution de livres ?

SD : Non peut-être pas que, mais c'est vrai que les mouvements sociaux, tout ça, c'est plus...

LF : est-ce que c'est justement pour ça que l'usage des archives peut être intéressant ? Dans le cas où on veut faire une histoire par le bas, par les groupes sociaux ?

SD : Si y a un livre qui sort là-dessus, si y avait un livre qui sortait là-dessus, peut-être que c'est plus compliqué à mettre en œuvre, par exemple, à quoi vous pensez ?

LF : Par exemple, je sais pas, les femmes dans les camps de concentration, les femmes tondues, là par exemple oui y avait eu une émission là-dessus, et justement on entendait plus des anonymes, grâce aux archives, on entendait une femme qui disait voilà c'est arrivé, et qui pouvait plus retourner dans le village où ça s'était passé. Et du coup c'est moins une histoire des grands hommes, enfin ici des grandes femmes...

SD : euh, ça à la limite c'est un sujet qui est vraiment imaginable pour *2000 ans d'histoire* mais y a peut-être des sujets, les femmes au XVIIIe par exemple je pense que là c'est trop flou, je pense qu'il aurait pas pris ça par exemple, c'est trop historiographique vous voyez, je veux dire un peu, un peu ciblé, un peu sujet de thèse,

LF : vous avez raison il faut me recadrer de temps en temps (rires)

SD : je veux dire que si y avait, je me replace dans ce qu'on faisait, bon ça c'est intéressant mais c'est un peu trop euh, sujet de thèse quoi. Les femmes au XVIIIe siècle dans le Languedoc, voilà, c'est des sujets, ça non, c'était pas des sujets pour *2000 ans d'histoire*. Fallait que ce soit un truc qui soit grand public. Quelqu'un de connu, ou bien les femmes dans la première guerre mondiale, ça c'est un sujet pour *2000 ans d'histoire*. Les femmes pendant la révolution française, ça c'est des sujets que 2000 ans a pu traiter. C'est social, c'est pas une personne, c'est plus facile, c'est pas un sujet de thèse quoi. Vous voyez ce que je veux dire.

LF : Oui je comprends. Après par exemple les travaux d'Arlette Farge sur le XVIIIe siècle, c'était aussi, ça peut être qualifié de flou...

SD : lesquels ?

LF : Les travaux d'Arlette Farge, moi je me souviens qu'en licence j'avais travaillé sur l'opinion publique, donc très difficile à cerner, c'est pareil, et c'est vrai qu'au niveau d'une émission le format peut faire que c'est pas propice, je sais pas, mais en tout cas c'est une histoire vraiment...

SD : mais l'histoire de l'opinion publique ?

LF : Oui. Dans les salons....

SD : oui mais si y a un livre, si y avait eu un livre sur ce sujet avec des exemples on aurait pu le faire je pense dans *2000 ans d'histoire*, c'est pas une volonté, je pense pas qu'y ait.... c'est toujours « comment on fait » ? La question c'est on est pas dans le théorique, on est dans le comment on fait concrètement, est-ce qu'on a des extraits de films, est-ce qu'on a... Les femmes dans le Languedoc entre 1630 et 1680 ça intéresse personne, enfin vous voyez ce que je veux dire.

LF : Ben par exemple il a parlé de la sorcellerie, il a parlé des possédées de Loudun

SD : oui mais ça c'est un sujet

LF : mais c'est hyper précis

SD : et y a un film sur ce truc ! C'est la faisabilité. Tout de suite on pense radio quoi, on pense émission, on pense pas, on fait de la radio, on fait pas de l'histoire.

LF : Mais c'est ce mécanisme justement que j'aimerais appréhender moi parce qu'en tant qu'historienne je l'ai pas donc je sais pas, quelles sont les déductions que vous faites sur qu'est-ce qui est faisable en radio ou pas.

SD : Ben oui. C'est ça qui... Nous on est pas des, voilà on fait de la radio, je sais pas c'est de la... On est pas des créateurs dans le sens, on est pas des historiens, on est pas sur le brut, on vient après, on fabrique, on interviewe, moi j'ai fait beaucoup de documentaires, d'histoire, enfin radio, mais après y a des trucs qu'on peut pas faire par exemple. Faut qu'y ait des archives, faut qu'y ait des témoins. Il faut, voilà, et puis après on peut tricoter, on tricote quoi, c'est de l'artisanat, on tricote une émission. Faut que ça corresponde aussi à un format, à un format qu'on vous demande, il faut que ce soit à la fois des sujets qui puissent intéresser les gens, par exemple si on fait un truc sur... Et en même temps c'est vrai et c'est pas vrai, par exemple on a fait des sujets sur les égyptiens, bon, c'est un peu hors sujet, on est pas dans le XXe, mais puisqu'on parle des femmes, on avait reçu, elle est morte maintenant...on avait reçu...

LF : Christiane Desroches Noblecourt ?

SD : Oui Christiane Desroches Noblecourt, sur l'égyptienne, ah je sais plus comment elle s'appelle (rires) fin bref c'est des sujets géniaux, et moi je lisais des textes, fin des textes égyptiens c'est pas très évident à lire, et, mais, oh ça m'énerve parce que je l'ai au bout de la langue et je le retrouve plus, et c'est vrai qu'y a des choses, ce qui est bien avec cette émission c'est qu'on parlait de choses connues, des trucs un peu incontournables napoléon jeanne d'arc, tous les grands sujets, et en même temps, de temps en temps on faisait des truc plus pointus, plus, voilà...

LF : d'accord, et euh bon je suis quasiment au bout de mes questions.

SD : Enfin, les femmes, toute une histoire c'est une émission un peu plus féministe on va dire, c'est normal...

LF : ben c'est ce que je me retenais de vous demander (rires)

SD : non mais c'est normal, c'est une émission sur les femmes donc c'est forcément féministe, on parle pas de tricot, et de table à langer, mais on parle de femmes, donc c'est pour ça que je dis c'est féministe c'est parce qu'on parle des femmes de manière féministe enfin, même si

c'est pas militant ou je sais pas quoi, je cherche pas à... mais bon c'est pas votre sujet on est pas obligé d'en parler.

LF : Non, mais en fait, le lien entre les deux ne me surprenait pas, et quand j'entendais vos revues de presse, j'ai saisi quand même des remarques périphériques, on va dire, mais c'est bien.

SD : Des remarques comment ?

LF : Et même de Patrice Gélinet aussi... ben par exemple, ben j'ai remarqué que lui bon ça je lui ai pas dit hier mais pour se légitimer souvent il faisait une blague pour dire que lui dans son groupe de travail y avait beaucoup de femmes, et là vous répondiez ben oui mais c'est pas une raison pour pas essayer de changer les choses...

SD : ah bon j'ai dit ça comme ça ! (rires)

LF : et donc c'est là que je sentais affleurer un engagement en fait.

SD : Mais c'est normal, quand on est...

LF : clairement.

SD : Fin bon y a des choses qu'on peut pas dire...

LF : mais par exemple quand vous faisiez un dépouillage et que vous trouviez un journaliste qui disait de Gisèle Halimi je crois que c'est elle « on l'opprimerait volontiers » !

SD : ah y avait ça

LF : oui y avait ça. Et voilà. Et là ce qui m'intéressait c'était la place du rire parce que souvent ce rire, euh, qui surgit, c'est soit pour montrer que à l'époque l'archive utilisée c'était du premier degré et qu'aujourd'hui c'est devenu du second ça nous fait rire, soit,

SD : soit les articles, ben ouais moi j'aimais bien essayer de placer des trucs un peu ridicules, voilà...

LF : c'est ça qui semble aberrant aujourd'hui.

SD : Oui, montrer les conneries des époques. Enfin aujourd'hui c'est pareil hein on n'est pas mieux... si y avait des trucs, des remarques macho effectivement je le faisais remarquer, mais pas contre Gélinet, mais...

LF : ah oui oui non mais clairement.

SD : Y a autre chose ? Parce que je vous ai pas beaucoup aidé je pense.

LF : Ah si si.

Annexe n°3 : Graphiques et statistiques réalisés à l'INA

a) tableau récapitulatif du corpus global sur l'histoire des femmes dans 2000 ans d'histoire

Lecture : des descripteurs ont été utilisés pour pouvoir réaliser les graphiques. Toutes les émissions sont marquées « corpus », et certaines, marquées « émissions traitées », signifient qu'elles appartiennent à la sélection sur laquelle s'est basé ce mémoire.

Le « corpus » regroupant toutes les émissions sur l'histoire des femmes quelle que soit l'époque comporte 135 émissions. Le corpus « émissions traitées » qui a été composé pour rédiger ce mémoire en comporte 41.

Titre	Date	Descripteurs
L'adultère	21/02/2000	émission traitée; corpus
L'Eglise et la femme	08/03/2000	émission traitée; corpus
Le travail des femmes	09/03/2000	émission traitée; corpus
La maternité	26/05/2000	émission traitée; corpus
La vie privée à Rome	07/06/2000	corpus
Simone de Beauvoir	27/02/2001	émission traitée; corpus
Les femmes dans la Rome antique	14/01/2002	corpus
Françoise Giroud : l'Express	31/01/2002	émission traitée; corpus
George Sand et la politique	20/02/2002	corpus
Gisèle Halimi	21/02/2002	émission traitée; corpus
Les divas	11/10/2002	corpus
La Femme dans la Grèce antique	28/04/2003	corpus
Elisabeth Badinter, le féminisme aujourd'hui	10/09/2003	émission traitée; corpus
La Révolution française et les femmes	12/11/2003	corpus
Le voile à l'école	20/11/2003	émission traitée; corpus
Madame Roland	11/06/2004	corpus
Napoléon et les femmes : 1ère partie	08/09/2004	corpus
Napoléon et les femmes : 2ème partie	09/09/2004	corpus
La bataille de l'avortement, 30 ans après la loi Veil	15/10/2004	émission traitée; corpus
Léonora Galigai	09/02/2005	corpus
Elisa Bonaparte	21/02/2005	corpus
Hitler et les femmes	02/06/2005	corpus
Le plaisir sexuel au féminin	06/09/2005	émission traitée; corpus
Agnès Sorel	16/11/2005	corpus
Le mariage	17/11/1999	émission traitée; corpus
Madame sans gêne	20/12/2005	corpus
Les dessous féminins	30/01/2006	émission traitée; corpus
29 avril 1945 : les Françaises votent	08/03/2006	émission traitée; corpus
13 avril 1946 : publication de la loi pour la fermeture des maisons closes	13/04/2006	émission traitée; corpus
Le travail des femmes	17/04/2006	émission traitée; corpus
Gabrielle d'Estrée	07/06/2006	corpus
Madame Tallien	26/09/2006	corpus
Anne d'Autriche	10/10/2006	corpus
La comtesse de Ségur	21/09/1999	corpus
Les femmes dans les camps nazis	08/03/2007	émission traitée; corpus
Eva Braun	10/09/2007	corpus
La conquête amoureuse	26/09/2007	corpus
La sexualité dans la Rome antique	13/03/2007	corpus
Le sport au féminin	13/11/2007	émission traitée; corpus
Simone de Beauvoir	09/01/2008	émission traitée; corpus
L'érotisme	14/01/2008	corpus
Madame du Châtelet	17/01/2008	corpus
Charlotte Corday	20/05/2008	corpus
Les femmes dans la Résistance française	05/03/2008	émission traitée; corpus

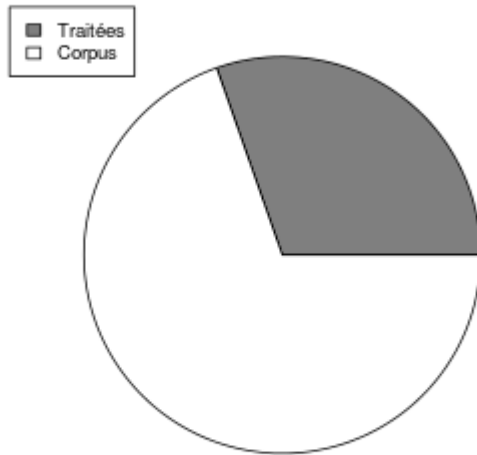
La belle Otero	08/09/2008	corpus
Les harems	06/01/2009	corpus
Histoire de l'adultère	05/03/2009	émission traitée; corpus
La lingerie	16/04/2009	émission traitée; corpus
Coco Chanel	21/04/2009	émission traitée; corpus
Les femmes tondues	06/05/2009	émission traitée; corpus
La beauté	09/10/2009	émission traitée; corpus
Les femmes au pouvoir	11/05/2010	émission traitée; corpus
Amélia Earhart	15/09/2010	corpus
Les maisons closes	20/10/2010	émission traitée; corpus
L'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule	12/01/2011	émission traitée; corpus
Histoire du pantalon avec Christine Bard	20/01/2011	émission traitée; corpus
Traversée d'un siècle	07/02/2002	corpus
Madame de Montespan	31/01/2000	corpus
Bourguiba	26/10/2000	corpus
Florence Arthaud	20/06/2002	émission traitée; corpus
Le bronzage	27/06/2008	corpus
Le péché originel	26/09/2002	corpus
L'univers des Geishas	16/12/2002	corpus
Christiane Desroches Noblecourt	14/04/2003	corpus
Un grand témoin : Jacqueline de Romilly	07/11/2003	corpus
Clytemnestre	10/03/2004	corpus
Anne d'Autriche	06/03/2000	corpus
Histoire de la beauté : 1ère partie	06/09/2004	émission traitée; corpus
Casanova	13/01/2000	corpus
Joséphine de Beauharnais : 1ère partie	07/09/2005	corpus
Joséphine de Beauharnais : 2ème partie	08/09/2005	corpus
Landru	12/09/2005	corpus
60 ans du magazine ELLE	21/11/2005	émission traitée; corpus
L'amour au Moyen Age	06/02/2006	corpus
L'impératrice Messaline	20/02/2006	corpus
Casanova	07/03/2006	corpus
13 juillet 1793, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday	10/04/2006	corpus
Le sexe et l'islam	30/05/2006	corpus
Anne Boleyn, la deuxième femme d'Henry VIII	15/03/2007	corpus
Histoire du maquillage	19/04/2000	corpus
Margaret Thatcher	07/06/2007	corpus
Lucy	17/12/2007	corpus
Louise de Vilmorin	07/04/2008	corpus
L'avènement d'Elisabeth II	06/02/2002	corpus
Marie Curie	20/10/2008	émission traitée; corpus

La Comtesse de Ségur	07/01/2009	corpus
Vérités et légendes : Jeanne d'Arc	23/02/2009	corpus
Elizabeth Ière d'Angleterre	06/04/2009	corpus
Brigitte Bardot	28/09/2009	émission traitée; corpus
Henri IV et les femmes	07/12/2009	corpus
Les grands combats du féminisme	11/02/2010	émission traitée; corpus
Les Mille et une nuits	01/09/2010	corpus
Evita Peron	29/03/2004	corpus
Karen Blixen	12/10/2004	corpus
Greta Garbo	20/09/2005	corpus
Marie Louise	05/01/2006	corpus
La mort de Marie Stuart	07/04/2006	corpus
Marie Besnard	02/10/2006	corpus
Madame de Maintenon	25/01/2007	corpus
Un couple romantique célèbre : Franz Liszt et Marie d'Agoult	14/02/2007	corpus
Marilyn Monroe	26/03/2007	corpus
Marlène Dietrich	10/05/2007	corpus
Mata Hari	15/10/2007	corpus
Frida Kahlo	27/11/2007	corpus
La vie amoureuse de Catherine II de Russie	31/03/2009	corpus
Marie de Médicis	12/05/2009	corpus
Lucie Aubrac	13/10/2009	émission traitée; corpus
Catherine de Médicis	20/10/2009	corpus
Le mariage : 1ère partie	23/11/2009	corpus
Le mariage : 2ème partie	24/11/2009	corpus
Agatha Christie	13/01/2010	corpus
Louise Michel	04/03/2010	émission traitée; corpus
Marie Bonaparte	29/09/2010	corpus
Calamity Jane	08/12/2010	corpus

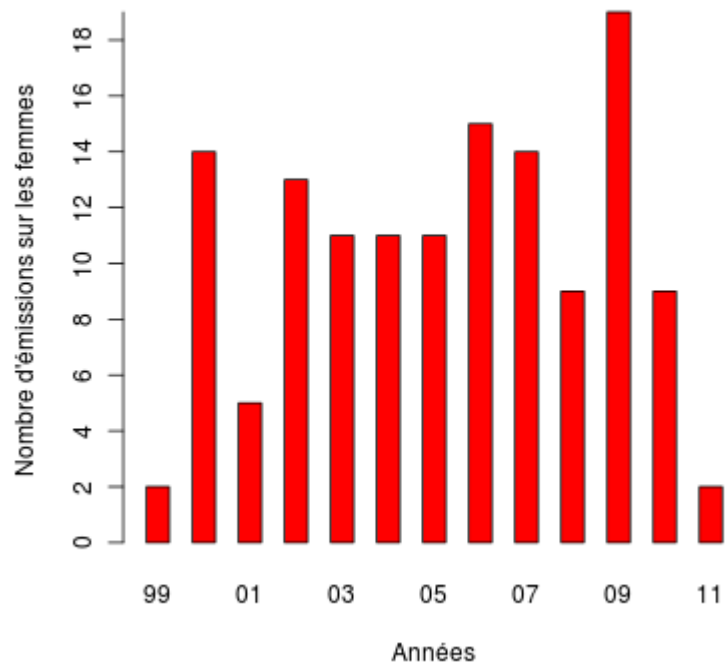
L'affaire Rosenberg	05/04/2001	corpus
Marie Stuart	11/04/2001	corpus
Les poupées	14/11/2001	corpus
Mata-Hari	16/01/2002	corpus
Catherine de Medicis	19/02/2002	corpus
Les génies	27/02/2003	corpus
Les Mille et une Nuits	06/10/2003	corpus
Catherine II	07/03/2000	corpus
La reine Christine	10/03/2000	corpus
Elizabeth première	05/05/2000	corpus
La vie privée à Rome dans l'antiquité	20/05/2000	corpus
Marie Curie	14/12/2001	émission traitée; corpus
Catherine II	25/11/2002	corpus
L'avortement	28/03/2003	émission traitée; corpus
Le mariage	06/06/2003	émission traitée; corpus
L'affaire Rosenberg	28/11/2003	corpus
Marie de Médicis	09/02/2004	corpus
Marie Bonaparte	05/03/2004	corpus
Une histoire de la beauté : 2ème partie	07/09/2004	émission traitée; corpus
Mazarin et Anne d'Autriche	10/02/2009	corpus
L'affaire Rosenberg	21/10/2009	corpus

- b) Rapport entre le nombre total d'émissions sur les femmes (135) et le corpus retenu (41 émissions)

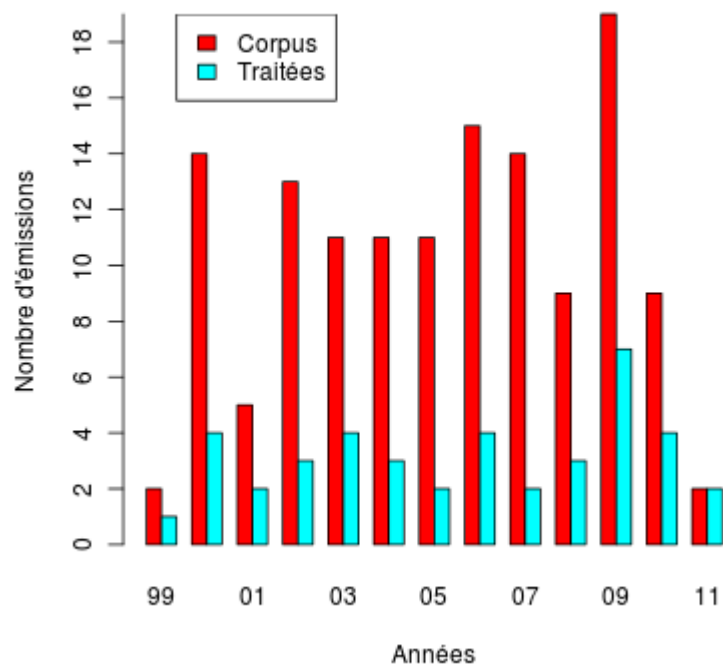
Proportion d'émissions prises.



- c) Evolution des émissions portant sur l'histoire des femmes tout au long de la durée de 2000 ans d'histoire, soit entre 1999 et 2011



- d) Graphique représentant l'évolution des émissions portant sur l'histoire des femmes et l'évolution du corpus retenu pour le mémoire en fonction des années (graphique)



e) Evolution du nombre total d'émissions sur l'histoire des femmes et du corpus retenu (tableau) :

Années	corpus	émission traitée
1999	2	1
2000	14	4
2001	5	2
2002	13	3
2003	11	4
2004	11	3
2005	11	2
2006	15	4
2007	14	2
2008	9	3
2009	19	7
2010	9	4
2011	2	2

Annexe n° 4 : Présentation des personnes invité-e-s dans 2000 ans d'histoire

Florence Arthaud : invitée le 20/06/2002

Navigatrice, elle est arrivée 1^{ère} de la route du rhum en 1990 avec le bateau Pierre 1^{er}.

Auteure d'*Océane*, 1991

Elizabeth Azoulay : invitée le 09/10/2009 pour une émission sur la beauté

Ethnologue et sociologue, directrice éditoriale de *100.000 ans de beauté* chez Gallimard (avec Françoise Gaillard, participation de l'Oréal).

Elisabeth Badinter : invitée le 10/09/2003 dans l'émission sur le féminisme aujourd'hui et le 27/02/2001 pour l'émission sur Simone de Beauvoir

Ecrivaine, philosophe, féministe.

Auteure de *Fausse route*, (Odile Jacob, 2003).

Christine Bard : invitée le 20/01/2011 pour l'histoire du pantalon

Historienne enseignant l'histoire contemporaine à Angers, directrice de recherche au centre d'Histoire de Sciences Po Paris.

Auteure d'*Une histoire politique du pantalon*, (Seuil, 2010).

Françoise Battagliola, invitée le 09/03/2000 dans l'émission sur le travail des femmes

Auteure d'*une histoire du travail des femmes*, (la Découverte, 2000).

Guy Bechtel: invité le 08/03/2000 dans l'émission sur l'Eglise et les femmes

Ecrivain, historien, biographe.

La sorcière et l'occident, 1997.

Les quatre femmes de Dieu, Plon, 2000.

Latifa Ben Mansour : invitée le 20/11/2003

Ecrivaine algérienne, linguiste.

Auteure de :

Frères musulmans, frères féroces, voyage dans l'enfer du discours islamiste, Ramsès, 2002

L'année de l'éclipse, calmann-lévy, 2001

Jean-Claude Bologne : invité le 17/11/1999 dans une émission sur le mariage

Historien des mentalités, spécialiste du mariage

Histoire du mariage en occident, (Hachette littérature, 1995).

Huguette Bouchardeau : invitée le 09/01/2008

Femme politique française, éditrice et écrivain.

Auteure de *Simone de Beauvoir*, Flammarion, 2007

Patrick Buisson : invité le 06/05/2009 dans l'émission sur les femmes tondues à la Libération

Auteure de deux tomes : *1940-1945 : années érotiques, tome 1 : Vichy ou les infortunes de la vertu*, Albin Michel, 2008 et *1940-1945 : années érotiques, tome 2 : De la Grande Prostituée à la revanche des mâles*, Albin Michel, 2008

Nicolas Charbonneau : invité le 20/10/2010 pour une émission sur les maisons closes.
Grand reporter, auteur et réalisateur de documentaires.
Auteur de *le roman des maisons closes*, éditions du Rocher, 2010 (avec Laurent Guimier).

Henri Charpentier : invité le 13/11/2007 pour une émission sur le sport au féminin avec Thierry Terret
Auteur de l'ouvrage *Les déesses du sport*, La Martinière, 2007 (avec Alain Billouin et Serge Laget)

Marie-Françoise Colombani : invitée le 21/11/2005 dans l'émission sur les 60 ans du magazine Elle
Editorialiste au magazine Elle.
Auteure de *Elle, 1945-2005 une histoire de femmes*.

Laurent Douzou : invité le 13/10/2009 dans l'émission sur Lucie Aubrac
Professeur d'histoire à Lyon
Auteur de la biographie *Lucie Aubrac*, Perrin, 2009

Xavière Gauthier : invitée le 04/03/2010 dans l'émission sur Louise Michel
Ecrivain, journaliste, féministe. Maître de conférences à Bordeaux, chargée de recherches au CNRS.
Biographie de Louise Michel *La vierge rouge* réédité 2005 éditions de Paris
Je vous écris de ma nuit (correspondances de Louise Michel) éditions de Paris, 2005

Henry Gidel : invité le 20/10/2008 pour l'émission sur Marie Curie et le 21/04/2009 pour celle sur Coco Chanel
Ecrivain et biographe.
Marie Curie, (Flammarion, 2008).
Coco chanel, Flammarion, 2000

Françoise Giroud : invitée le 31/01/2002 pour parler de sa carrière à l'Express à la direction de Elle (est entrée à la direction en 1945) puis de l'Express, a écrit pour *Nouvel Observateur*, le *Figaro*, est entré en 1974 au gouvernement, secrétariat d'État à la condition féminine puis à la culture, avant de revenir au journalisme.
Mémoires : *On ne peut pas être heureux tout le temps*, Fayard, 2001
Profession journaliste, discussion avec Martine de Raboudy, Hachette Littérature, 2001

Gisèle Halimi : invitée le 21/02/2002 pour parler de ses mémoires et le 15/10/2004 pour les trente ans de la loi sur l'avortement de Simone Veil
Avocate connue pour ses engagements contre la torture en Algérie, en Tunisie, elle a défendu Djamila Boupacha, elle a défendu à el Halia les personnes soupçonnées de l'assassinat d'européens en 1955, a défendu Marie-Claire Chevalier lors du procès de Bobigny.
Mémoires : *Avocate irrespectueuse*, Plon, 2002.

Natacha Henry : invitée le 13/04/2006 pour une émission sur la loi Marthe Richard interdisant les maisons closes
Auteure de *Marthe Richard, l'aventurière des maisons closes*, Punctum, 2006.

Yvonne Kniebiehler : invitée le 26/05/2000 pour une émission sur la maternité
Historienne spécialiste de l'histoire des femmes, auteure d'un que sais-je *sur l'histoire des mères et de la maternité en Occident*, 2000.

Sabine Melchior-Bonnet : invitée le 21/02/2000 pour une émission sur l'adultère
Historienne, spécialiste de l'Ancien Régime. Elle collabore à plusieurs émissions pour Arte et l'Histoire.
Auteure d'*Histoire de l'adultère, tentation extraconjugale de l'Antiquité à nos jours*, La Martinière, 1999.

Laurent Lemire : invité le 14/12/2001 pour une émission sur Marie Curie
Auteur d'une biographie de Marie Curie, Broché, 2001.

Jean-Yves Le Naour : invité le 28/03/2003 pour une émission sur l'avortement
Docteur en histoire, professeur en classes préparatoires.
auteur de *L'histoire de l'avortement, XIXe-XXe siècles*, avec Catherine Valenti, Seuil, 2003.

Christine Levisse-Touzé : invitée le 05/03/2008 dans l'émission les femmes dans la résistance française
directrice du Mémorial du maréchal Leclerc, musée Jean Moulin, spécialiste de la période de la Résistance
les femmes dans la Résistance en France, Tallandier, 2003.

Robert Muchembled : invité le 06/05/2009 dans une émission sur le plaisir sexuel au féminin
L'orgasme et l'Occident: Une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours, Seuil, 2005.

Catherine Örmén invitée le 16/04/2009 pour évoquer l'histoire de la lingerie avec Chantal Thomass
Historienne qui a publié avec Chantal Thomass *une histoire de la lingerie*, Perrin, 2009.

Michelle Perrot : invitée le 17/04/2006 pour une émission sur le travail des femmes
Auteure de *Mon histoire des femmes*, Seuil, 2006
Auteure également de *L'histoire des femmes en Occident*, codirigé avec Georges Duby, (5 volumes), 1990-1991.

Ghislaine Rayer : invitée le 30/01/2006 avec Marie Simon pour parler des dessous féminins.

Michèle Riot-Sarcey : invitée le 08/03/2006 pour l'émission le 29 avril 1945 : les femmes votent et le 11/02/2010 pour parler des grands combats du féminisme
Professeure à Paris VIII, auteur d'un livre sur *l'histoire du féminisme*, la Découverte, collection Repères (2002, réédité en 2006).
La démocratie à l'épreuve des femmes, dictionnaire des utopies, Larousse, 2002 (avec Thomas Bouchet et Antoine Picon).

Rebecca Rogers : invitée le 12/01/2011 pour l'éducation des filles, de Jules Ferry à la pilule
Auteure de *la fabrique des filles* avec Françoise Thébaud, Textuel, 2011.

Sylvie Schweitzer : invitée le 11/05/2010 dans les femmes au pouvoir
Historienne spécialiste de l'histoire contemporaine du travail, est professeur à l'université Lyon-II.

Les femmes de pouvoir, histoire de l'égalité professionnelle des femmes en Europe, (XIXe-XXIe siècles), Payot, 2010.

Martine Segalen : invitée le 06/06/2003 dans une émission sur le mariage
Ethnologue, auteure d'une *éloge du mariage*, Découvertes Gallimard, 2003.

Henry-Jean Servat : invité le 28/09/2009 pour une émission sur Brigitte Bardot
Il a été le commissaire d'une exposition qui s'est tenue à Boulogne Billancourt consacrée à Brigitte Bardot.

Auteur de *Bardot la légende*, Hors collection, 2009.

Marie Simon : invitée le 30/01/2006 pour parler de son livre avec Ghislaine Rayer
Les dessous, collection les carnets de la mode, 2006.

Thierry Terret : invité le 27/11/2007 dans une émission sur le sport au féminin avec Henri Charpentier

Professeur à l'université de Lyon 1 et spécialiste de l'histoire du sport

Auteur de *l'histoire du sport*, Que sais-je, 2007.

Chantal Thomass invitée le 16/04/2009 dans l'émission sur l'histoire de la lingerie avec Catherine Örmén

Auteurs d'une *Histoire de la lingerie*, Perrin, 2009.

Georges Vigarello : invité le 06/09/2004 et le 07/09/2004 pour une émission sur la beauté en deux parties.

Histoire de la beauté, Seuil, 2004.

Agnès Walch : invitée le 28/03/2003 sur l'adultère

Maître de conférences à l'université d'Artois à Arras

Auteure d'une *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest France, 2003.

Annette Wiewiorka : invitée le 08/03/2007 dans l'émission les femmes dans les camps nazis

Spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, de la déportation et des camps

Auschwitz expliqué à ma fille, Seuil, 1999.

Génocide et déportation, entre mémoire et oubli, Hachette, 2003.

Résumé :

Ce mémoire analyse les émissions de *2000 ans d'Histoire*, émission de Patrice Gélinet diffusée sur France Inter entre 1999 et 2011, qui sont relatives à l'histoire des femmes depuis les débuts de la III^{ème} République jusqu'à la période contemporaine. Leur rapport au pouvoir y est questionné. L'analyse présente différents rapports de forces et de domination. Ceux-ci s'affirment notamment à travers la confusion historique de la femme et de la mère qui a assigné les femmes à la maternité et à la sphère privée. De nombreuses émissions de *2000 ans d'Histoire* insistent sur cet aspect. Les émissions étudiées révèlent également l'importance de la biopolitique, qui marque un contrôle permanent du corps des femmes. Enfin, la libération et l'émancipation des femmes sont largement abordées via notamment le portrait de « grandes femmes » qui ont fait l'Histoire, comme Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi, Simone Veil... Les conditions qui président à la fabrication des émissions, leurs déroulements et les choix de présentation qui sont faits sont également étudiés, pour arriver à déconstruire la façon dont on aborde l'histoire des femmes dans cette émission. Ce mémoire révèle une histoire où les femmes n'ont pas qu'un statut de victimes, et conquièrent la possibilité d'accéder au pouvoir. Mais il souligne la longueur du chemin parcouru avant d'arriver à une telle émancipation.

Mots clés :

Histoire des femmes, radio, 2000 ans d'Histoire, Patrice Gélinet, pouvoir, biopolitique, domination masculine, corps, émancipation, libération, mère, femme, genre, éducation, biographies, droits des femmes.
